

A decorative border with symmetrical floral and scrollwork patterns in a dark brown color, framing the central text.

François des oiseaux

Daniel Meurois

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

DANIEL MEUROIS-GIVAUDAN

François des Oiseaux

... Claire et le Soleil



LE SECRET d'Assise

Le
PASSE-MONDE

Daniel Meurois

François des Oiseaux

... Claire et le Soleil

Le secret d'Assise

Éditions Le Passe-Monde

Québec

© Éditions Le Passe-Monde
3e trimestre 2008

ISBN : 978-2-923647-04-3

Table des matières

L'histoire d'une invitation...

C'était il n'y a pas si longtemps...

Premiers souvenirs

Les Appels

Une fenêtre dans l'âme

Par la Porte des Morts...

La révélation des oiseaux

La révélation de Damiette

Les désillusions

Les parchemins de San Damiano

Le sang et l'huile

La fleur du chardon

Le dernier cantique

Le Nom de l'Amour

Je dédie ce livre tout particulièrement à
Marie Johanne, pour qui le Soleil, la Lune
et les étoiles sont comme des trous dans le
plancher des Demeures de l'éternel.

Avec Amour et gratitude pour son parfum
d'âme...

L'histoire d'une invitation...

Étrange parcours que celui de la rédaction de ce livre... En réalité, les pierres qui en préparèrent le chemin furent posées quelque cinq ans avant le début de ses premières lignes. Elles étaient bien discrètes à vrai dire et, si leur répétitivité n'avait fini par attirer mon attention, je les aurais sans doute vite oubliées.

Ces pierres, tel un fil conducteur, se présentèrent sous la forme de quelques réflexions lancées au "hasard" de conversations avec des amis ou des connaissances...

De-ci, de-là, on me disait avoir rêvé à mon sujet et qu'il y était question d'un livre que je devais écrire relativement à François d'Assise. Les rêves n'étaient jamais identiques mais ils se soldaient toujours par le même message.

Ces remarques et d'autres encore s'étalèrent sur environ six mois puis plus rien... Silence sur le sujet. Il y eut donc la naissance d'autres livres, sur d'autres thèmes qui me firent presque oublier ce que j'avais vaguement appelé "Le projet Francesco".

Presque, mais pas tout à fait... En effet, quel magnifique sujet d'écriture que l'itinéraire à la fois mystique et révolutionnaire de ce "Poveretto qui illumina tout le Moyen-Âge par la beauté de son âme !

Seulement voilà, pour me lancer dans un tel projet, il me fallait, comme pour tous mes autres ouvrages, ce que j'appelle "un vrai signe du Ciel".

À vrai dire, parler de François d'Assise pour la simple beauté du sujet, cela n'avait aucun sens. Sa vie et son œuvre ont déjà

suscité des milliers de livres depuis huit siècles. Pourquoi en aurais-je ajouté un de plus ?

Oui, pourquoi ? À moins d'avoir accès à des informations nouvelles... Quant à moi, tel que je me trouvais, je n'avais rien de particulier à dire, pas de données inédites. Je ne connaissais de la vie du petit pauvre d'Assise que finalement bien peu de choses, comme d'ailleurs la plupart d'entre nous, il faut le reconnaître.

Tout cela me mena jusqu'à un certain printemps où, tard dans la nuit, une voix très audible vint se placer au milieu de mon crâne. Elle était si présente que je ne pus m'empêcher de me lever et d'aller prendre ma plume afin de noter, d'un trait, ce qu'elle me dictait. Sérieux cas de schizophrénie selon les normes de notre société, j'en conviens... mais phénomène classique et cohérent pour tous ceux, dont je suis, qui savent très bien que la vie ne se limite pas à ce que nous en voyons.

Un être me parlait et je finissais par en deviner la présence en une délicate lumière qui se tenait verticalement devant mon bureau d'écriture. Presque immédiatement, à travers les lignes qu'elle faisait jaillir de moi sur le papier, elle déclina son identité : Chiara... Claire d'Assise.

C'est ainsi, dans ces conditions inattendues, que naquirent les premières pages du récit que vous tenez entre les mains. Les premières pages seulement car écrire un livre de cette façon eût sans nul doute été "trop facile".

Après cet événement décisif – le vrai signe que j'attendais – il devenait évident que c'était à moi de jouer. La présence "en conscience" de Claire m'invitait explicitement à pénétrer dans sa mémoire, à travers le labyrinthe de ses souvenirs, pour restituer un portrait différent de François.

Pendant de longs mois alors, presque quotidiennement, la clé me fut donnée pour pouvoir investiguer à souhait dans le film de la Mémoire du Temps relié à l'âme de Claire d'Assise et parfois à

celle de François. Il est important que Ton comprenne donc bien ici que si ce livre a, pour certains, l'apparence d'un roman, il ne relate que la réalité d'un vécu.

Inutile de préciser que cette plongée de ma propre conscience au cœur des traces laissées dans l'Espace-Temps par Francesco et Chiara puis la sœur de celle-ci, Agnès, a eu pour l'homme que je suis quelque chose d'émouvant et de secouant. D'autant plus secouant lorsque je me suis vu en ramener des informations de nature à modifier le regard que l'Histoire et surtout une certaine religion posent sur eux.

La nature de ces informations – à laquelle on doit le sous-titre de cet ouvrage : "Le secret d'Assise" – justifie amplement à mon sens, le travail qui me fut demandé. Chacun en jugera...

C'est un travail qui fut accompli jour après jour, "à l'aveuglette", c'est-à-dire sans plan préétabli, en totale liaison avec les Présences contactées et le vécu de mon âme sur le fil du Temps.

La confiance et l'amour en ont à coup sûr été les chefs d'orchestre car, à vrai dire, ce n'est qu'en cours de rédaction que j'en ai vraiment compris l'urgence et la pertinence. De toute évidence, la révélation à laquelle eut accès François d'Assise au milieu de son chemin de vie aurait pu changer le visage du Christianisme si elle avait été divulguée. Elle nous aurait aidés à sortir d'un dramatique dualisme en nous reliant aux sources pures du Message Christique, loin des censures et des manipulations.

En ce sens, je n'hésite pas à dire que le témoignage que constitue ce livre est – avec joie – parfaitement hérétique... par rapport au dogme officiel de l'Église. Qu'on ne le voie pourtant pas comme une manifestation d'hostilité envers celle-ci car il est une tentative pacifique pour rappeler quelques vérités simples, si simples qu'elles ont fait peur à des siècles de hiérarchie ecclésiastique. Toute lumière finit toujours par sortir du boisseau,

quoi qu'on y fasse.

Les pages qui suivent ne prétendent certes pas relater point par point une biographie précise de François d'Assise. Elles espèrent, par contre, faire ressortir le parfum d'âme qui l'a habité tout en mettant en évidence son brûlant secret, le secret de Claire aussi, ainsi que le profond amour qui les a unis autour des empreintes originelles laissées par le Christ réellement incarné sur Terre.

Il est certain qu'elles s'inscriront en faux par rapport à un grand nombre d'écrits que l'on dit authentiques, historiques, savants et qui ont reçu l'"imprimatur". Mon but n'est pourtant pas, cette fois encore, d'entrer dans la moindre polémique. Cela n'aurait aucun intérêt. Contrairement à ce qui est souvent affirmé, je ne crois pas que l'on prépare la paix en faisant la guerre.

Bien qu'il puisse déranger, ce livre est avant tout un livre d'Amour. S'il débusque le mensonge c'est sans arrogance, avec tendresse et compassion.

Je l'espère conforme à la mémoire du sublime couple solaire formé incontestablement par François et Claire d'Assise. Dans mon cœur d'écrivain-témoin, il est une grande invitation à l'unification et au bonheur...

C'était il n'y a pas si longtemps...

C'était il n'y a pas si longtemps, me semble-t-il. Pourtant, je vous le dis, notre monde était un autre monde...

L'année 1226 ! Un temps d'horreurs et d'ignorance, selon certains... Peut-être mais, moi, je vous l'assure, c'était d'abord un temps de ferveur, un siècle où, à l'aube de chaque jour, on trouvait beau et noble de louer le Seigneur pour la lumière du soleil qui se levait.

Le Seigneur ? Nous y croyions comme des enfants ! Naïvement sans doute... certainement même. Cependant, notre foi puérile faisait que nous savions sourire. Oh oui ! cela, nous le savions, malgré les famines et les guerres, malgré la mort aussi qui ne traînait jamais bien loin.

C'est vrai, nous savions sourire... et je crois que c'était cela qui nous faisait pousser des ailes et qui nous donnait la force d'accomplir de grandes choses.

Pieds nus, souvent... et toujours en regardant plus haut, vers le Ciel, vers cette éternité dont nous savions être faits et dont le souvenir habitait jusqu'à notre chair.

En ce temps-là, mon âme avait choisi le nom de Chiara, ce qui veut dire Claire et je me souviens qu'elle avait aussi voulu naître dans une famille d'Assise, parmi les rondeurs parfumées de ce pays qui ne s'appelait pas encore Italie.

Elle l'avait vraiment voulu ! De toute son opiniâtreté. Elle avait vu que c'était là et pas ailleurs qu'elle avait rendez-vous. Elle avait contemplé si distinctement le chemin sur lequel elle était attendue qu'il lui avait fallu le rejoindre sans hésiter...

Oh, Francesco ! Mon petit, mon grand, mon si doux François ! Je savais bien qu'il porterait ton nom ce chemin-là, un nom que toi tu n'avais sans doute pas choisi mais qui devait pourtant plaire au Seigneur. Peut-être est-ce lui, ce nom, qui t'a rendu tellement combatif et fort lorsqu'il ventait au-dedans de toi, de nous...

François... Je me souviens que tu m'as dit un jour avoir murmuré celui de Jean^[1] à l'oreille de celle qui te mit au monde dans une belle maison sur la colline, parmi les oliviers. Tu le trouvais plus tendre puisque c'était celui de ce frère apôtre lointain qui avait tant aimé Messire Jésus. Ce nom-là traduisait davantage le chant de ton cœur.

Francesco, François, c'était plutôt la marque de ton père, son sceau, sa signature, comme un souvenir de commerce ou de bataille. Une cicatrice de guerre, m'as-tu confié... Les restes d'une vieille armure que tu voulais quitter à jamais. Si c'était cela, mon ami, mon frère d'âme, ne doute jamais que tu y sois parvenu.

Sur les chemins et dans la Galilée de ton cœur n'es-tu pas en effet devenu semblable à Jean, celui qui L'a tant aimé ? Ne l'as-tu pas ressuscité en toi ?

Oui, je sais qu'il t'a paru long ce voyage de terre par lequel tu t'es retrouvé afin de mieux nous montrer le soleil, la lune et les étoiles. Il t'a pesé aussi, à chaque pas.

Est-ce pour cela qu'il a fallu qu'il s'arrête si tôt ? Est-ce pour cela ? Tu y voyais le Ciel, pourtant... et le Ciel t'aimait !

Premiers souvenirs

Je me suis réveillée en sursaut ce matin-là. Par la lucarne de ma cellule, les premières lueurs de l'aube émergeaient à peine.

Je me suis aussitôt assise sur ma paille en tirant vers moi le vieux manteau qui me servait de couverture. Ma tête était prise d'une sorte de fièvre froide et ne pouvait se défaire d'un rêve si étrange...

Était-ce un rêve, d'ailleurs ? Non, cela ne se pouvait pas... C'était lui, François, qui voulait me dire quelque chose. Je venais de le voir, là, à deux pas de moi. Il se tenait sur l'herbe et avait légèrement remonté le bord de sa robe, juste pour que je voie ses pieds... Ils étaient en décomposition... C'était terrible mais pourtant je n'avais pas eu peur.

« Viens, Chiara, viens... » ai-je alors entendu. Ce sont ces mots-là qui m'ont réveillée et qui ont si violemment fait battre mon cœur dans ma poitrine. Je n'ai pas attendu un instant de plus. J'ai chaussé mes sandales toutes imprégnées de la froideur du sol, j'ai ramassé mon manteau et j'ai poussé la porte basse de là où je dormais.

Étais-je devenue folle ? Qu'est-ce qui me prenait, moi qui m'étais si souvent interdit d'aller rendre visite à mon frère d'âme, tout là-bas dans la vallée ? On y voyait à peine... Qu'aurais-je à dire aux autres à qui je demandais tant de retenue ? Mais rien n'y faisait... Une force me poussait et je ne cherchais même pas à y résister.

En marchant à tâtons dans le couloir sur lequel donnaient presque toutes les cellules de notre Communauté, j'ai deviné par une porte entr'ouverte la silhouette de ma sœur Agnès et de

deux autres compagnes. De-ci, de-là, on toussait. Il ne fallait pas qu'on me voie sortir... Je ne voulais pas avoir à m'expliquer. J'allais dans la vallée, visiter François comme il me le demandait et c'était tout...

Par bonheur, la porte de notre maison située juste derrière l'église de San Damiano ne grinça pas. Quant à celles de la ville, deux gardes transis venaient d'en faire sauter la poutre. À moitié endormies, les sentinelles ne dirent pas un mot ; d'un air hébété, elles me saluèrent seulement avec un mouvement excessif de respect qui me mit mal à l'aise.

À partir de là, je me souviens avoir dévalé le chemin qui courait en serpentant à travers les oliviers et les petits chênes. J'aurais dû me tordre les chevilles mais... pas du tout ! Il y avait toujours cette force qui ne me quittait pas et qui me donnait l'impression de flotter au-dessus de tous les obstacles. Seul un pan de ma robe se prit dans une grosse touffe de chardons, m'obligeant ainsi à reprendre mon souffle.

Lorsque j'ai relevé la tête pour continuer ma course, une forme humaine apparut devant moi, dans une courbe. C'était celle d'un homme qui s'efforçait de courir. Quelques instants plus tard nous arrivions face à face. Je reconnus Frère Leone, à peine vêtu de sa grosse robe de toile déchirée aux genoux à cause des travaux qu'il faisait aux champs. Hors d'haleine, il trouva à peine la force de balbutier trois phrases.

– « Le Seigneur soit loué ! C'est toi Sœur Chiara. Viens vite, Frère Francesco te fait quérir... Il part, je crois. »

Et comme le Frère Leone achevait de parler, ces derniers mots s'étouffèrent dans sa gorge en un sanglot réprimé.

Il ne me demanda pas pourquoi j'étais là, seule, à une heure si indécente pour nos mœurs. Sans doute le devinait-il... Nous avions vécu tant de choses que la complicité de l'invisible n'était plus matière à surprendre notre âme.

Je n'eus pas envie de questionner Frère Leone. Comment, pourquoi... rien de cela n'avait d'importance. Il fallait rejoindre au plus vite le petit refuge dans la vallée, celui qui était adossé à cette chapelle que François avait si bien restaurée de ses propres mains^[2].

Derrière le Frère, je me mis donc à courir comme je le pouvais, répétant à chaque pas le nom de Notre Seigneur dans l'espoir d'y prendre force et volonté.

Force et volonté... c'était toujours ce qu'il nous avait demandé, lui qui maintenant allait partir...

Sous un ciel qui se faisait plus blanc, les murs du refuge et le toit de la chapelle apparurent finalement au détour du chemin parmi les bosquets, les buissons et les hautes herbes.

– « C'est dans la grange qui sert d'hospice derrière la chapelle qu'on l'a installé. Il ne le voulait pas... on a dû presque l'y obliger. »

Frère Leone, – Frate Leone, ainsi que nous l'appelions – n'en pouvait plus lorsqu'il poussa devant moi la porte du petit édifice de pierre. J'ignore pourquoi mais je dois dire qu'une joie étrange s'empara alors de mon cœur, une joie qui me donnait envie de pleurer. Je baissai la tête et m'enfonçai sous le portique...

Il y avait là, tout de suite, les roues d'une charrette et quelques bottes de paille. La pièce, plutôt grande, avait été divisée en plusieurs parties par de vieux draps suspendus aux poutres qui donnaient ainsi l'illusion de créer un peu d'intimité. J'entendis des prières qu'on récitait en latin et mon cœur se mit à battre de plus en plus fort tandis que mon inexplicable joie ne me quittait pas.

– « Francesco... me suis-je surprise à murmurer au milieu de ma propre prière... Francesco... »

Frère Leone passa alors devant moi et m'amena dans le fond

de la pièce, là où une étroite fenêtre laissait filtrer la fraîche clarté du matin.

François était là, étendu sur un grabat et trois Frères assis sur le sol psalmodiaient des litanies à ses côtés.

Je me retins pour ne pas laisser échapper ne fut-ce qu'une légère exclamation. Il avait tellement changé... Cela faisait à peu près une saison que je ne l'avais vu. Il ne le voulait pas, il ne voulait plus voir personne d'ailleurs.

À bout de force, toujours en prière, il m'avait juste entretenue quelques minutes sous l'amandier qui se trouvait à deux pas de la chapelle. Déjà il n'y voyait presque plus et j'ai bien compris qu'il éprouvait une sorte de pudeur à ne pas vouloir se montrer ainsi.

Il m'avait donné quelques conseils pour la bonne tenue de la Maison des Pauvres Dames dont j'avais la charge puis, comme je l'avais regardé d'un air de toute évidence soucieux, il avait conclu en ajoutant un peu tristement : « Ne t'inquiète pas, Chiarina... il y a seulement quelque chose qui est fatigué... »

Chiarina... C'était comme cela qu'il m'appelait quand il était certain que personne d'autre ne l'entendait.

En me voyant m'approcher de la paillasse, l'un des Frères qui étaient en prière se poussa de côté afin que je puisse prendre place sur le sol. Je crois que je me suis presque laissée tomber sans même le considérer. En vérité, mon regard ne pouvait plus quitter le visage de François. Je le reconnaissais à peine. Lui qui était déjà si maigre auparavant, il n'était plus désormais qu'un parchemin jauni et parcouru de sillons, comme un champ trop labouré.

Était-ce bien toi, Francesco ? Comment en étais-tu arrivé là, toi à qui Messire Dieu avait tant donné et toi aussi qui L'avait tant aimé ? Sais-tu comme je me la suis posée, cette question ? Elle ne me tourmentait pas. Non... Je cherchais seulement à

comprendre ton mystère. J'ai souri... et c'est à ce moment-là, je me souviens, que tu as ouvert légèrement les yeux.

– « Approche-toi, ma Sœur, il ne te voit pas » murmura Frate Leone en se penchant dans ma direction.

– « Cesse de dire des bêtises, Leone... Je n'y vois peut-être plus grand-chose mais j'entends bien... »

À la fois douce et rocailleuse à cause de l'épuisement qu'elle traduisait, la voix de François nous fit presque sursauter tant nous ne l'attendions pas.

– « Tu m'as appelée, Francesco ? »

Il fit signe que oui, de la tête, cependant que Frère Elia, à sa gauche, tentait de le dissuader de se relever en s'appuyant sur les coudes.

Au même instant je me rendis compte que, contrairement au règlement intérieur de notre Communauté, je l'avais simplement appelé par son prénom.

J'ai aussitôt senti le regard réprobateur de tous ceux qui étaient là... mais je m'en moquais. C'était l'âme de Francesco que j'étais venue retrouver, celle qui m'avait révélé mon chemin, pas le fondateur de notre Ordre.

– « Eh bien quoi... Qu'avez-vous tous ? »

Nous faisant tressaillir une nouvelle fois par sa réaction, François referma lentement les yeux.

– « Laissez-moi seul avec Sœur Chiara, murmura-t-il alors entre deux quintes de toux. Allez... »

Il y eut un silence et je devinai que les quatre hommes se regardaient, décontenancés.

– « Mais... c'est contraire à notre règle, bredouilla enfin l'un d'eux. Les femmes... »

– « Eh bien ? Les règles sont faites pour les hommes, mon Frère. Les hommes changent et passent. Bientôt, c'est moi qui

passerai... »

La voix de François s'était soudainement faite plus vigoureuse et je me suis sentie rougir à cause de la gêne que je provoquais.

Rien ne bougea pendant un moment qui me parut interminable puis François poussa un long soupir qui parlait d'impatience. C'est seulement là que les quatre moines se levèrent. Je les entendis s'éloigner sans un mot puis s'asseoir finalement à l'autre bout de la pièce, derrière l'enfilade d'une dizaine de draps suspendus. Enfin, la porte de l'hospice pivota sur ses gonds... l'un des moines avait certainement préféré sortir.

– « Éteints cette chandelle, veux-tu, Sorella^[3]. Il ne faut pas la gaspiller. Ils en ont gâché deux cette nuit... Je n'ai pas pu les en empêcher. »

J'étendis ma main au-dessus d'une petite flamme qui crépitait dans un coin du mur et je vis aussitôt le visage de François changer. Un large et tendre sourire se plaça sur ses lèvres. Je crois l'avoir regardé longtemps ce sourire ; il ne bougeait pas, il était comme en attente de quelque chose. Je me suis dit qu'il avait l'air de savourer une vieille timidité... Oui, il était timide, François ; je le connaissais suffisamment pour savoir que, toute sa vie, il avait lutté contre ce trait de caractère et que tout ce qu'il avait réalisé il ne le devait qu'à son courage. Force et volonté...

Je n'avais même pas seize ans lorsque je l'ai vu pour la première fois... Je veux dire quand je me suis rendu compte qu'il existait. C'était le temps où ma famille avait décidé d'habiter de nouveau Assise. Nous y avions une belle demeure que mon père avait résolu de délaissier jusqu'à ce que quelques problèmes d'affrontements armés fussent réglés. Moi, je n'y comprenais rien... Je voyais seulement que les comtes et les princes guerroyaient toujours.

Lorsque j'aperçus François pour la toute première fois, il me fit d'ailleurs penser à l'un d'eux, bien qu'il fût simple fils de roturier, comme nous disions. J'étais sur la place, près de la fontaine, et soudain il apparut fièrement sur un destrier pommelé en compagnie de trois ou quatre de ses compagnons. Je l'ai trouvé beau dans sa tunique aux reflets mordorés. J'avoue que j'aurais aimé qu'il me regarde mais pourquoi l'aurait-il fait ? Je me disais que j'étais bien trop jeune et surtout tellement insignifiante... Aurais-je pu me douter que ce jour allait marquer l'aube d'une nouvelle vie et que son regard ne quitterait plus jamais mon cœur ?

– « à quoi penses-tu, Chiarina... Tu es silencieuse... »

François avait de nouveau entr'ouvert les yeux.

– « Je priais... »

– « En es-tu certaine ? »

Je reconnaissais bien là cette façon qu'il avait toujours eue de pénétrer l'âme d'autrui.

– « C'était une prière à moi... »

– « Un souvenir ? »

Pour la deuxième fois depuis que j'étais arrivée, je me sentis rougir et je ne pus me retenir de rajuster mon voile sur ma tête.

– « Un souvenir à nous ? Tu en as honte ? »

Sa voix était presque éteinte.

– « Moi pas... Plus maintenant en tout cas. J'ai demandé la paix à notre Seigneur... Il m'a répondu qu'il me l'avait toujours offerte mais que c'était moi qui ne savais jamais ouvrir ma main assez grand. Depuis quelques mois, j'y parviens un peu mieux... enfin, je crois.

Raconte-moi... raconte-moi pour que je sache si c'est bien vrai, si je n'ai plus honte... »

– « Te raconter... ? Francesco... »

Je ne voyais pas où François voulait en venir. Peut-être avait-il la fièvre ? Jamais il ne parlait ainsi auparavant. Et les trois autres qui étaient assis dans le fond de la salle... Ils devaient bien chercher à écouter tout cela ! Je les entendais prier mais... nous sommes tous si faibles !

– « Est-ce bien l'heure d'aller chercher le passé, mon Frère ? Je suis venue pour tenir la main de ton âme puisque tu me l'as demandé. »

– « Tu peux tenir simplement ma main... »

Je fis celle qui n'a pas entendu. François faisait voler en éclat les règles de vie qu'il nous avait données. Une fois encore, un large et doux sourire s'installa sur ses lèvres, plus tendre que le précédent, peut-être.

– « Le Seigneur est partout ; Il parcourt tous les chemins et parle toutes les langues, petite sœur. Raconte-moi en silence, si tu préfères... »

Là, j'eus la force et l'audace de prendre la main de François ; entourée d'un bandage, elle dépassait un peu de la mauvaise couverture qui le réchauffait sommairement. Je pris seulement soin de la dissimuler sous le rebord de ma manche. En silence... Oui, ainsi ce serait mieux. Le silence... n'était-ce pas ce qu'il nous avait enseigné de plus beau ? Il était toujours tout doré, ce silence... Il s'y passait tant de choses !

Pendant un moment, je me suis demandé pourquoi François voulait que je me replonge dans ce "souvenir à nous", sans doute celui du moment de notre rencontre, quinze ou seize ans auparavant. Finalement, j'ai abandonné toute réticence et derrière mes paupières closes j'ai laissé monter les images de mes souvenirs. Je les avais si souvent refoulées comme si elles appartenaient à un vieux monde, sale et pas avouable !

François avait peut-être vingt-cinq ans, je ne sais plus, et nous nous étions donné rendez-vous dans la vallée, pas très

loin de la chapelle en ruines. Un peu sauvage, j'avais pris l'habitude de m'échapper de la demeure familiale pendant de longues heures sans que mes parents s'en inquiètent. La plupart du temps, seule ma sœur Agnès savait où j'étais. Oh, mes escapades d'adolescente étaient fort innocentes...

En réalité, j'aimais être seule et prier Dieu. Dehors, là où, me semblait-il, la nature chantait discrètement, j'avais la certitude de mieux L'y trouver que dans les églises. C'était pour moi une sorte d'évidence dont il n'y avait même pas lieu de discuter.

Cette fois-là pourtant, c'était un peu différent. Il y avait quelqu'un au bout de mon chemin. Ce n'était pas un rendez-vous galant, certes pas... À force de se croiser sur la place ou dans les ruelles, quelque chose d'étrange s'était passé entre le regard de François et le mien. Le sien était si clair et si triste tout en voulant paraître si joyeux qu'il m'interrogeait constamment.

Je ne sais plus pourquoi François a fini par me dire qu'il allait tous les matins dans la vallée. Cela lui ressemblait fort peu avec tous ces garçons bruyants qui traînaient souvent autour de lui. Je ne sais plus non plus d'ailleurs ce qui m'a poussée à lui répondre que, moi aussi, j'aimais être là-bas et que j'irais l'y saluer dès le lendemain.

Lorsque nous nous sommes retrouvés près du gros bouquet de lauriers qui marquait la fin du sentier, j'eus l'impression que nous étions deux vieux amis. Comme ni l'un ni l'autre ne savions pourtant quoi dire, je me mis à lui parler de Notre Seigneur qui m'habitait tant. Je me souviens lui avoir surtout dit que je Le voyais partout et qu'il était toute ma vie.

– « Je ne sais pas... me répondit-il, un peu surpris. Je ne sais pas si on peut bien prier dans une chapelle dont la toiture est sur le sol... »

– « Tu veux bien prier avec moi, maintenant ? »

– « Je ne sais pas... Il est question que je reparte encore avec l'épée rejoindre les troupes de Messire de Brienne. Le mois prochain peut-être... »

– « Tu vas tuer des gens, alors ? »

– « Non, non... mais je vais me battre, c'est certain. »

– « C'est bien ce que je dis... »

– « Tu ne peux pas comprendre... »

– « C'est vrai, me suis-je surprise à lui répondre avec aplomb, mais je peux comprendre que ton cœur est partagé en deux... Sinon tu ne viendrais pas ici ; il y a tellement d'endroits où tu pourrais être mieux que devant ces murs qui tombent en ruines. »

François ne répliqua pas. J'ai vu que je lui avais fait de la peine et je me le suis aussitôt reproché.

– « Tu reviendras ici, demain ? fit-il en détournant le visage comme s'il avait les larmes aux yeux. Il faut que je remonte, il est plus tard que je ne le pensais. »

Le lendemain, j'étais là à la même heure, bien évidemment. Comme je semblais être la première arrivée, je décidai d'attendre à l'ombre, derrière les lauriers.

Je me souviens m'être essuyé le front avec la manche de ma robe et c'est alors que quelqu'un a surgi des feuillages en poussant un grand cri. C'était François ! Il m'a glacé le sang... Je suis restée bouche bée devant lui qui riait tant...

Là, je ne sais vraiment pas ce qui s'est passé... L'instant d'après je me suis jetée contre lui, nos mains se sont rencontrées... puis nos bouches se sont effleurées. Je me suis alors mise à pleurer comme si je venais de commettre la plus horrible des fautes et lui a commencé à passer doucement sa main dans mes cheveux. « Chiarina, bredouillait-il, pardon... »

Ce fut la première fois qu'il m'appela ainsi, sans pouvoir rien me dire d'autre qu'un chapelet de «pardon, pardon... »

François et moi nous nous revîmes ainsi quatre fois de suite, très chastement bien que brûlants d'une fièvre qui nous était inconnue.

Caresses des yeux, caresses des mains qui n'osent pas, caresses des cœurs qui ne trouvent aucun mot...

Moi, je flottais au-dessus du sol et je m'accusais de trahir le Seigneur Jésus en commettant ce que je voyais comme le plus honteux des péchés. C'était les portes du Paradis et celles de l'Enfer tout en même temps.

Ce fut presque un soulagement lorsque François partit soudain rejoindre la petite armée qui allait guerroyer. Tôt le matin, je l'aperçus revêtu d'un surcot flamboyant, perché sur un destrier. Avec une dizaine de compagnons, il s'apprêtait à franchir les portes de la ville. Nos regards firent mine de ne pas se connaître ou si peu... Tant de tristesse !

Te souvenais-tu, Francesco ? Nous étions en l'an 1204 de Notre Seigneur et c'était la fin de l'été.

– « C'était doux et terrible en ce temps-là, n'est-ce pas, petite sœur ? »

La voix étonnamment timbrée de François me força à ouvrir les paupières. Mon Dieu... avait-il lu à ce point dans mes souvenirs, *nos* souvenirs ? Était-il donc vraiment devenu presque comme Messire Jésus ?

– « Te souviens-tu de ce temps où je voulais devenir chevalier et attaquer Perugia ? Quelle folie ! J'avais trop de feu en moi et je ne savais pas vers où le diriger. Notre Seigneur me paraissait si lointain avec ses exigences que nul ne voulait entendre ! Je peux te le dire aujourd'hui, j'en ai souvent plaisanté en compagnie de Giovanni et des autres en passant dans la ruelle, près des cuisines de l'évêque. Cela sentait tellement bon ! »

Les yeux fiévreux, François cherchait son souffle et se mettait à grelotter.

– « Pourquoi me dis-tu tout cela, mon Frère ? Repose-toi... »

– « Me reposer ? Notre Seigneur s'est-Il reposé un seul instant parmi nous, Lui ? Oh, écoute-moi... Je te dis tout cela parce que je veux la vérité, parce qu'il y a des pages de mon cœur qui n'ont jamais été ouvertes et parce qu'on ne monte pas vers le Soleil avec un coin d'ombre en soi... Pas vraiment, pas complètement... C'est Lui qui me l'a dit. »

– « T'a-t-Il dit de mourir ? »

– « Il m'a dit de vivre d'une autre vie... et c'est du mensonge de celle que nous avons inventée en ce monde que j'étouffe, Chiara... Comme tous les autres, j'ai aidé le Malin en m'y cramponnant et en le prenant au sérieux. »

– « Mais tu as renoncé à tout... »

– « Je n'ai pas su renoncer... à me battre. »

Sous sa couverture qu'il tirait vers lui, François retint un long sanglot et je crus une nouvelle fois qu'il délirait. Je voulus lui donner un peu d'eau mais il la refusa, serrant plus fort encore trois de mes doigts dans les siens.

– « Regarde, reprit-il d'une voix cette fois presque éteinte, le mensonge... ce sont ces mains qui se cachent. Elles aussi, elles se battent... »

Je ne savais plus que dire. Seule une question finit par oser franchir le seuil de mes lèvres.

– « Tu as un secret, Francesco ? »

Pour toute réponse, je ne reçus qu'un sourire et l'image de deux yeux qui se fermaient dans la timide clarté du matin. Au cœur du long silence qui s'installait à nouveau, des scènes du passé recommencèrent alors à m'envahir malgré ma volonté à figer l'instant présent.

Pourquoi avoir appelé le passé, Francesco ? Pourquoi ? Toi qui voulais toujours avancer et réinventer ce monde pour l'éternité à venir !

Je sais... tu m'as dit un jour que nous avions tous un secret, même si nous l'ignorions, même si nous jurions le contraire. Tu m'as dit que ce secret c'était l'emplacement de la porte derrière laquelle le Seigneur Dieu se cachait en nous et que Lui seul savait quand et comment nous parviendrions à son seuil. Ensuite, tu as ajouté que nul ne pouvait juger personne parce que nul ne connaissait le chemin qui menait chacun à sa propre porte d'éveil.

C'était si beau quand tu m'as confié cela ! Tu étais revenu de Spoleto depuis deux ou trois semaines. Chacun te disait malade et que c'était pour cela que tu avais renoncé à te battre. Cela t'arrangeait bien... mais moi, j'ai tout de suite vu que ce n'était pas la vérité. Ton regard avait quelque chose de transparent. J'étais encore très jeune mais j'ai vite compris que tu avais été traversé de part en part par une épée qui n'avait rien d'humain.

Ce jour-là, dans la vallée, il n'avait même plus été question que nos mains s'effleurent. Il était clair que tu ne le voulais pas, que tu rassemblais toutes tes forces pour que cela n'ait pas lieu. Je ne me souviens plus si j'en fus heureuse... Je ne le crois pas mais cela me rassura. J'avais peur d'aller contre l'appel que je sentais dans mon âme et je m'étais imaginé que le danger venait de toi.

Me tenant prudemment à quelques pas, j'ai osé te parler de cette étrange épée que je sentais plongée en ton corps. Ma réflexion te mit tellement en joie !

– « Au contraire, m'as-tu répondu, elle est vraiment humaine cette épée ! Elle a cette humanité que nous devrions tous connaître, une divine humanité, Chiara... C'est nous tous, ici, qui ne sommes plus humains. Nous avons oublié ce que ce mot signifie. Me croiras-tu si je te dis que j'ai commencé à retrouver la mémoire ? »

J'ai hoché la tête pour te dire oui. Effectivement, Francesco,

tu n'étais pas difficile à croire. Tes yeux s'étaient éclairés comme ces deux grandes chandelles qu'on allumait toujours dans le chœur de San Damiano, le jour de Pâques.

J'ai compris que tu aurais voulu m'en dire davantage mais que tu ne le pouvais pas. Les idées s'entrechoquaient dans ta tête. Tu as essayé... et c'était trop tôt.

Un bruit de pas me tira soudainement de ce passé qui revivait en moi. Je tournai la tête et je dégageai mes doigts de ceux de François.

Le Frère Elia venait de se rapprocher de nous, les mains nouées par son petit chapelet de graines de courges.

– «Sorella... Il y a déjà plus d'une heure... Peut-être serait-il sage... »

– « Elia... » La voix de François me parut venir d'un autre monde. Tout autant volontaire que lasse, elle ne laissa pas au Frère Elia la possibilité de terminer sa phrase.... « Elia, aide-moi plutôt à m'adosser à ce mur au lieu de dire des bêtises.

Souviens-toi... Il y a des moments où le temps des hommes ne compte plus ; ce sont ceux où le Temps de Dieu s'installe. Ne vous ai-je pas appris à les sentir venir et à les accueillir, ces moments-là ? Aujourd'hui, c'est notre Sœur que j'enseigne... Ne souris pas comme cela. Laisse mon âme parler ; lorsque le Temps de Dieu est là, toutes les règles des hommes ne sont pas autre chose qu'une poignée de sable au vent. »

Frère Elia ne répliqua rien. Je l'ai entendu retenir à moitié une sorte de soupir puis il alla aider François qui tentait déjà de s'appuyer contre la pierre du mur. Enfin, toujours sans un mot, Elia chercha les deux pieds de son Frère sous la couverture afin d'y déposer un instant les mains en signe de respect.

– « C'est difficile pour eux, murmura François tandis que le moine s'éloignait pour reprendre sa place dans le fond de la

pièce. Je les ai un peu malmenés... J'ai passé ma vie à leur tracer un sentier très étroit, celui que je voyais dans mon âme comme une seule traînée lumineuse toute bordée de ronces et puis... voilà que je deviens un peu fou et que le sentier s'élargit. Voilà que leur Frère leur assurerait presque qu'il y a de vraies roses qui poussent sur le roncier qui était à éviter. C'est difficile de comprendre cela... d'admettre qu'un sentier puisse enfin devenir un chemin, un chemin qui ne court pas aussi droit qu'on l'avait cru et qu'il puisse même serpenter par des paysages que l'on n'avait pas entrevus... »

– « Jamais tu ne m'as parlé ainsi, Francesco. »

– « ...Parce que jamais je n'ai été ainsi... Parce que jamais je n'avais vu la Porte d'aussi près. »

– « Ton secret ? »

– « Oui... Écoute-moi... Tant que l'on marche sans se retourner ni s'arrêter, il y a des vérités qu'on croit définitives. On veut qu'elles le soient. On s'y accroche et on les impose si on le peut parce que, si on s'en éloigne, on sait qu'on aura peur. Écoute-moi... Je sais que je vais te sembler me renier et me parjurer. À force d'ignorer cette peur-là, de la fuir, à force de marcher droit sur mon sentier, j'en ai peut-être découvert une autre : la peur de cesser le combat, celle d'en finir avec mon état de chevalier. Comprends-tu ? »

J'essayais... mais cet homme que j'avais devant moi et qui me donnait l'impression de vouloir s'écarteler le cœur plus qu'il ne l'avait jamais fait ressemblait si peu à celui que je croyais connaître...

– « Mais, Francesco, il est loin ce temps où tu rêvais d'être chevalier. Je ne t'ai même jamais vu l'épée à la main. Ton sentier, celui que tu as ressuscité en nous, n'est-il pas un sentier de paix ? »

– « Je n'ai jamais cessé de brandir l'épée... J'ai été plus qu'un

chevalier de Dieu, j'ai été *le* chevalier de Dieu ! Et un chevalier, Chiarina, quoi qu'on y fasse, c'est un guerrier. Même s'il jure se battre pour la paix, il tranche... et il n'a pas la paix de Notre Seigneur. Vois-tu, j'ai peut-être trop tranché avec les ronces qui ont bordé mon sentier. Si ma main a toujours voulu caresser, c'était pour dire sa propre paix, peut-être pas autant la Sienna que je ne le croyais. Peut-être pas...

Aujourd'hui, mes yeux ne sont plus mes yeux... Je crois que Messire Jésus m'en a donné d'autres il y a peu de temps. Plus doux, plus doux, plus doux... »

Instinctivement, ma main venait de se rapprocher de celle de François. J'aurais aimé être capable de pleurer à chaudes larmes. Devant tant de vérité à en dilater l'âme, cela aurait allégé mon cœur. Ce que je recevais était cependant trop puissant, trop brûlant pour que j'abandonne la tension que je sentais installée dans mon regard.

– « Francesco... petit frère, me suis-je alors entendu murmurer, est-il juste que tu te dépouilles ainsi devant moi ? Frère Elia, peut-être ou Frère Leone... »

– « Ce sont des hommes avec des oreilles d'hommes. L'eau a toujours besoin d'une coupe pour la recevoir tout comme le torrent appelle à lui le creux de la vallée. Il n'y a pas longtemps que j'ai accepté de le reconnaître. Et si mes paroles ne coulent pas de la Source mais qu'elles sont plutôt de feu, alors elles ont besoin d'une eau pour les apaiser. Veux-tu être celle-là ? »

Contre toutes les conventions que nous nous étions fixées, j'ai répondu sans hésitation.

– « Oui, Francesco... »

Comme je prononçais ces mots, il me vint à l'idée que je "m'excommuniais" moi-même. Recueillir la confession d'un homme, qui plus est celle du fondateur de notre Ordre, était impensable et contraire à tout. François avait parfois eu des

paroles si enflammées contre un tel rapprochement entre hommes et femmes...

Pourtant, à ce moment-là, devant tant d'humilité et d'amour qui ne cherchaient qu'à se répandre, je me suis moquée de nos règles. Elles avaient perdu toute importance...

Le décor s'estompait, les litanies des Frères ne résonnaient plus que dans un vague lointain et une bulle de tendresse m'enveloppait. À mes yeux, il n'y avait plus guère que Notre Seigneur Jésus qui tenait la main de François et François qui appelait la mienne.

– « C'est bien, entendis-je dans un souffle. Alors toi aussi, tu commences à la voir, la Porte... »

– « Moi ? »

– « Cela veut dire que la peur s'éloigne... sinon tu craindrais encore de prendre ta robe dans les épines du bord de chemin. C'est bien, quand on a le courage de franchir une passerelle sans parapet. Tu l'as compris plus tôt que moi, Sorella... »

Je savais qu'il n'y avait rien à répondre à de telles paroles. François n'avait jamais accepté que l'on conteste ce qu'il appelait ses petites choses ni que l'on rende hommage à la voie qu'il avait débroussaillée. Il affirmait avoir la simplicité de ceux qui comprennent souvent tout trop lentement. Même son amour envers Notre Seigneur et pour *ce qui est* lui paraissait trop petit, trop étriqué, pas à la mesure de ses aspirations.

Là-haut, sur la colline, les cloches de notre ville se mirent à sonner les unes après les autres. Leur tintement un peu aigret avait quelque chose de bon pour le cœur. Il disait cette pureté un peu enfantine, rustique et souvent malhabile qui était certainement nôtre. Je ne savais pas quel office il annonçait. Le temps s'était tellement déformé depuis mon arrivée ! Les laudes étaient passées depuis une éternité...

– « Ce doit être pour le vieux Tubaldini, commenta François.

Son âme est venue me voir, l'autre nuit. Il sanglotait. Il s'attendait à voir Messire Jésus dans la lumière mais il disait qu'il n'était pas venu et que personne ne l'attendait. Il se lamentait... alors je lui ai parlé. Il était perdu, tu comprends, il avait tout oublié... Veux-tu que nous priions ensemble pour lui ? »

Là aussi, je savais qu'il était inutile que je résiste. Même quand son corps l'avait fait le plus souffrir, François n'avait jamais voulu s'attarder sur ses propres douleurs. « C'est parce que Messire Christ se souvient de moi, disait-il parfois sur le ton de la plaisanterie ; Il me laboure comme un bon champ qu'il va ensemençer. Occupons-nous plutôt des lépreux là où ils sont, ils ont davantage besoin de nos mains et de nos prières. »

Au début, je me souviens m'être rebellée. C'était trop dur... Et puis, j'ai compris que François aurait eu bien plus mal encore s'il n'avait pu offrir selon son cœur et si nous ne l'imitions pas en cela.

Un matin, il y avait eu un déclic, un léger bruit au centre de ma tête, comme celui d'une petite branche qui se rompt. J'ai aussitôt ressenti une sorte de détente profonde et j'ai accepté... Complètement. « Oh Francesco, m'étais-je dit, tu as raison... » Là, j'ai pu commencer à donner sans compter, moi aussi, et j'y ai éprouvé une telle joie...

– « Chiara ? Veux-tu que nous priions pour le vieux ? » François et moi avons alors entamé ensemble une longue litanie tout en latin, comme nous savions le faire et comme nous l'avions fait si souvent. C'était une interminable prière qu'il avait lui-même composée et dans laquelle il avait inclus des paroles saintes que Messire Jésus avait Lui-même prononcées. François aimait écrire des prières.

Pour lui, ce n'était pas des prières au sens où nous l'entendions communément en ce temps-là. Quand il s'autorisait à écrire vraiment, selon son cœur, et pas seulement

en tant que responsable de notre Ordre, il y avait autre chose dans ce qu'il disait ou dans ce que sa plume traçait sur le parchemin. Sa prière n'était plus une demande, elle se transformait en un remerciement qui faisait déborder le cœur de tendresse. C'était dans ces moments-là que François devenait le plus lui-même, le plus doux... lorsqu'il parlait tout simplement comme un petit Frère anonyme.

Parfois, je l'ai vu s'arrêter en pleine prière ; peu importait que nous soyons là derrière lui à répéter les paroles qui lui venaient. Il se mettait alors à sourire si ouvertement que j'avais la certitude qu'il riait au-dedans de lui.

C'est exactement ce qui se passa au beau milieu de nos litanies pour le vieux Tubaldini. Comme François s'était soudainement tu, j'ouvris les yeux pour voir ce qui se passait. Il me regardait fixement avec cet air enjoué que seuls les jeunes enfants savent prendre.

– « C'est drôle, fit-il d'une voix qui traduisait bien son regard, c'est drôle... le vieux s'attendait à voir Notre Seigneur en quittant ce monde... Mais pourquoi L'aurait-il vu alors qu'il S'en souciait si peu ? Pour lui, ce n'était pas son ami... Juste un passant ou une sorte de mire^[4] qu'il interpellait quand cela allait mal et qu'il en avait besoin. On ne peut pas se comporter ainsi, n'est-ce pas Chiara ? Peut-on être endormi au point de donner des ordres au Ciel quand on a peur ?

Mais il ne faut pas lui en vouloir, non... Il ne sait pas... Il est vieux mais... il est si jeune aussi. Nous sommes tous un peu comme lui. On demande et on exige quand on a mal... puis on oublie dès qu'on a le ventre plein. Peut-être est-ce pour cela que la douleur et la peur existent ? Pour qu'on apprenne à retrouver la mémoire... »

Une longue quinte de toux obligea François à s'arrêter. Il laissa ses yeux se fermer puis, après un moment, il reprit sa litanie des "nouveaux vivants", ainsi qu'il l'avait baptisée, là où

il l'avait laissée.

Ses lèvres, pourtant, n'eurent plus longtemps la force de continuer à égrener les paroles si souvent répétées. Je compris que François, épuisé, s'était endormi. Sa respiration s'était faite plus lente cependant que sa tête s'était peu à peu inclinée sur son épaule. En silence, je n'ai pu m'empêcher de le contempler ainsi un bon moment. Enfin, j'ai pris ce qui me servait de manteau et je l'ai déposé sur lui pour un peu plus de chaleur. Comment n'y avais-je pas pensé plus tôt ?

Du coin de l'œil, j'ai alors aperçu Frate Leone qui s'approchait discrètement et j'en ai profité pour me lever, une sorte de réflexe avant qu'il ne me soit dit quelque chose que je n'avais pas envie d'entendre.

Je lui ai offert un sourire accompagné d'un petit signe de la tête et je suis sortie de l'hospice des Frères.

Dehors, l'air était embaumé. Il y avait je ne sais quelle senteur qui montait de la terre et avec laquelle un léger vent jouait. Derrière les buissons, les herbes folles et les lauriers, les murailles d'Assise, en haut de leur colline aride attrapèrent mon regard. Le clocher de San Damiano se profilait dans un coin du ciel, tel un appel lancé à l'Infini.

Que de souvenirs ses pierres n'avaient-elles pas secrètement recueillis ! Que de souvenirs vivants !

Les Appels

J'aurais voulu que le lendemain coure jusqu'à moi sans plus attendre...

En laissant François à ses Frères dans leur petit hospice, le temps se pétrifia dans mon âme. Je ne me souviens ni de mon retour vers la Maison des Pauvres Dames ni de ce que j'ai pu dire aux *Sorelle* qui avaient dû s'inquiéter de mon absence trop matinale.

Depuis de nombreux mois nous savions tous et toutes François fort malade et usé dans sa chair d'homme. Pourtant, lorsqu'un départ devient imminent, tout change soudainement de couleur. On ne sait plus si on sort d'un engourdissement ou si, au contraire, on entre dans le rêve d'une autre réalité. La réalité sans l'autre... celle qu'on n'avait pas crue vraiment possible.

Une fois la nuit passée, une fois les matines et les laudes chantées dans un brouillard intérieur, je me suis forcée à attendre que le soleil soit déjà monté un peu haut dans le ciel.

Je m'étais stupidement dit que ce serait plus décent pour reprendre le chemin de la vallée. Le regard des autres, toujours...

Et puis j'ai enfin jeté mes scrupules et, au lieu de m'adonner en priant à mes travaux quotidiens de ravaudage, je suis partie en courant.

– « J'y retourne, ai-je sommairement lancé à ma sœur Agnès qui chercha à m'embrasser. Puis, j'ai ajouté : Elles aussi, autrefois, ont tout abandonné quand elles ont vu que leur

Maître, Notre Seigneur, allait rencontrer la mort. »

Lorsque toute essoufflée et les pieds meurtris je suis finalement parvenue à faible distance de la petite chapelle de Sainte Marie des Anges, mon cœur ne put s'empêcher de tressaillir violemment. Un corps était étendu sous un arbre alors que quatre ou cinq silhouettes s'agitaient autour de lui ! Étais-je arrivée trop tard ?

– « Francesco... » Une fois de plus, je ne parvins pas à retenir son nom au fond de ma gorge.

Tandis que je m'efforçais de reprendre une allure plus digne, l'un des Frères qui se tenaient là m'aperçut et s'avança vers moi, le doigt ostensiblement posé sur les lèvres.

– « Il a demandé à sortir un peu, chuchota-t-il en réponse à mon regard interrogateur. Il réclame le soleil et puis... »

Frate Ruffino, c'était son nom, laissa sa phrase en suspens comme s'il était gêné. Je n'ai rien demandé de plus... On nous avait appris à ne prendre que ce qu'on nous offrait... en paroles comme en actes. « Ne cherche pas ce qui n'est pas venu vers toi, nous répétait de temps en temps François, ou alors ne te plains pas si une épine vient se planter dans ton talon... »

Frère Ruffino était de petite taille aussi ai-je tout à coup aperçu par-dessus son épaule le visage de François qui se tournait dans ma direction comme s'il avait deviné ma présence. Je vis qu'on cherchait à l'adosser au tronc de l'arbre alors j'ai marché vers lui sans me soucier de rien d'autre.

– « C'est toi ? Tu es donc revenue... »

Je me suis agenouillée sur l'herbe et, sans réfléchir davantage, j'ai aussitôt saisi la main qu'il me tendait. Sa main... Je devrais plutôt dire sa plaie car ce qui m'était offert spontanément n'était plus qu'un bandage maculé de sang. François avait dû beaucoup saigner depuis la veille et on n'avait pas pris la peine de renouveler les bandelettes de lin qui

protégeaient ses stigmates du regard.

– « Auriez-vous un peu d'eau », fis-je à tous ceux qui étaient présents.

On m'en apporta une cupule ainsi que quelques vagues carrés de tissus.

– « C'est que la nuit a été difficile, Sorella... bredouilla Leone en sortant de sa réserve. Notre Frère Francesco ne voulait pas qu'on le touche. »

Ils acquiescèrent tous à la remarque embarrassée de leur compagnon. Que pouvais-je faire de plus qu'adresser un sourire à ces hommes un peu décontenancés et malhabiles dans leur façon d'être.

– « Il est plus facile de soigner un lépreux... intervint à nouveau Frate Leone. Si on l'écoute, tout est toujours parfait et il faut juste le laisser... »

François ouvrit les yeux, émit un léger grognement puis fit un petit mouvement de la tête qui en disait long. Je compris que celui-ci était devenu une sorte de code dont les Frères avaient finalement accepté la signification.

Les uns après les autres, je les vis donc s'éloigner ; deux vers la grange et deux vers l'hospice où un homme blessé s'était, paraît-il, présenté la veille. Quant à Ruffino, comme pour donner encore quelque raison d'être à la Règle, il alla simplement s'agenouiller à faible distance sur le seuil de la chapelle dont les portes étaient grandes ouvertes.

En serrant ma main dans la sienne, François grogna une fois encore, bien que sur un autre ton. Je voulus dégager mes doigts pour prendre un peu d'eau et nettoyer ses plaies mais mon geste fut interrompu.

– « À quoi cela sert-il ? Ce corps n'a plus besoin de grand-chose, tu le vois bien... C'est juste mon âme qui réclame des soins. Il est important que je parle, Chiarina ; il n'y a que cela

qui puisse la rendre plus légère. Il me faut ton oreille. Elle écoute sans juger, je le sais... Elle ne juge pas parce qu'on lui a dit de ne jamais juger mais parce qu'elle est incapable de le faire. Elle est née comme cela. Ne me dis pas que ce n'est pas vrai... »

– « Francesco... »

– « Non... Veux-tu bien être une oreille pour moi ? »

Je n'eus pas le temps de répondre. Le cœur de François débordait telle une retenue d'eau qui n'en peut plus d'attendre et dont les pierres vont céder pour se mêler au torrent.

– « Je veux te raconter Spoleto, Chiara. Je n'en ai jamais vraiment parlé à personne ; j'ai autrefois écrit quelques mots rapides mais... on les a répétés et ils étaient tout déformés... »

– « Spoleto ? »

– « Tu le sais bien... Lorsqu'on a dit que j'étais malade et que je ne pouvais plus me battre. C'est vrai, d'ailleurs, que j'étais malade. Oh, comme je l'ai remerciée, cette fièvre qui me prenait toujours ! Elle m'a aidé, je crois. Elle m'interdisait de revenir en arrière, vers mes folies. Une vraie messagère... C'est réellement là que le Seigneur m'a parlé pour la première fois. Il a été obligé de parler très haut... Il avait fort à faire, j'étais complètement sourd ! Maintenant, mes yeux m'ont abandonné mais j'entends mieux. C'est tellement plus puissant, tu comprends ! Tout vient par le son, petite sœur... Tout !

Je pense que le regard mange une bonne partie de notre force. C'est une espèce d'ogre qui crée tous les appétits, tous les désirs et toutes les prisons.

Si tu savais... comme tu commençais à m'emprisonner avant Spoleto ! Non, ne dis rien... ne proteste pas. Tu l'ignorais, toi-même... C'est pour cela que le Seigneur a crié à cette oreille qui est au-dedans de ma tête...

Nous avons établi un petit campement en haut d'une butte

afin de passer la nuit avant de reprendre notre route pour rejoindre Messire Gauthier^[5]. Le gros de ceux qui voulaient combattre s'était amassé autour des fermes et des granges mais j'avais convaincu mes compagnons du bien fondé de rester à l'écart. J'étais d'accord pour sortir l'épée mais pas pour boire comme ils allaient tous le faire. Je savais ce que cela faisait et j'en avais assez vu...

C'est "quelque part", dans la nuit, que tout est arrivé. Je me suis vu debout, à côté de notre feu de branchages qui était éteint et j'y voyais comme en plein jour. J'aurais dû apercevoir non loin de nous les murs de Spoleto mais ils n'y étaient pas. Il n'y avait que des champs en friche. Je m'apprêtais à faire quelques pas pour comprendre ce qui se passait lorsque, tout à coup, j'ai ressenti une grande fraîcheur dans mon dos. Ce n'était pas froid, non... cela me faisait penser à la caresse d'un vent printanier chargé de senteurs...

Je me suis retourné et j'ai alors été aussitôt incroyablement éclaboussé de lumière. Plus de champ, plus de granges, plus de campement, plus de nuit, plus rien ! Juste de la Lumière... Presque instantanément, je me suis trouvé immergé en elle, comme si je venais de tomber au fond d'un lac et que son eau envahissait tout mon être... mais une eau si limpide, si fraîche, si douce ! Je crois que si j'avais cherché à voir mes mains j'en aurais été incapable ; elles n'existaient plus.

J'ai eu l'impression de faire un pas en avant et là... une épée est apparue devant moi, suspendue dans l'indicible clarté, pointe vers le bas ! Sa lame était marquée de taches rougeâtres ou brunâtres. Était-ce du sang ? De la rouille ? Je n'eus pas à m'interroger longtemps car, l'instant d'après, l'épée n'en était plus une...

À sa place, dans la Lumière, il y avait Notre Seigneur suspendu sur sa croix. Il était là... J'aurais pu Le toucher, Chiara ! Ses yeux étaient grand ouverts et ils me regardaient

intensément, comme pour me faire comprendre quelque chose.

Oh, quels yeux ! Quel regard ! Ce n'était pas celui des églises... C'était le vrai, le Sien ! Il ne disait pas la souffrance mais plutôt une sorte de... joie tellement enracinée... Une joie et une paix qu'on ne trouve pas dans notre monde mais dont nous savons pourtant confusément qu'elles existent tel un trésor caché... *Le trésor !*

« Messire Jésus... » ai-je alors sangloté de bonheur. Est-ce Toi ? Tu m'accueilles donc ? »

Je n'entendis pas de réponse. Il y eut seulement comme un battement de cils dans mon âme. Notre Seigneur n'était déjà plus là... À Sa place, toujours en suspension dans la lumière, j'aperçus deux grosses poutres de bois semblables à deux troncs d'arbre mal dégrossis.

L'une se dressait à la verticale tandis que l'autre la surmontait à l'horizontale. C'était si beau, petite sœur ! Pourtant, je n'eus même pas le temps de les contempler vraiment car j'ai bientôt eu l'incroyable certitude d'être projeté en elles, jusque dans les fibres de leur bois... À moins qu'elles ne se soient jetées en moi et mêlées à ma chair !

À partir de ce moment-là, je n'ai plus rien vu. J'ai seulement entendu... Mes oreilles s'étaient placées dans mon cœur et elles n'en faisaient plus qu'une ! J'entendais par mon cœur, je te l'assure... »

François dut s'interrompre ; il s'étouffait. L'émotion qui le prenait était si vive qu'elle absorbait toute sa force. En dépit de son corps qui avait beaucoup vieilli et de son visage terriblement émacié, il me fit penser à un enfant tentant de retrouver son souffle après une course éperdue dans la montagne.

– « Francesco... » ai-je répété une fois de plus sans rien trouver d'autre à ajouter.

– « Laisse... Il y a de ces fièvres de l'âme qui sont bonnes... Il ne faut pas en avoir peur ; elles nous font transpirer l'amour...

Oui, c'est cela que j'ai reçu cette nuit-là, Chiarina. L'amour ! Et j'en reçois encore tant et tant rien qu'en te contant de quelle façon il s'est manifesté à moi...

Dans la lumière toute nue, la voix de Messire Jésus est venue me parler. Elle m'a dit : « Que fais-tu Francesco ? Tu t'endors ? M'as-tu oublié ? Ne vois-tu donc pas comme mon Église est en ruines ? Retourne à Assise et plante ton épée dans sa roche pour ne plus jamais l'en sortir. Je ne t'ai pas placé en ce monde pour que tu le nourrisses de larmes et de morts. Crois-tu que je ne voie pas comme tu t'ennuies du Soleil ? Alors cesse d'ajouter ton ombre à l'Ombre ; cesse de désirer ce qui n'existe pas... Avoue tes peurs, tes manques et ta fragilité... C'est là, je te le dis, au sommet de cette croix que je t'offre, que tu puiseras ta pleine force. Par elle, présente mon cœur à ce monde, ressuscite-le Francesco ! Et que partout l'on dise que toi, au moins, tu n'as pas oublié ! »

Oh Chiara... Si tu savais ! Les paroles de Notre Seigneur ont claqué au-dedans de moi plus que la foudre. Elles ont tellement résonné qu'elles m'ont ramené violemment aux côtés de mes compagnons qui dormaient toujours. La nuit était noire et je n'ai pu que m'asseoir sur ma couche avec la vertigineuse sensation que mon âme et mon corps allaient se disperser aux quatre coins de l'univers. Je me voyais si vide et pourtant si plein d'une Présence à peine nommable que j'hésitais entre le fait de me laisser aller aux larmes d'une félicité sans limite et celui de hurler de détresse devant mes aveuglements et ma petitesse.

Le lendemain, du lever au coucher du jour, je n'ai pas ouvert la bouche. Je ne le pouvais pas. Aucun mot ne me venait et toute faim m'avait abandonné. Ceux qui m'accompagnaient me dirent malade avant même que la fièvre ne me prit réellement.

Pendant ce temps-là, les troupes continuaient de grossir dans la campagne avoisinante et les esprits s'échauffaient. Le départ de l'ost^[6] était prévu pour le lendemain mais mon corps ne suivait plus et plus rien de tout cela ne m'intéressait.

Vois-tu, Chiara, je ne parvenais pas à organiser mes pensées ; plus rien de ce monde qui s'agitait autour de moi ne me concernait. C'était toujours les mêmes paroles de la nuit qui tournoyaient en moi... « Que fais-tu Francesco ? Tu t'endors ? M'as-tu oublié ? » Elles étaient insupportables et pourtant elles me faisaient tant de bien !

Lorsqu'à l'aube du jour suivant le moment vint de seller nos chevaux, j'en fus incapable. Mes membres tremblaient et on ne vit pas d'autre issue pour moi que le retour dans notre ville. Je n'en voulais pas d'autre non plus. La vision d'une épée, celle que tu as su deviner, m'avait transpercé à jamais.

Quand mon cousin Luca m'aida finalement à enfourcher mon destrier en direction d'Assise, je lui ai dit, comme pour m'excuser, qu'en plus de la maladie j'avais fait un mauvais rêve. Ce fut l'un de mes derniers mensonges, je crois. Jusqu'à il y a bien peu de temps, j'en portais encore la honte. Un peu de celle de Messire Pierre l'apôtre, au matin du reniement, comprends-tu ?

Mais combien de fois dans une vie renions-nous le Seigneur et nous renions-nous, Chiara ? Combien de fois ? Cette question, je me la suis posée sans cesse sur le chemin du retour. J'avais reçu le Soleil en plein cœur et cela n'avait pas suffi ! Était-ce mon âme qui avait eu le courage de dire non à mes besoins de combat et à mes illusions de gloire ou était-ce seulement mon corps qui avait dicté sa loi ?

La trahison... Je me suis honteusement senti son allié avant que les enceintes d'Assise n'apparaissent enfin sur leur colline. Nous étions tous des traîtres, d'ailleurs ! Des traîtres sans mémoire et sans volonté, des hommes et des femmes égarés qui

n'avaient jamais rien compris de ce que le Seigneur Dieu avait cherché à leur dire.

Qui allions-nous prier ou plutôt faire semblant de prier dans les églises ? *Qui* ? Un supplicié qui s'était volontairement immolé et dont nous n'avions jamais entendu l'appel peut-être désespéré... ou Dieu Lui-même qui n'était pas encore descendu assez bas pour que nous L'entendions réellement ?

Oui, j'avais honte pour moi et pour nous tous en passant les portes de la ville derrière Luca qui avait eu la bonté de m'accompagner jusqu'au bout... Quant à mon âme, elle n'était même pas assez transparente pour que j'eusse le courage de les franchir avant la tombée du jour. Il fallait que les rues soient désertes et que nul ne puisse voir le fils de Pietro Bernardone en piteux état.

Peux-tu deviner ce qui m'habitait, petite sœur ? Je portais le deuil d'une multitude de choses et, en même temps, j'étais bouleversé par une sorte de liesse qui s'emparait de mon cœur. La déchirure !

Après les assauts de ma propre honte et mon trouble grandissant, il me fallut affronter le mutisme de mon père. J'étais incapable de dire si celui-ci était inquiet pour ma santé ou si c'était mon désengagement qui le chagrinait à cause de l'image que cela donnerait de notre riche famille.

En vérité, je crois plutôt que c'est cette dernière hypothèse qui était la bonne. Après les trois jours que je passais au fond de mon lit à grelotter dans une demi-conscience, je surpris des éclats de voix qui montaient de l'étage inférieur. Mon père était enfin sorti de sa réserve et il explosait devant ma mère. Lui qui avait tant lutté contre tous ces « petits nobles tyranniques » de la province et d'ailleurs pour qu'il y ait enfin un peu plus de justice, voilà que son faible de fils le déshonorait ! Allez donc savoir s'il ne feignait pas la maladie !

Je n'eus jamais envie de répondre à cela, Chiara. Même

lorsque je fus sur pieds, je ne lui fis jamais part de mon indignation. Mon âme était passée à autre chose. Encore une fois, c'est arrivé en pleine nuit... Faut-il qu'il y ait la nuit pour qu'on aspire à la Lumière ? »

Assis sur l'herbe et le dos appuyé de travers contre l'écorce de son arbre, François commençait à s'agiter. L'évocation de son propre passé semblait lui redonner une soudaine force. Ses yeux pétillaient et regardaient droit devant eux comme s'ils voyaient des images. François s'adressait à moi mais je crois bien que c'était aussi à lui qu'il parlait. Il nettoyait ses plaies secrètes...

Quant à moi, profitant de son âme béante et offerte, je pris le parti de lui saisir les mains, d'en ôter patiemment les bandages et de laver ses plaies avec un peu d'eau. François ne manifesta aucune résistance.

Il y avait longtemps que je ne les avais vues, ces blessures sanguinolentes qui s'étaient ouvertes d'elles-mêmes depuis presque trois ans. Elles s'étaient agrandies, je crois, et suintaient sur les deux faces des mains. Pourquoi donc, Francesco ? Nul n'avait jamais entendu parler de cela... Était-ce toi qui avais réclamé de porter les mêmes plaies que le Seigneur Jésus ? En les dissimulant le plus possible, tu murmurais ne pas le savoir... mais que c'était sans doute parce qu'il vivait jusque dans ta chair.

– « Francesco... Parle moins, Frate... Si tu veux vider ton cœur, fais que ses portes s'ouvrent doucement... sinon cela fait trop mal. C'est toi-même qui me l'as appris quand je suis venue vers toi pour porter la robe, souviens-toi... »

– « Tu as gagné, répondit-il seulement en me regardant disposer des pièces de tissu propre sur ses mains. Tu as encore gagné... » Et comme mes yeux l'interrogeaient, il ajouta : « Tu ne le sais pas mais c'est toujours toi qui m'a fait accepter plus de douceur pour moi... et pour les autres aussi. Moi... j'ai été

tellement frappé par le Soleil, Chiarina... presque une morsure !

»

Derrière nous, j'entendis le Frère Ruffino qui refermait les portes de la chapelle. Il ventait un peu et le temps fraîchissait. Je vis alors le Frère s'éloigner vers l'est en se frayant un passage parmi les herbes. Au-delà d'elles, je savais un champ qu'il cultivait sans relâche.

Après un léger soupir de satisfaction, François voulut reprendre son récit. Sa voix était redevenue pâle...

– « Je te le disais, Chiara, c'est la nuit que le Seigneur est à nouveau venu me parler... En fait, Il ne m'a rien dit avec des mots. J'ai d'abord senti Sa Présence au pied de mon lit. Il faisait noir et je n'y voyais rien, pourtant j'aurais juré qu'il souriait avec amusement en me regardant figé sous mon drap. Aucun mot ne fut prononcé, je te l'assure, mais mon âme fut plus encore écartelée qu'à Spoleto. Je l'ai sentie se déchirer par le milieu comme une grande tapisserie qu'un éclair serait soudainement venu fendre. D'un côté, il y avait tous les motifs de mon passé et de l'autre... rien... rien que je puisse identifier... une sorte de Lumière à écrire et surtout, surtout... tant d'Amour, Chiarina, tant d'Amour !

Je me suis aussitôt levé et, à tâtons, tout en émoi, j'ai cherché de quoi allumer un bout de chandelle. Je n'ai rien trouvé alors je me suis assis sur le bord de mon lit.

Oh, je m'en souviendrai toujours ! C'est à ce moment-là que *quelqu'un d'autre* s'est assis tranquillement à côté de moi. C'était Lui, je le savais, Il était toujours là, en silence, et me communiquait une si belle paix...

À cet instant précis, je peux te le dire, j'ai senti mon matelas de laine s'enfoncer sous Son poids. J'ai compris alors que ma vie était toute tracée et que je ne regarderais plus jamais en arrière. Jamais !

Dès que le jour s'annonça, je suis parvenu à me lever puis il a fallu que, dans le bois de mon lit, je grave sans attendre cette fameuse croix que le Seigneur m'avait montrée à Spoleto. Pourquoi ne l'avais-je pas fait plus tôt ?

Les jours et les semaines qui suivirent furent d'une joie infinie, sais-tu ? Le Soleil avait fait son nid en moi et rien ne pouvait l'en déloger. C'est à cette période que nous nous sommes retrouvés. Toi seule m'as fait un peu peur... Il fallait que tu le saches. »

Je ne pus retenir une exclamation :

– « Mais toi aussi tu m'as fait peur, Francesco ! Je ne craignais pas mon père qui songeait déjà à me marier mais toi... oui ; toi, tu m'as fait peur. J'ai longtemps pensé qu'ensemble nous pouvions oublier... Alors j'ai respiré un peu quand j'ai vu que, dans nos vies, tout se mettait en place pour qu'on ne se voie plus que difficilement. Et ces jours-là, par bonheur, tu ne me parlais plus que de Messire Notre Sauveur. Tu étais si... transparent déjà !

Moi, j'aurais voulu te poser des questions, te connaître davantage... Je ne savais rien de toi. J'aurais aimé que tu me parles de cette année d'emprisonnement que tu avais connue quand tu es parti pour la première fois en guerre... Mais on aurait dit que tu lisais au-delà de moi. Tu ne parlais plus que de nos indignités d'êtres humains, de Dieu que nous ne savions pas voir... »

– «... et de nos hypocrisies, Chiara ! C'est vrai, j'étais hanté par nos hypocrisies. L'ordre pervers de notre monde me sautait déjà aux yeux chaque jour un peu plus et il n'était plus question que je prête main-forte à toutes les sortes de mensonges et d'aberrations dont je voyais partout la trace. Avais-je donc été aveugle à ce point ? C'était pourtant simple, petite sœur, il suffisait d'ouvrir les yeux et de regarder.

Oh ! il était facile d'aller prier et chanter en latin tous les

jours, de faire des sourires d'ange ou de baisser les paupières de repentance puis d'endosser à nouveau notre peau de bête à la première occasion. C'était cela notre enfer... L'avidité, l'inconscience, le sommeil... Je ne voulais plus être enchaîné ni que les autres le soient.

Si tu savais comme mille visages ont défilé en moi pour nourrir mes pensées désabusées bien que déjà ensemencées par le bonheur de commencer enfin à voir ! C'était les mille visages que j'avais croisés depuis toujours... à commencer par le mien, celui du fils tristement endormi d'un marchand non moins endormi sur sa fortune. Était-ce cela la vie que Notre Seigneur avait voulue pour nous ? Entre deux jaillissements de bonheur entrevu, je me révoltais...

Un jour pourtant, je te l'ai déjà conté, cette colère tomba d'elle-même. Elle s'était usée en moi, j'avais certainement dû en explorer tous les recoins. La violence, on ne doit pas la combattre car alors elle fait habilement ses petits en nous... Il faut être plus rusé qu'elle et appeler ce qui l'étouffe.

Nous étions en l'an 1205, mon ventre me faisait souffrir et je venais juste de sortir de notre demeure pour ne pas répondre à une remarque ironique de mon père... »

François fut contraint de s'interrompre. Son visage était devenu si livide que j'ai pensé qu'il allait perdre connaissance. Où était-il donc ce manteau que je lui avais laissé la veille ? On n'avait même pas pensé à le lui apporter dehors !

– « Reste, je t'en prie, Sorella... marmonna François en me retenant par un bras tandis que je cherchais à me relever. Reste... Il faut que j'aille jusqu'au bout... »

– « Jusqu'au bout de tes forces ? »

– « Jusqu'au bout de ce qui peut me redonner un peu de force... »

Francesco avait toujours eu de ces réparties qui me

désarmaient complètement. Combien de personnes n'avait-il pas gagnées à sa cause ou à ses demandes par une simple phrase ou même par un mot en apparence anodin ? Pas besoin de grands arguments... Juste des évidences, mais des évidences dites avec une telle innocence et une telle assurance qu'elles nous laissaient sans voix.

– « Oui, c'est cela, nous étions en 1205 ; je venais de sortir en hâte de ce qui était encore ma maison et je ne vis rien de plus urgent à faire que d'aller m'agenouiller, comme souvent, devant l'autel de San Damiano. Il y avait là quelques clercs qui faisaient brûler toutes sortes d'herbes et un peu de cet encens précieux qu'on trouve parfois. »

– « C'est là qu'il est venu te voir encore, n'est-ce pas, Francesco... »

– « Oui... Tout le monde est sorti de l'église comme par enchantement alors j'ai laissé aller mon front jusqu'à ce qu'il rencontre les marches qui montent vers l'autel... J'ai tout de suite su que Messire Jésus se frayait un chemin en moi. Sa fraîcheur... et puis Sa voix...

« Ne vois-tu pas comme mon Église est en ruines ? Reconstruis-la, Francesco... »

Cela m'a suffi. Tu connais la suite... Je suis sorti de San Damiano presque en courant. Non, je n'obligerais pas Notre Seigneur à réitérer sa demande une troisième fois ! La petite chapelle de Sainte Marie des Anges, dans la vallée... C'était elle qu'il voulait absolument que je remette en état. Elle avait dû être belle, c'est vrai... Elle pouvait l'être encore ! J'étais si naïf Chiara ! Je n'avais vraiment pas compris... »

– « Ce n'était pas de la naïveté, Francesco ; on appelle plutôt cela de la candeur. La candeur, c'est ce qui apparaît lorsque le cœur perd ses dernières vieilles pelures... C'est toi qui nous l'as appris ! »

– « Je me suis dit que toutes les pierres manquantes à la chapelle devaient encore être là, éparpillées parmi les herbes et les ronces. Il me suffirait d'un peu de volonté... et la force viendrait. Je n'y connaissais rien mais je pourrais demander conseil. Il me fallait juste un peu d'argent pour acheter du bois de charpente et remplacer la porte qui était pourrie, elle aussi.

Cela coûtait plus cher que je ne le pensais, alors je l'ai demandé à mon père... Quand je te disais que j'étais naïf ! Je n'ai réussi qu'à le faire rire et le mettre en colère.

Je me souviens encore de sa réflexion : « Reconstruire la chapelle ? Mais il y en a des dizaines en ruines... et puis les églises, ça ne manque pas ici ! Travaille un peu avec moi au lieu de tramer la jambe et de te tenir le ventre ! »

Ses paroles m'ont meurtri, tu sais... Heureusement, le Seigneur était présent en moi et je n'ai rien répliqué qui puisse être blessant. Je suis même resté étonnamment calme... Malgré ma naïveté, on aurait dit que je savais tout à l'avance, qu'il y avait des pages de ma vie qui étaient déjà écrites. Cela se peut-il, Chiara ? Crois-tu que le Seigneur Dieu ait écrit un rôle pour chacun de nous et que nous ne pouvons pas en sortir ? »

C'était une de ces vraies questions que François aimait nous poser de temps en temps. Celle-ci était souvent revenue sur ses lèvres. Il avait sa réponse à lui, bien sûr, mais c'était ce que nous nous montrions capables de répondre qui l'intéressait. J'ai hasardé quelques mots...

– « Je crois comme toi qu'il nous a écrit un rôle, oui... Ou du moins qu'il nous a aidés à l'écrire et que nous ne pouvons pas tourner le dos à notre destin... mais je crois aussi que nous avons la liberté de très mal jouer notre rôle si nous le voulons et que nous pouvons choisir d'oublier une réplique sur deux ou d'improviser n'importe comment... ainsi que le font les mauvais comédiens et bateleurs qui courent les villages. »

– « Parfois, je ne sais plus, reprit François... mais ce que je

vois c'est qu'à partir de ce refus de mon père, je suis toujours allé tout droit là où Messire le Christ me le demandait.

Tu sais, Chiarina... Quand j'ai pris quelques-unes des belles étoffes du commerce de mon père pour faire un peu d'argent afin d'acheter du bois, je n'ai même pas pensé que cela s'appelait voler. J'étais le fils de Bernardone, le marchand, alors ses biens n'étaient-ils pas un peu à moi ? Et puis, il y en avait partout dans la maison de ces riches tissus qu'il se vantait d'acheter à bas prix. On ne comptait plus les coffres ! C'est juste parce que quelqu'un raconta m'avoir vu vendre des pièces de drap brodé dans une ruelle que l'histoire a mal tourné. »

– « Mais... a-t-elle réellement mal tourné, Francesco ? »

Je ne sais si ce fut l'effet de notre conversation mais François s'abîma alors dans une longue et douloureuse toux. Je le vis se plier en deux puis se relever tandis qu'un peu de sang perlait aux commissures de ses lèvres.

Tout cela devenait beaucoup pour lui. Il était à bout de forces, mourant, mais il persistait à vouloir parler et parler... En acceptant de l'aider par mon écoute, n'allais-je pas encore abrégé ses jours.

Je me suis levée doucement et je lui ai dit que je le laissais dormir un peu. Je crois même lui avoir presque parlé à la façon d'une mère à son enfant. Francesco ne protesta pas.

Comme dans mon cœur il n'était pas question que je parte, je me suis mise à prier en suivant les traces que le Frère Ruffino avait laissées dans l'herbe en direction de son champ. Je me souviens que les hirondelles volaient bas comme pour éviter les rafales du petit vent frais qui tournoyait. J'avais l'impression qu'elles m'escortaient en poussant leurs cris stridents.

Frère Ruffino m'apparut bientôt dans sa robe à capuchon dont il avait relevé le bord jusqu'aux genoux. Courbé sur son lopin de terre, il en remuait les sillons à l'aide d'un long outil à

la lame recourbée. Lui aussi semblait éreinté. Guère plus âgé que François, il avait l'apparence d'un vieil homme à la barbe hirsute. En m'entendant arriver dans les broussailles, il laissa tomber son outil sur le sol.

– « Il part, n'est-ce pas, Sorella ? »

Je n'eus pas envie de répondre. C'était quoi, partir ? Si notre foi en Messire Dieu était juste, c'était seulement retourner à la Maison. Alors, c'était quoi *ce* qui se tourmentait en nous ? Notre égoïsme ? Notre besoin de contrôler ? Un morceau de notre âme encore amnésique ? Cela devait être cela oui car, en vérité, j'aurais dû, nous aurions tous dû avoir dans le regard autre chose que cette tristesse qui paraissait vouloir appeler la pluie.

Comme cela était prescrit, je me suis arrêtée à bonne distance du Frère Ruffino et je l'ai regardé fixement avec un sourire forcé.

– « Je ne sais pas si nous avons compris, Frate... Regarde-nous tous... Il s'en va Le rejoindre et nous pleurons ! Moi la première... Toute notre vie, nous avons prêché la joie à ceux qui nous écoutaient. Nous n'avons cessé d'appeler les portes de l'Éternité, nous les avons chantées mille fois et regarde-nous... Nous voilà presque comme des orphelins meurtris alors que le meilleur d'entre nous s'apprête à rencontrer le Soleil. Le plus petit des mécréants ne fait guère pire.

J'en viens à douter de la force de mes prières, mon Frère. Les replis de mon âme sont-ils donc si mystérieux pour que l'incohérence y surgisse avec une telle évidence au bout du chemin ? »

Il y eut un long silence éloquent entre Ruffino et moi. Je compris qu'il cherchait une réponse qui ne venait pas.

– « Pardonne-moi d'avoir troublé ton travail », fis-je en m'éloignant un peu piteusement.

Comme j'avais fait quelques pas, la voix hésitante du moine

vint finalement me rejoindre.

– « Sorella... Notre Seigneur le Christ n'a-t-Il point connu, Lui aussi, peine et peut-être peur, lorsqu'en croix Il appela Son Père ? »

Au fond de mon cœur, je sais avoir remercié le Frère Ruffino, ce jour-là. Il avait parlé pour Francesco ; il avait parlé de cet orgueil qui nous fait nous imaginer plus forts que nous ne le sommes, un orgueil si subtil... qu'il se cache jusque dans les plus belles rides de notre âme, la dernière palissade qu'il nous faudra franchir...

Une fenêtre dans l'âme

J'aurais dû partir... J'aurais dû reprendre le chemin, remonter la colline puis passer les murs de la ville et enfin refermer derrière moi la porte de la Maison des Pauvres Dames. Une certaine sagesse me le demandait, une certaine bienséance aussi... mais pas François. Non, je ne me sauverais pas discrètement comme la veille en profitant de son assoupissement !

Où était-il donc ce manteau que je lui avais laissé ? Voilà que moi-même je n'avais pas eu le réflexe d'aller le lui chercher immédiatement au moment où je me suis aperçu qu'il lui manquait.

Fâchée contre ma personne, j'ai poussé la porte du petit hospice situé derrière la chapelle. Le reste des Frères se tenaient là, un peu perdus entre les cloisons de drap et pris dans un nuage d'herbes aromatiques.

Plus d'un malade devaient être arrivés là depuis la veille car il y avait une certaine agitation et la paille du sol avait été fortement piétinée.

Je traversai la pièce sans qu'on me demandât quoi que ce soit et je trouvai enfin mon manteau sur le grabat de François.

Une vague d'amertume déferla sur moi tandis que je me penchais pour le ramasser. Notre petit Frère, comme il aimait lui-même se définir, nous avait-il donc à ce point convaincus que sa personne physique ne comptait pas pour que même ses plus proches compagnons ne se soient pas aperçus... Ma réflexion s'arrêta là... Il n'y avait de pierre à jeter à personne... Aucune !

Nul ne m'adressa la parole et l'instant d'après j'étais à nouveau auprès de François. Il ne dormait pas et accepta mon manteau avec une joie manifeste. Je vis tout de suite que ses lèvres étaient devenues bleues et je ne pus m'empêcher de me demander s'il passerait la nuit. Sa respiration se faisait réellement difficile et ses yeux s'imprégnaient de cet éclat si commun à ceux qui se rapprochent de l'autre rive...

– « Francesco... »

– « Sois juste une oreille, Chiarina... Veux-tu encore m'écouter ? »

Je suis allée m'agenouiller à ses pieds et je les ai pris dans mes mains afin de les réchauffer. Eux aussi étaient entourés de pauvres bandages qu'il aurait fallu que je change...

– « Te souviens-tu quand le scandale a éclaté ? J'avais à peine eu le temps de faire venir une pleine charrette de beau bois devant la chapelle et de tout décharger sur l'herbe. Dès que je suis rentré sous le toit familial, assez fier de moi et sans rien dire, l'orage a éclaté. Les insultes de mon père, la honte de ma mère...

Je n'ai jamais su exactement pourquoi la nouvelle m'avait devancé mais ils savaient tout. Là encore, je n'ai rien répliqué... Je n'avais pas d'arguments humains qu'ils puissent entendre et... je ne sais pas comment te dire... Il y avait une force en moi qui n'en cherchait même pas et qui s'en moquait éperdument. C'était singulier... Je me sentais dans un état proche de celui de l'ivresse. J'étais... grisé par le fait d'avoir osé faire le premier vrai geste de ma vie qui me rapprochait de mon cœur. J'allais enfin pouvoir regarder Messire Jésus en face et donner un sens à mon existence !

Sans rien répliquer, je suis sorti et j'ai passé le reste de la journée à flanc de colline. Je regardais les oliviers, eux, qui ne se posaient pas de questions et les abeilles aussi qui faisaient simplement leur travail.

Ma tête était vide... cependant, jamais, jamais mon être ne s'était senti si plein d'Amour !

J'avais osé, Chiara, tu comprends ? J'avais osé ! Oser un premier pas, c'est cela que la plupart d'entre nous ne parviennent jamais à faire en ce monde. Tenter une folie pour ne pas continuer à dormir... Planter un peu de vie au lieu de répéter toujours les mêmes gestes sûres, les mêmes mots bien raisonnables, comme ces doigts qu'on trempe chaque jour dans le bénitier et dont le geste doit, paraît-il, nous conduire au Paradis de Notre Seigneur...

Étrange état, petite sœur... Je ne disais rien mais je souriais, je te l'assure. Je souriais à ma révolte et à ma paix. Le soir même, j'étais devenu une paisible et douce révolte.

Le lendemain, tu le sais, tout Assise était au courant de mon inconduite. Maître Pietro avait un fils voleur !

Comme mon père connaissait bien l'évêque, il parvint à le persuader de me convoquer devant lui pour me réprimander et me faire trouver un moyen de tout rembourser.

Sans doute avais-je vendu les draps et les tissus à un trop bas prix alors que leur valeur était considérable car il ne me restait plus rien ou presque. L'argent ne m'avait jamais intéressé pour lui-même...

Par malchance ou par bonheur, je n'eus pas besoin de franchir le seuil de la demeure de l'évêque pour le rencontrer afin de tout lui expliquer. La rencontre, tu t'en souviens, a eu lieu spontanément au coin de la place, près de l'échoppe du talmidier^[7].

Mon père m'escortait, noir de colère, et ne desserrait pas les dents comme si j'étais un petit garçon qu'il fallait punir. Quant à ma mère, il la tramait presque de force avec lui et elle pleurait.

Quand j'ai commencé à vouloir tout expliquer en pleine rue à

Messire l'évêque, il s'est aussitôt créé un attroupement. On aurait dit que toute la ville s'était donné rendez-vous pour me juger. J'aurais voulu tout raconter, mes visions, la présence de Notre Seigneur à mes côtés, Sa voix, Sa demande, mais on ne m'écoutait pas et chacun avait son commentaire à ajouter.

Alors, Chiara, tout a définitivement basculé... Aujourd'hui, je vois cela comme une grande fenêtre qui s'est ouverte dans mon âme. Le bleu du Ciel qui se montrait à travers elle était tellement limpide et simple ! Tous ces mots qui me sont venus et que j'ai d'abord dû hurler pour qu'on m'entende n'étaient pas de moi, tout au moins... pas de ce Francesco Bernardone qui était en train de mourir à jamais.

Tu n'étais pas là quand j'ai pu enfin parler mais je t'assure que ce qu'on a rapporté de mes paroles était bien vrai. J'ai renié mon père... à mots pesés mais enflammés... Certes pas par méchanceté ni pour devancer son propre reniement mais parce qu'il m'est apparu avec une évidence terrible qu'il n'était plus mon père et ne pourrait plus jamais l'être.

Ce n'était pas un calcul de ma part ainsi que certains l'ont dit, petite sœur. Cela venait de mon cœur tout empli de la grâce de Notre Seigneur Jésus. Quelle évidence, oui !

Mon père ne pouvait plus être mon père puisque le seul pour Qui j'allais maintenant œuvrer était venu des Cieux pour me prendre par la main...

Quand j'ai commencé à quitter ma tunique, mes chausses et tous mes vêtements, on a crié au scandale et au fou. Pourtant, crois-moi, Chiarina, je n'ai jamais été plus lucide ni plus profondément moi-même qu'à ce moment-là, même si je ne gouvernais pas les paroles qui me venaient.

Je me suis voulu nu comme Messire Notre Sauveur sur la croix pour m'offrir complètement au monde exactement comme j'avais été créé et comme je mourrais, sans dissimulation ni peurs... parce que plus rien de cette Terre ne m'intéressait en

soi. Rien ! Si ce n'est que comme les degrés d'un escalier à gravir pour apprendre à aider, apprendre à aimer et monter vers Notre Seigneur. Tu comprends cela, toi... »

– « Beaucoup l'ont compris, Francesco... »

– « Crois-tu ? »

– « Regarde tous ceux qui t'ont suivi depuis ce jour... On ne les compte plus... Ils reprennent tes paroles et revêtent la même robe que toi derrière toutes les frontières, même chez les Francs !

– « Justement, Chiara... C'est cela le sens de ma question. Ils reprennent mes paroles et ont adopté la pauvreté de mon chemin... mais ce n'est pas moi qu'ils doivent écouter et suivre. Ce n'est pas ma personne qui compte ! Ils m'imitent... sans s'apercevoir que ce ne sont pas mes mots qu'il faut répéter. Je ne suis jamais qu'un petit rappel au monde pour tenter de lui faire comprendre ce qu'il a oublié.

Mes mots, je l'ai vu, ont déjà été déformés ou réécrits d'une façon qui n'a pas toujours été mienne. Ce ne sont pas eux qui doivent inspirer ! Je les ai toujours voulus comme un vent dont la seule utilité était de chasser un peu de la poussière du temps. Ce sont les mots de Notre Seigneur qu'il faut vivre, rien d'autre ! »

Un bref instant, j'ai pensé intervenir. Le souvenir me revenait de cette discussion que nous avions eue au retour de son voyage chez les Maures^[8]. Un peu interrogateur, François m'avait alors dit que si nous voulions être vraiment honnêtes, nous ignorions quelles avaient été les paroles exactes de Notre Sauveur puisqu'il ne les avait jamais écrites Lui-même. Seul devait donc compter avant toute autre chose le Parfum d'âme qu'il avait laissé en ce monde.

Pour le reste, il nous fallait simplement faire confiance sans chercher à torturer les mots qu'il aurait prononcés...

Mais là, François s'agitait tant que je n'ai rien dit qui puisse raviver sa mémoire déjà en feu. D'ailleurs, il fuyait par-dessus tout la polémique.

– « Francesco, ai-je simplement murmuré en commençant à dénouer les bandages de ses pieds, Francesco... Comment sais-tu que ce n'est pas davantage ton... parfum d'âme qui est perçu plus que tes mots ? »

François sembla ne pas avoir entendu ma réflexion et continua sur son idée.

– « C'est certainement pour cela qu'il n'a rien écrit... pour nous inviter à chercher et à nous souvenir enfin... quand tous les arguments des clercs auront été épuisés.

Oh ! si tu avais vu les yeux que faisaient Messire l'Évêque, mes parents et tous ceux qui étaient là sur le coin de la place... En me voyant nu, il y en a même un qui a crié au diable ! Moi, je n'étais habité par aucune malice, petite sœur.

Que le Seigneur me pardonne mais, un instant, un tout petit instant, je me suis senti à Sa place, quelque part dans une rue de Jérusalem. Je me donnais à Dieu comme Il s'est donné à Lui. Peu importait ce qu'on allait penser de moi ou me faire. Jamais plus je ne porterais les vêtements d'une demi-humanité ! Je serais pleinement humain ou je ne serais plus ! C'était orgueilleux, n'est-ce pas ?

Quand ma mère se résolut à me mettre son manteau bleu sur le dos, j'ai vu que quelque chose avait changé dans le regard de l'évêque. Il ne montrait plus la moindre dureté et on aurait même dit qu'il me souriait discrètement. C'était un petit homme un peu gras, tu te souviens ?

Je l'entends encore me dire à voix basse : « Viens, Francesco, rentrons... Il faut que nous parlions. » Alors il m'a pris par le bras, il m'a fait ramasser mes vêtements sur le sol puis il m'a emmené chez lui en laissant les autres pantois.

Je crois que c'est à ce moment-là que tu es arrivée, Chiara, mais je ne t'ai pas aperçue... Je ne voyais plus rien et je ne sentais même plus la terre ou la pierre sous mes pieds.

Chez l'évêque, je me suis rhabillé parce que j'avais froid ; hélas le froid venait du dedans de moi. Je me suis mis à grelotter et là... j'ai recommencé à parler. Je voulais donner ma vie, tu sais... et les mots pour le dire coulaient tout seul de mon cœur sans que j'aie l'impression que mes lèvres remuent. Peut-être ai-je été insolent envers Messire l'évêque en évoquant le riche mobilier qui nous entourait ; je ne m'en souviens plus mais il ne sembla pas blessé car il m'a écouté jusqu'au bout en me tenant la main.

Je crois que c'est durant ces longs instants passés ensemble qu'il a définitivement perçu la Flamme qui m'animait. Il parla peu... Pourtant les quelques mots dont il me gratifia me firent comprendre qu'il me bénissait et me protégerait si besoin était. Je n'en demandais pas tant, moi qui ne voulais rien !

Il chercha même à me retenir à sa table, sais-tu ? J'ai refusé. Manger et boire dans la plus belle vaisselle qui soit et me faire servir après ce que je venais de vivre et de dire... J'aurais eu l'impression immédiate de me renier ! L'Évêque me considéra fixement, un peu hébété, alors je lui ai demandé l'autorisation de pouvoir me retirer dans sa chapelle jusqu'à la nuit et de partir ensuite. C'est ce qui s'est passé.

Il n'y avait que la solitude et la prière qui étaient susceptibles d'apaiser le Feu de mon être... bien que je ne fusse pas même certain de vouloir qu'il se calme ! Je vivais une incroyable tempête d'Amour, tu comprends... Mon cœur était embrasé ; il se le permettait enfin, sans réserve et cela faisait tant de bien !

Comment avais-je pu m'imaginer que c'était sur un destrier et l'épée à la main qu'il m'aurait été possible d'améliorer le sort du monde ? Gommer les injustices pour imposer mon petit bout de justice à moi ? Fallait-il avoir été fou, aveugle et sourd !

Je te le confesse aujourd'hui, Chiarina... Je croyais avoir passé ma jeunesse à lutter pour plus d'équité entre les hommes alors qu'en réalité je n'avais cherché que les honneurs... Un titre de chevalier, le respect, l'admiration, quelques petits privilèges, que sais-je ?

Nous nous mentons tellement à nous-même ! C'est notre gangrène... Le bien du monde ressemble toujours, en définitive, à notre propre bien à nous, à notre quiétude, à notre doux et noble petit sommeil.

Et, tu le sais, les choses n'ont pas changé depuis toutes ces années. Qu'est-ce que dormir en paix si ce n'est, la plupart du temps, distiller du sommeil dans notre cœur d'Amour ? Parfois, maintenant, enfin et seulement, il m'arrive de trouver la vraie paix. C'est lorsque je ne sens plus mon corps, que je me suis hissé sur la pointe des pieds et que ma tête est parvenue à percer la couche de nuages qui la séparait du Soleil, notre Frère. »

– « Je ne sais même pas où tu es allé après avoir quitté l'évêque, Francesco. On a raconté que tu avais dormi chez lui. »

– « ... Dans la vallée. J'ai donné à un garde les trois pièces qui me restaient afin qu'il m'ouvre une poterne. C'est de cette façon que j'ai franchi les murs discrètement, que j'ai descendu le chemin à la clarté de la lune et que j'ai rejoint ma chapelle en ruines. J'ai dormi là, épuisé, à l'abri du tas de bois qui m'attendait.

Seul le glapissement d'un renard m'a fait ouvrir les yeux aux premières lueurs du jour. Je me suis assis, tout couvert de rosée, et j'ai vu passer l'animal entre les herbes, un lapin dans la gueule.

Si tu savais comme cette première vision de la journée m'a troublé ! Je demandais la paix absolue à Messire Jésus, sa paix avec toute la douceur qui était Sienne, et voilà que la nature elle-même me répondait par du sang qui coulait et une mort...

parce qu'une mort animale, cela reste malgré tout une mort, une souffrance, Chiara. Alors, avais-je raison d'espérer tant et de demander tant tandis que Dieu Lui-même avait autorisé la douleur jusque dans l'équilibre de Sa Création ?

Aucune réponse ne me venait. Peut-être n'étais-je finalement qu'un orgueilleux qui voulait follement s'identifier au Christ quitte à voler et à faire acte d'indécence sur la place publique, rien que pour s'affirmer au-dessus des lois et de tout...

Je suis resté prostré longtemps avec ces pensées qui embrumaient ma tête. Cela avait-il un sens que je me mette à l'œuvre face à un tas de bois et de pierres ? Je ne me sentais pas de forces physiques et mon estomac commençait à hurler. Personne n'a jamais su cela.

Chacun, vois-tu, s'est toujours plu à croire que mon brasier crépitait sans fléchir, jour et nuit, nuit et jour sans se poser de questions sur ses propres flammes. Le Seigneur et la Nature entière me sont pourtant témoins que je me suis interrogé et interrogé encore sur la justesse du plus infime des pas que je faisais.

Lorsqu'enfin je me suis mis debout pour aller faire le tour de ma chapelle, j'avais même peur d'écraser une fourmi sur le sol. Messire le Christ en avait-il tué Lui aussi en marchant sur les chemins ? Oh, Chiarina, que fallait-il donc pour n'être plus qu'Amour ?

Quand le soleil eût commencé à réchauffer la vallée, j'aperçus deux moines montés sur des ânes qui arrivaient vers moi.

C'était l'évêque qui les envoyait. Celui-ci me recommandait, dirent-ils, de partir sans attendre pour Gubbio^[9]. Il y comptait quelques amis et surtout un petit monastère qui accepterait de m'abriter le temps que tout s'apaise.

Selon leurs dires, le statut de pénitent dont je m'étais

aussitôt réclamé afin d'échapper à la justice des hommes était discutable et, puisque mon père criait partout sa honte et mon offense, le mieux serait que je fasse le dos rond et que je prie.

Les moines avaient quelques galettes de pain et un fromage de brebis. Je les ai acceptés ainsi qu'un de leurs ânes. Sans force et ne sachant où aller, je suis parti presque sans attendre. C'était un dimanche, je me souviens... Les cloches d'Assise battaient à toute volée sur leur colline et la route allait être longue jusqu'à Gubbio. »

François arrêta un instant son récit. Son essoufflement devenait inquiétant. Je lui tendis un peu d'eau sans rien dire puis, avec ce qui restait dans la cupule, j'entrepris de laver les plaies de ses pieds. Deux grandes plaies béantes qui suintaient à peine mais qui paraissaient si douloureuses...

Un bruit de cailloux qui roulent me fit alors tourner la tête. Au bout du sentier, un groupe d'hommes avançaient vers nous d'un bon pas. Ils portaient l'habit de notre Ordre, de longues robes sombres nouées à la taille par une simple corde, aussi pauvres et rapiécées que celle que nous supposions avoir été la Sienne plus de mille ans avant nous. Je me suis levée...

– « Nous venons de Perugia, Sorella. On y dit que notre Frère Francesco est au plus mal. »

– « Il est là... »

Les hommes s'avancèrent, manifestement surpris de trouver une femme en ce lieu. Je n'en connaissais pas un seul. Notre Ordre avait tellement grandi depuis quelques années ! Ce n'était plus la famille que nous avions connue dans les premiers temps. La famille ! Oh, elle avait bien porté son nom... Parfois, il m'arrivait de m'en ennuyer.

Bien sûr, François avait toujours eu – ou à peu près – les mêmes compagnons autour de lui ; quelques-uns d'entre eux avaient également partagé des jeux d'enfance avec moi naguère,

près de l'abreuvoir. Nous nous connaissions tous par cœur avec nos petits travers risibles ! Pourtant...

Pourtant, ainsi que nous le faisait parfois remarquer amèrement Francesco : « Quand une rose vient pleinement à s'épanouir, déjà quelque chose en elle commence à flétrir ; l'épanouissement de son parfum annonce aussi sa fatigue et on se dit qu'il faudrait la cueillir, comme si ce geste allait en figer la beauté dans l'éternité. Alors, on se blesse à ses épines et puis... on sait ce qui arrive. »

Quand je vis les Frères s'agenouiller aux côtés de François, je sentis que je devais prendre un peu de recul. Ils n'avaient pas fait toute cette route pour rien et le soleil, déjà sur son déclin, suffisait à me faire comprendre qu'ils passeraient la nuit là. Ce serait leur bonheur à eux, auprès de leur "petit Frère", si fatigué, si usé que j'avais vu la trame de son âme lui monter à fleur de peau.

En regardant l'un des moines poser de nouveaux bandages aux pieds de Francesco, je me suis dit que l'heure de mon départ était venue d'elle-même. Je suis allée m'agenouiller un instant devant la modeste croix de bois placée sur le minuscule autel de la chapelle puis j'ai repris mon chemin en passant devant le gros bosquet de lauriers, comme autrefois.

Par la Porte des Morts...

La nuit fut longue... J'avais presque fui les questions dont mes compagnes m'avaient pressée dès mon retour à la Maison des Pauvres Dames.

Il y a parfois tant à dire que nos phrases en viennent à se désagréger dans notre tête au moment où elles pourraient franchir le seuil de nos lèvres.

Je me souviens avoir refermé derrière moi la porte basse de ma cellule aussi promptement et discrètement que possible. Je n'ai même pas accepté le bol de soupe aux légumes tendu par Sœur Catarina. Je n'avais pas faim et je pressentais que je ne trouverais pas facilement le sommeil.

Comment l'aurais-je pu ? François s'était tellement raconté et puis... il y avait aussi ce secret qui l'habitait et dont il n'avait soulevé qu'un tout petit coin de voile. Quel était-il donc pour l'avoir à ce point changé ?

Oh, ce changement était sans doute subtil mais il ne pouvait guère m'échapper. Il soufflait à travers mon Frère un air de liberté si vaste, si total... Ce n'était sûrement pas le probable et proche envol de son âme qui le lui conférait, non... Il y avait autre chose...

J'ai chanté seule les matines puis les laudes et enfin le soleil d'automne se décida à venir entre mes quatre murs de pierre.

Vide de pensées et les yeux brûlants, je me suis passé un peu d'eau sur le visage, j'ai dissimulé comme il se devait mes quelques cheveux sous mon voile et j'ai voulu devancer les autres dans la pièce exiguë qui nous servait de réfectoire.

Agnès, ma complice de toujours, était déjà là avec son sourire presque désincarné et son regard translucide.

– « Chiara, il faut que je te parle... Un envoyé de Messire l'évêque s'est présenté ici hier. Je ne sais comment les choses ont été colportées mais il était chargé de te dire qu'il n'était pas bienséant de passer autant de temps auprès du Frère Francesco... Il semblait contrit et compatissant cependant il n'a rien voulu entendre de ma part en retour. »

Je suis certaine que mes joues s'empourprèrent, comme à leur habitude. Mais quoi... De quoi avais-je honte ? D'avoir osé être moi-même ? D'avoir prêté mon cœur en réceptacle aux paroles d'un homme qui se mourait ?

Sans rien répondre à ma sœur, je me suis laissée tomber sur un banc. Qu'y avait-il à dire, d'ailleurs ? L'une des règles de notre Ordre était l'obéissance... L'évêque ne faisait que me le rappeler.

Agnès vint s'asseoir à côté de moi et me prit la main. C'était bon qu'elle soit là. François lui avait donné la responsabilité d'une Maison des Pauvres Dames à Florence mais la Providence avait voulu qu'elle nous rende justement visite pour deux semaines.

La Providence ! Voilà un mot que nous avons pourtant appris à bannir de notre vocabulaire. La Providence, selon nous, c'était Dieu qui écrivait discrètement notre chemin sous nos pas... ou qui nous le rappelait. Et Dieu c'était... l'Amour... Tout simplement l'Amour dont nous tentions de retrouver le parfum à chaque fois que nous en avions le courage.

– « Tu l'aimes ? » me demanda soudain Agnès d'une façon qui me parut terriblement abrupte.

Je savais qu'elle me parlait de François. J'aurais aimé pouvoir fuir ses yeux mais elle attrapa mon regard en venant s'accroupir devant moi.

– « Bien sûr que j'aime Dieu ! Je Lui ai offert toute ma vie. Je Le respire à chaque instant... »

Je vis Agnès me sourire avec amusement. Oh, ma petite sœur dans la chair et ma petite sœur d'âme... Que cherchais-tu à me faire dire ce matin-là ? Je t'en ai presque voulu mais c'était... la "Providence" qui passait sans doute à travers toi pour que j'aie plus loin.

Elle faisait tout pour que je me dépouille avec toujours davantage de vérité. N'y a-t-il pas invariablement le rôle que l'on veut jouer, celui que l'on joue réellement et... l'acteur qui a appris à se taire en arrière de tout cela ? Sans nul doute, c'était la plaie secrète de celui-ci qu'Agnès était chargée de dénuder en moi.

« Vous cherchez Dieu ? avais-je un jour entendu François s'écrier devant nous tous. Mais regardez-vous bien les uns les autres et vous Le verrez sans qu'il soit besoin d'aller plus loin ! Il n'y a pas un seul mot que vous ne vous adressiez et qui ne soit inspiré par le travail de labour qu'il a entrepris en vous... surtout si le soc de la charrue vous semble un peu rude. »

Huit siècles plus tard, je ne sais toujours pas si j'aurais pu répondre à Agnès. La "Providence" – le doigt de Dieu – fit que je n'en eus pas l'opportunité. Nos compagnes vinrent nous rejoindre presque toutes en même temps.

La coutume voulait que nous offrions en prière notre journée au cœur de Messire Jésus puis que nous partagions les derniers morceaux de pain économisés de la veille. Une profonde joie m'avait toujours accompagnée dans ce premier rassemblement matinal dont le but était de donner un sens à notre journée. Cette fois-là pourtant, je dois reconnaître que quelque chose de moi n'était pas présent autour de la longue table de notre réfectoire.

– « Retournes-tu auprès du Frère Francesco aujourd'hui ? » fit soudainement l'une d'entre nous, marquant ainsi la fin de

notre maigre repas en silence.

Agnès me sortit de mon embarras.

– « Notre Frère a de la visite aujourd'hui ; il sera bien soigné. Nous en parlions, Sœur Chiara et moi... Nous prierons toutes pour lui à chacun de nos travaux. »

Notre Communauté entretenait un modeste potager en arrière de la Maison. Nous cultivions quelques raves et des fèves sur son bout de terrain pentu qui rejoignait les murs de l'église. Le travail y était rude et nous ne nous y précipitions pas mais, en quittant mon banc, je compris que ce serait mon refuge et que j'y retrouverais tout ce que j'avais de plus cher... la Présence de Notre Seigneur et le toucher aimant de la Terre, sa générosité sous le soleil, même lorsque les ronces l'envahissent.

Quant à François... Peut-être avait-il pris trop de place à nos yeux ainsi qu'il l'avait dénoncé lui-même. Je me dis alors qu'avec l'autorisation de l'évêque, j'irais lui rendre à nouveau visite après deux ou trois jours...

J'ai donc revêtu ma longue robe de jute toute imprégnée de boue séchée, j'ai trouvé une houe, une serpette et j'ai rejoint le potager tandis que les autres partaient dans les ruelles pour visiter quelques malades.

Me confronter aux élans envahissants du roncier qui voulait s'accrocher à San Damiano ferait certainement du bien à mon âme.

Prier en accomplissant une besogne parfois ingrate ne faisait-il pas partie des principes purificateurs que François nous avait enseignés ?

« À chaque fois que vous arrachez une mauvaise herbe en récitant le nom de Notre Seigneur, c'est comme une pensée laide et blessante que vous déracinez de votre tête... Ainsi, ce qui vous semble mauvais sera-t-il mis au service du mieux qui

est déjà en vous. Videz votre tête... et votre cœur se remplira ! »

Voilà exactement ce que je voulais, ce que j'avais toujours voulu... Désemplir mon crâne de tout ce qui n'était pas tourné vers Dieu. Le seul problème, c'était que les paroles et le regard nostalgique de François étaient plus que nuls autres orientés vers Lui. J'avais beau jouer de la serpette autant que je le pouvais et sans égard pour mes mains, le visage de François me rejoignait sans cesse avec une insistance obsédante. Au bout d'une bonne heure de résistance, j'ai finalement dû accepter qu'il m'emplisse. N'était-il pas mon guide en ce monde ?

Je me souviens que, dès l'instant où je reconnus cette évidence, une réelle quiétude s'installa doucement en moi ; ma respiration s'apaisa et des images d'autrefois émergèrent...

La discussion que nous avons eue, Agnès et moi, en apprenant le retour de François après une année d'isolement à Gubbio, les récits qu'on nous avait faits de son travail acharné sur les toits de deux ou trois chapelles, les quelques compagnons qui commençaient à se joindre à lui... François était si enthousiaste, si... ivre de Notre Seigneur, disait-on déjà partout ! Il y eut aussi les souvenirs de la mauvaise humeur de mon père qui ne comprenait pas mon refus obstiné des beaux et riches partis qu'il me présentait...

Seule Agnès avait su écouter le fond de mon cœur. Nous nous réfugiions dans les mêmes rires complices, déjà très conscientes de la tendre folie qui nous tendait les bras, une folie dont le symbole vivait en bas, dans la vallée, dépouillé de tout et les yeux sans cesse tournés vers le Ciel.

Que s'était-il vraiment passé à Gubbio ? Je ne le savais pas mais dans toute la ville on murmurait alors que Francesco en était revenu avec une force inébranlable qui faisait taire les plus moqueurs et les plus méchants.

C'était l'époque où je n'osais plus reprendre le chemin de la chapelle et encore moins m'arrêter près de ses lauriers. Sans

me l'avouer, j'avais peur de l'homme que j'y aurais trouvé. Il aurait fait basculer ma vie, je le savais... On m'avait raconté qu'il y vivait dans une cabane de branchages et qu'il gagnait de quoi manger en faisant de petits travaux ici et là.

Cette période avait duré quatre ou cinq ans. Des années difficiles pour mon âme. Je vivais entre deux mondes, deux réalités... Il m'aurait alors fallu remercier le Seigneur de m'avoir fait naître en une famille où ma subsistance quotidienne était aisément assurée mais, moi, je m'accusais de ce que j'appelais ma mollesse et mon oisiveté.

Oh, toutes ces images de la silhouette de François aperçue de temps à autre sur le toit de la chapelle San Pietro... comme elles m'avaient hantée en ce temps-là !

Et puis... vinrent les souvenirs de ce jour où je m'étais décidée à faire le saut. Outrepasant ma timidité et les sarcasmes de mon père, je m'étais enfin glissée dans les ruelles afin de rejoindre une placette en bas d'un escalier où on racontait que François venait souvent commenter les Saintes Paroles. François s'y trouvait vraiment et il y avait bien, comme on le disait, un petit attroupement autour de lui. Trente ou quarante personnes... suffisamment pour rendre discrète ma présence.

C'était incroyable, ce qui se passait là ! Francesco parlait et nous n'étions plus dans une de ces ruelles tortueuses d'Assise mais en plein désert de Judée, en train d'écouter le Christ et de suivre Ses traces dans le sable...

Comment n'être pas revenue et revenue l'écouter, encore et toujours ?

François ne me voyait même pas, je crois ! Parfois, il m'était arrivé de pousser Agnès devant moi afin de m'estomper davantage. Et Béatrix... notre sœur cadette ! Impossible d'oublier sa petite bouche entr'ouverte et ses yeux écarquillés lorsque, pour la première fois, nous étions parvenues à

l'emmener avec nous !

Un soir, alors que je m'efforçais de servir à quelque chose en apprenant à jouer du luth, ma mère, Dame Ortolana, était venue m'annoncer que Bernardo de Quintavalle, l'un des jeunes fortunés de notre ville, s'était résolu à rejoindre François.... « Pour toujours », aurait-il alors déclaré. Sur le moment, je n'avais pas su si le ton de ma mère avait été celui de l'ironie ou, au contraire, imprégné d'une admiration voilée.

Ma tristesse s'était amplifiée à partir de la nuit qui suivit cette nouvelle. Quel était donc le sens de cette vie que je voulais vouer à Notre Seigneur ? Elle m'avait fait rencontrer un homme qui ne vivait que par Lui et, malgré tout cela, elle ne m'avait renvoyé que langueur, honte et frustration ? Dieu ne parlait-il pas le langage de la Joie ?

J'ignore combien de temps je suis restée prise dans mes souvenirs au bout de notre potager. Je n'en sortis que par la grâce de quelques gouttes de pluie qui me forcèrent à m'abriter. Ma serpette avait eu raison d'une bonne partie du roncier et mes mains n'avaient pas même senti leur agression.

Que faisait Francesco à cette heure ? Les Frères de Peruggia étaient-ils encore à ses côtés ?

Bien que la pluie ne cessât pas, je suis vite retournée au bout du potager. Il montait du sol un parfum si chaud qu'il aurait été absurde que j'en refuse le bonheur pour sortir de ma nostalgie.

Je hasardai quelques pas sous la pluie... Rien n'y faisait ! On aurait dit que les senteurs de la Nature avaient, elles aussi, décidé de ramener le passé. Était-ce l'âme de François qui cherchait à boucler une boucle en moi ou était-ce moi qui éprouvais le besoin de feuilleter mon propre livre ? Mes souvenirs m'envahirent à nouveau...

Après Bernardo de Quintavalle, il y avait eu, je crois, Pietro de Catania et quelques autres jeunes bien en vue à Assise ou dans les bourgades voisines. Ils s'étaient tous joints à François. Même mon père avait fini par reconnaître qu'il était impressionné ! Il traduisait ainsi ce qui se disait un peu partout : une petite Communauté était en train de naître afin de vivre comme on disait que le Christ avait vécu, dans la plus grande des pauvretés, rien que pour cultiver le don de soi à l'humanité et l'Amour de Dieu. On ne criait plus au fou... On commençait à s'émerveiller ou tout au moins à respecter.

De mon côté, j'avais été au paroxysme de mon déchirement. Qu'aurait-il pu m'arriver de pire que ma sensation d'inutilité et de vanité ? Que l'on me mariât de force ? C'était certainement ce qui serait arrivé n'eût été cette fameuse journée de l'an 1212 où François avait fait un incroyable prêche de Carême devant une foule grandissante. Tandis que San Damiano et que les autres églises s'étaient vidées, les places publiques où il avait entrepris de faire résonner les paroles de Notre Seigneur s'étaient gonflées de monde...

François n'avait plus rien du jeune homme souffrant et indécis que j'avais eu le bonheur d'approcher jadis. Sa fougue était devenue sacrée. On disait même que Messire le Pape l'avait vu en songe, qu'il avait accepté de le recevoir et qu'il avait aussitôt validé les Règles d'un nouvel Ordre qu'il lui aurait soumises.

Au moment de son prêche, je ne savais pas si c'était vrai. François s'était beaucoup déplacé et on faisait déjà courir un tas d'histoires le concernant... Je me souvenais de lui, grimpant sur les marches menant à une fontaine. Son large sourire et ses yeux cernés par la fatigue m'avaient terriblement touchée. Je n'avais rien retenu de ses paroles ou presque... Elles m'avaient traversée comme le Souffle que mon âme attendait depuis toujours et cela avait suffi.

Ma décision avait été prise à ce moment-là... pas besoin d'attendre le soir, dans l'isolement de ma chambre ni de me laisser submerger par une vague de prière. Mon juste chemin serait si beau, si tendre, si doux... Mon juste chemin, tout de grâce, allait commencer là... Enfin !

Tandis que je me remémorais cela, la pluie cessa enfin de tomber. Étonnante synchronicité entre la couleur de mes souvenirs et celle du ciel... Un petit rayon de soleil caressa mon bout de potager et je me mis à sangloter de cette sorte de bonheur étrange auquel touche parfois notre âme dans les moments les plus difficiles de notre vie. Rien de malsain en lui, pourtant... À chaque fois que mon âme réussissait à rejoindre la surface de ma peau, un parfum de félicité venait toujours l'envelopper.

Une nouvelle fois alors, près des derniers vestiges du roncier, mon esprit fut absorbé par les images d'autrefois, celles de ce jour où j'avais si justement choisi mon chemin de grâce...

Je n'avais même pas eu le mérite de faire preuve de volonté ce matin-là. C'était simple, évident et joyeux... Avant même que mes parents ne se fussent éveillés, j'avais enfilé la première robe venue et je m'étais glissée dehors, silencieusement, en contournant la surveillance plutôt lourde de notre gouvernante. Quant au jeune domestique qui dormait en travers de la porte de notre demeure, il n'avait pas osé me refuser le passage. Était-ce illusion si, dans son regard, j'avais cru reconnaître l'encouragement de Notre Seigneur ?

Sans hésiter j'étais sortie des murailles d'Assise par la Porte des Morts. Cela avait été intentionnel de ma part... Jamais, me semble-t-il, je n'avais ensuite descendu le chemin de la vallée si rapidement. Une seule chose comptait pour moi : trouver François au plus vite, lui crier mon amour de Dieu et ma volonté de renoncer à tout ce qui n'était pas Lui...

Lorsqu'à bout de souffle j'étais arrivée en vue de la petite

chapelle de Sainte Marie des Anges et des très modestes dépendances qui commençaient à s'organiser autour d'elles, j'avais aperçu une silhouette debout, les bras croisés, parmi les hautes herbes. C'était François ; on aurait dit qu'il m'attendait... Pourtant, il regardait le sol, absorbé dans ce qui avait l'apparence d'une longue contemplation. Au bout de quelques instants, tandis que je m'étais approchée de lui aussi discrètement que possible, ma respiration haletante lui avait enfin fait lever la tête.

– « Tiens, viens voir, avait-il dit, comme si ma présence ne lui causait aucune surprise... Regarde ce scarabée... Vois-tu comme il travaille ? Cela fait longtemps que je l'observe ; il s'acharne à vouloir pousser sa petite boule de fumier de l'autre côté de ce gros monticule de terre. Il finira par y arriver, tu verras... C'est merveilleux ! »

– « Merveilleux ? »

– « Il déploie tellement de volonté, comprends-tu ? Si nous étions pareils à lui au milieu de la fange, ce serait si grand ! »

J'étais restée un peu interdite... Qu'y avait-il à comprendre ? J'étais venue faire don de ma personne à l'œuvre de François pour qu'il lui indiquât à jamais le chemin de Dieu... et voilà qu'il m'avait montré un insecte poussant de la crotte de brebis avec ses pattes arrière !

– « Moi, je veux être comme lui, avait poursuivi François d'une voix enjouée. Je veux aller plus loin avec mon lourd fardeau d'homme ; je veux me dépasser et dépasser tous les obstacles, obstinément et sans craindre la laideur de ce qu'il y aura peut-être à charrier en moi tout au long du chemin.

Tu sais, Chiara, c'est d'abord en regardant le fumier collé à notre âme qu'on peut commencer à monter. Quand on l'a identifié en cessant de se mentir, on peut le transformer. Le fumier, c'est aussi un engrais, ne crois-tu pas ? »

– « Père Francesco... » avais-je alors balbutié, totalement décontenancée.

Rien d'autre ne m'était venu ; tous mes beaux arguments soigneusement préparés depuis la veille au soir s'étaient éparpillés d'un coup.

Un interminable instant je m'étais sentie la dernière des idiots. C'était juste ce qu'il avait fallu ce matin-là pour créer un "blanc" dans mon âme, un immense espace vierge en attente d'être écrit en lettres d'or.

– « Père Francesco, je veux... » avais-je enfin eu la force de poursuivre.

– « Attends, Chiara... Dis-moi... Est-ce toi ou est-ce Lui qui veut à travers toi ? »

– « C'est la même chose... Je suis la pire des orgueilleuses, n'est-ce pas ? Une blasphématrice... »

– « S'il t'habite comme tu le dis, où est le blasphème ? S'il vit dans ta chair comme dans ton âme, où est le mal ? Les mots sont une écorce... C'est la sève qui importe aux yeux de Notre Seigneur Jésus. »

Sans rien broder de plus pour embellir ses paroles, François m'avait pris par la main, une main rude et forte, si différente de celle de ce jeune homme qui m'avait presque ensorcelée autrefois.

À peine avions-nous fait quelques pas en direction de la chapelle qu'un homme était sorti d'une cabane qui y était adossée. Bernardo de Quintavalle... Bernardo vêtu de la même robe sombre que celle de François, rapiécée de partout.

– « Il est comme moi, Chiara... Il t'attendait. Nous avons tous deux fait le même rêve à quelques jours d'intervalle. Tu nous demandais asile, tu voulais rejoindre ta vraie famille et recevoir le don de pauvreté. »

Ainsi François savait déjà... J'avais dû réunir toutes mes forces pour ne pas fondre en larmes et me laisser tomber sur

l'herbe en entendant ses paroles. L'appel de mon âme était donc écrit dans l'invisible !

François m'avait lâché la main et laissée là où j'étais afin de rejoindre Bernardo. Tous deux avaient parlé longtemps sur le seuil de la chapelle. Moi, je n'avais même pas osé les regarder. En vérité, j'étais écartelée, enthousiasmée à la seule idée de mourir à ma vieille vie de petite fille gâtée par le monde et toute craintive face au doute de ne pas être à la hauteur de mon défi.

Au fond de moi, j'allais entrer dans le clan des rebelles, sortir du monde établi et de ses règles rassurantes, ignorant ce qui l'emportait en moi, de la peur ou du bonheur. Ce dut être le bonheur pourtant car, lorsque François était revenu pour me faire part de sa décision de m'accueillir au sein de sa Communauté, je fus prise d'une sorte d'extase qui gomma la nature entière autour de moi et jusqu'à la présence de François lui-même.

Qu'était-il arrivé ensuite ? Je ne l'avais pas su exactement.

Droit comme un if, debout face à la porte grande ouverte de la chapelle, Francesco m'avait enjoint de formuler à haute voix ma demande... pas à lui, avait-il précisé mais au Ciel de mon âme dans lequel lisait Messire Jésus.

Aucun souvenir ne m'était resté de ce que j'avais exactement énoncé. Il n'y avait pas d'écrits pour la circonstance. J'avais seulement eu conscience que, pour la première fois sans doute, j'avais été habitée par le plus pur de moi-même et que la vieille Chiara était merveilleusement morte en passant les murs de sa ville.

On m'avait ensuite demandé de m'agenouiller. François s'était absenté quelques brefs instants et lorsqu'il était réapparu, il avait en main une de ces grosses paires de ciseaux destinées à tondre les moutons. C'était pour moi... Cet instant m'avait semblé si évident que je compris aussitôt que j'en avais toujours porté silencieusement la vision...

Alors, mèche après mèche, Francesco avait pris mes cheveux dans ses mains et avait doucement taillé dans leur épaisseur. Je me souvenais qu'il avait mis longtemps, longtemps à offrir au sol mon abondante chevelure...

En me remémorant ces instants si troublants dans mon potager de la Maison des Pauvres Dames, je me suis aussi rappelé à quel point j'avais vécu cela comme une totale offrande à Dieu, une prière au-delà des mots. Cela n'avait pas été dire non à la femme qui vivait en moi mais placer sa vérité à un autre niveau.

Ma beauté ? Je m'en étais toujours presque moquée... Une grâce de la vie dont je n'avais pas vraiment eu conscience et que les prêches de François avaient éteinte encore un peu plus en moi.

Ma serpette à la main, je me suis souvenue avoir été joyeuse lorsqu'on avait donné aux flammes mes longues mèches brunes après les avoir mêlées à quelques herbes odorantes.

Cela avait été si bon de renaître ! J'allais vivre dans une petite hutte un peu à l'écart de celles des hommes, je revêtrais la robe de toile qu'on m'aurait préparée et tout allait être simple parce que selon mon cœur...

Oh, comme j'avais eu raison ce jour-là ! Il y a des moments où il faut avoir la force de ne pas se retourner ; ce sont ceux où les chaînes tombent d'elles-mêmes de nos chevilles sans le moindre effort, ceux où l'on ne confond plus l'attachement de l'affection avec la vastitude de l'Amour. La colère de mon père et la stupéfaction de ma mère apprenant mon renoncement à leur monde ne m'avaient pas même atteinte !

Ces premiers temps de vie dans ma hutte avaient au contraire vu naître en moi mille petits bonheurs nouveaux comme celui de graver un peu partout sur son bois ces croix si particulières et si chères à François.

Dans mon univers intérieur, elles parlaient de la rectitude de mon âme venant soutenir l'horizon de mon chemin en ce monde. Selon François, elles ne pouvaient dire la souffrance de Notre Seigneur. Elles rappelaient au contraire la joie de Son enseignement qui venait nous élever jusque dans notre chair.

Et comme elle avait été bonne aussi cette première vraie tâche à laquelle j'avais dû me soumettre, assise sur le seuil de ma cabane, face aux hauteurs d'Assise ! La robe que François et ses Frères m'avaient remise était trop grande pour moi. Il avait donc fallu que je la retaille et que je la recouse afin de pouvoir la porter décentement. Un travail grossier de ma part mais un travail également que je me souvenais avoir savouré aussi longtemps que possible.

Peut-être plus encore que durant la coupe de mes cheveux, j'avais alors compris que chacun des gestes accomplis scellait volontairement et définitivement mon destin. Confectionner sa propre robe de renoncement... J'avais tout de suite vu cela comme un rare privilège dont il ne fallait surtout pas gaspiller le parfum.

Accompagnée d'un domestique, Agnès était venue me voir le soir même de ma fuite de la demeure familiale. Elle seule avait tout de suite deviné mon dessein. Elle avait passé sa journée, assurait-elle, à apaiser la maisonnée. Le domestique, derrière elle, n'avait cessé quant à lui de se racler la gorge et de faire des yeux horrifiés en imaginant mes cheveux coupés sous mon voile.

Je me souvenais si bien des paroles d'Agnès ! : « J'ai voulu être la première à te voir de mes yeux, avait-elle balbutié avec sa voix de jeune adolescente. Tu es encore plus belle qu'avant... Tu ressembles davantage à ton âme. Moi aussi, peut-être, un jour... bientôt^[10]... »

Notre rencontre avait été très brève. Agnès était si timide... surtout avec ces quelques Frères qui ne pouvaient se retenir de

nous regarder de loin. Quant à moi, je lui avais seulement demandé d'embrasser nos parents en les priant de croire que j'avais vraiment rejoint ma vraie maison et que pas un humain ne pourrait jamais quoi que ce soit contre cela.

Agnès avait laissé échapper quelques larmes puis était repartie avec Paolo, le domestique qui, lui, n'en revenait toujours pas.

Y eut-il jamais plus beaux jours dans ma vie que ceux qui suivirent ? Chaque matin à l'aube, pendant plusieurs heures, Francesco avait résolu de m'enseigner. Il avait désigné un arbre un peu plus gros que les autres et, adossé à son tronc, il m'avait patiemment fait la lecture des Écritures tout en les commentant à sa façon puis en m'interrogeant, parfois sans ménagement.

Et dire que cela avait été là, à quelques pas que, peu d'années auparavant, nos mains s'étaient étreintes alors que nous ne savions pas encore ce qui, de nos âmes ou de nos corps, l'emporterait !

– « Le corps est-il sale, selon toi, Père Francesco ? » avais-je, un beau matin, osé demander.

François était resté interdit un long moment comme s'il ne s'était pas attendu à une question aussi directe de ma part.

– « Notre Seigneur ne s'en souciait pas, m'avait-il enfin répondu. Ce corps que nous voyons, n'appartient pas au Monde qui est le Sien. Ce corps que nous voyons n'est en soi ni sale ni propre. Il est ce que nous en faisons par la façon dont nous l'habitons. » Puis, après un instant de réflexion, François avait ajouté : « Si tu me vois mépriser le mien... c'est parce que mon âme en ressent peut-être encore trop les appels et qu'elle ne le sent pas assez digne.... »

Cette réponse était toujours restée gravée en moi. Pourquoi, cependant, ressurgissait-elle avec une clarté stupéfiante dans

ces heures de silence au fond de "mon" potager ? En son temps, sa franchise avait dû coûter à François car, après me l'avoir offerte en réflexion, il m'avait presque aussitôt quittée en prétextant l'urgence de quelques travaux sur le toit de la chapelle.

Il fallait que ce soit seulement là, en jouant à nouveau de la serpette dans ce qui restait du roncier, que je prenne conscience à quel point celui qui était devenu mon instructeur avait laissé filtrer sa fragilité d'homme. Une audacieuse question m'a alors envahie...

« Et si nos mains ne s'étaient, en fait, jamais vraiment quittées entre l'ombre protectrice du laurier et les instants où elles s'étaient retrouvées sous une couverture protégeant son corps décharné ? Oui, si nos mains... »

Cette pensée me fit rougir de honte, j'en suis certaine. Personne, heureusement, n'était présent pour assister au spectacle de mon trouble. Comment était-il possible qu'après des années de prière, d'oubli de moi-même et de don à la Présence de Notre Seigneur j'en fus encore à pouvoir être assaillie par une telle interrogation ? En jetant ma serpette sur le sol, je ressentis la même déception ou la même gêne que celle qui avait dû être celle de François lorsqu'involontairement je l'avais fait fuir.

– « Chiara ? »

C'était la voix d'Agnès. Sa silhouette gracile et son voile brun attrapèrent mon regard dans l'angle de notre Maison. Ma sœur était essoufflée. Nul doute qu'elle venait de remonter à vive allure quelque ruelle pentue.

– « Je viens de rencontrer le Frère Leone. Il te cherchait car Francesco... notre Frère Francesco dit s'étonner que tu ne sois pas venue auprès de lui ce matin. J'ai répondu ce que je savais mais... »

Cette nouvelle me glaça les sangs. Je ne voyais plus rien de ce que je devais faire... Comme je ne parvenais pas à sortir de mon mutisme, Agnès me força à rentrer dans notre réfectoire et à croquer une olive afin d'y puiser un peu de force.

– « Prie, ma sœur... demande à Messire Dieu ce qu'il convient de faire. C'est la seule solution... »

– « Ce n'est pas nécessaire, murmurai-je en sortant soudain de ma torpeur. Je sais maintenant ce que j'ai à faire. Notre Seigneur disait qu'il n'était pas venu pour abolir la Loi mais pour en révéler une nouvelle... Demain, dès l'aube, j'irai retrouver Frère François. Ainsi, j'aurai respecté notre évêque et je m'inclinerai devant celui qui a si merveilleusement renouvelé la Parole dans mon cœur. »

Agnès s'accroupit face à moi et me sourit avec tendresse.

– « Alors, fit-elle, quelque chose me dit que tu as reçu son testament... son vrai testament ! »

La révélation des oiseaux

Rebelle... Oh, quel sens nouveau n'ai-je pas alors trouvé à ce mot-là ! Dès la première heure, le lendemain, ma main se prit à heurter avec force le bois de la porte du petit hospice de la vallée. J'ignorais totalement comment je trouverais François derrière ses gonds et peu importait l'accueil qu'on me ferait à ses côtés.

C'est Frate Ruffino qui m'ouvrit. Contrairement aux jours précédents, il avait le visage tout illuminé et le sourire aux lèvres. Ma visite devait être prévisible car il ne sembla pas surpris.

– « Notre Frère n'a presque pas dormi de la nuit, déclara-t-il. En réalité, il n'a pas cessé de nous enseigner. Je ne sais où il trouve encore ses forces...

Au fond de la pièce, derrière les draps tendus entre lesquels dormaient plus ou moins quelques malades, j'aperçus bientôt François qui, allongé sur son grabat, avait réuni autour de lui cinq ou six de ses compagnons.

Je me souviens m'être approché d'eux, la tête basse et le voile largement déployé sur mon visage. Une sorte de réflexe... Quelque chose de moi avait sans doute ultimement honte de ma désobéissance à l'évêque.

Du coin de l'œil, je compris aussitôt que mon apparition n'était pas aussi bien perçue par tout le monde qu'elle l'avait été par le Frère Ruffino.

– « Je le savais... » murmura François, les yeux rougis par une évidente fièvre. Il avait dû reconnaître le bruit de mon

pas...

Debout et sans rien dire, je me sentis presque telle une petite fille observée dans ses moindres gestes et en attente de quelque permission. Je me souviens qu'un battement d'ailes attira alors mon attention. Un oiseau s'était mis à voleter entre les poutres du plafond.

– « Regarde, il y en a d'autres, commenta doucement François. Je crois qu'ils sont toute une famille... Ils ont dû faire leur nid dans les trous du bois. »

C'était vrai... Dans la pénombre, accrochées aux troncs mal dégrossis, trois ou quatre petites silhouettes s'agitaient en piaillant discrètement. Frère Leone y trouva un prétexte pour sortir de sa réserve en m'annonçant qu'il y avait deux semaines que les oiseaux s'étaient installés là. Des mésanges...

– « ...Des messagers, Sorella... Moi, je sais ce qu'ils disent », fit Francesco de ce ton émerveillé que nous lui connaissions tous malgré le timbre un peu rauque propre à sa voix. « Eh bien... reprit-il ensuite en se raclant la gorge, eh bien... »

Les uns après les autres et avec une mauvaise grâce évidente, les moines se levèrent.

– « Eh bien, quoi... Vous m'avez eu toute la nuit... Vous m'avez épuisé... J'ai besoin d'un peu d'air, on étouffe ici. Ma Sœur m'apporte un vent de fraîcheur du dehors. »

En vérité, il ne faisait pas bien chaud autour du vieux matelas de Francesco. Sans plus attendre, je me suis assise sur le sol... pas trop près de lui, néanmoins.

Après s'être assuré que ses compagnons s'étaient vraiment éloignés, François entreprit à nouveau de me parler tout en m'incitant à me rapprocher par de petits gestes de la main. J'étais à nouveau piégée... mais heureuse de l'être. Pour ce qui s'en dirait, nous verrions plus tard. Après tout, je ne faisais qu'obéir au Fondateur de notre Ordre, lui-même protégé par le

Pape !

Que cela se prolonge durant des heures ou ne dure guère plus de quelques instants n'était pas de première importance. Mon privilège ne se mesurait pas de cette façon mais en intensité.

Dans le fond de mon cœur, je n'avais rien à demander à François, pas même au sujet de ce secret qu'il aurait découvert et qui l'habitait. Pas de vouloir ni d'espoir...

Habilement et tandis que nous nous taisions tous deux, François réussit à poser sa main sur la mienne. J'ai en mémoire qu'une chose fort émouvante se produisit à cet instant. L'une des mésanges qui avaient élu domicile dans les poutres du plafond vint d'un coup se poser sur mon épaule.

– « Tu vois, fit Francesco, elle est d'accord avec moi... Elle veut que je continue à te raconter... C'est drôle les oiseaux, tu sais Chiarina. Tout le monde croit qu'ils n'ont pas grande place dans leur petite tête mais il y a une multitude de choses qu'ils comprennent mieux que n'importe qui.

J'ai toujours eu la sensation qu'ils envoyaient des images dans mon crâne, comme des reflets de leurs vols au-dessus des champs et entre les branches des arbres. Alors, souvent, j'ai eu l'impression de battre des ailes avec eux et d'être l'un d'eux. C'est pour cela que je leur ai toujours tout raconté. Pas forcément avec des mots. Parfois, je sens qu'il y a des images qui sortent de derrière mes yeux à moi aussi et qui montent vers eux.

Je suis fou, n'est-ce pas ? C'est peut-être à cause de cela que certaines nuits je me vois marcher à côté de Notre Seigneur et qu'il me parle en riant... Il aime les fous, je crois ! Veux-tu, toi, que je te raconte encore ma folie ? »

– « C'est à cause d'elle que je vis, Francesco », ai-je balbutié tout en m'apercevant que j'avais osé l'appeler par son prénom

seul.

Entre nous, il y eut un sourire dont je n'eus pas honte.

– « Oui, ce sont souvent les oiseaux qui m'ont dit ce que je devais faire. On croit toujours qu'ils passent au-dessus de nos têtes par hasard et qu'il n'y a aucune intention de Dieu dans le fait qu'ils soient mésanges, rouges-gorges, faucons ou aigles lorsqu'ils nous apparaissent... mais c'est faux ! C'est en les regardant aller et venir à longueur de jour que j'ai commencé à pouvoir lire les premières lettres de l'alphabet de Messire Notre Seigneur. Un alphabet si simple... Il raconte exactement la même chose que les saints Écrits ! Pas de besace, pas de sandales, pas même de bâton ! Juste les ailes de notre cœur ! C'est cette confiance-là que les oiseaux m'ont enseignée. Ils m'ont élevé à leur dignité. J'ai choisi la pauvreté d'abord à cause d'eux, à cause de leur légèreté, tu comprends ?

C'était tellement beau, petite sœur, et elle était tellement délicieuse, cette légèreté que j'ai découverte les premiers temps de ma vie d'ermite ! J'avais tellement faim et froid que cela multipliait encore les rêves que je faisais. Heureusement, j'ai fini par ne plus sentir vraiment les besoins de mon corps et je me suis dit que c'était là la solution pour cultiver mon âme. Tu le sais bien, toi aussi... C'était la meilleure voie que j'avais pu trouver et c'est celle que je vous ai enseignée à toi et à beaucoup d'autres. »

– « La plus belle des voies... »

– « Crois-tu ? Belle, oui... mais, la plus belle... Je n'en suis plus sûr... »

Sur ces mots, François fut emporté par une de ces longues quintes de toux qui l'épuisaient. Son front était plus brûlant que jamais si bien que j'y ai posé un linge humide sans même lui avoir demandé son avis.

– « Non, je n'en suis plus si sûr... » reprit-il dès qu'il eut

retrouvé un semblant de force.

Son insistance me fit plisser le front ; je ne comprenais pas.

– « Est-ce là une autre partie de ton secret ? »

– « ... Seulement l'une des conséquences de la Porte que j'ai entr'ouverte... ». François laissa ses paupières se fermer, tira sa couverture à lui puis continua à voix basse. « Je ne peux pas aller trop vite pour te dire... Mon secret peut faire mal. »

– « Mal ? »

– « Parce que nous ne sommes pas habitués à la vraie vérité en ce monde et parce que la vraie vérité est encore trop belle pour nos oreilles et nos yeux. Elle brûle tout ce qui n'a pas été calciné et qui n'a pas retrouvé la pureté de la cendre... Est-ce que je te fais peur, Chiarina ? »

Je ne répondis pas directement mais, en effet, François me faisait un peu peur.

– « Veux-tu dire que tu renies ce que tu nous as enseigné, mon Frère ? »

Il y eut entre nous un assez long silence que la mésange utilisa pour aller se loger sur la poitrine de François.

– « Non... Non pas, mais... »

Inquiète jusqu'à la moelle des os, j'ai contemplé mon frère d'âme incapable d'aller plus loin dans sa phrase. Imperceptiblement, il s'endormait.

Sans bruit je me suis levée et, après être allée brièvement vers les autres malades qui s'efforçaient de sommeiller, j'ai finalement passé la porte. Frère Leone n'était pas bien loin ; assis sur un muret, il chuchotait en compagnie des Frères Elia et Pietro. Je pris aussitôt le parti d'aller résolument vers eux comme pour affirmer la justesse de ma présence. Ils semblaient comprendre car ils me mirent à l'aise.

– « Il perd ses forces, n'est-ce pas Sorella ? »

– « C'est pour en gagner d'autres... J'en ai vu beaucoup rapetisser dans leur cœur et même se dessécher à l'approche de leur départ. La peur ou quelque colère souvent... Mais pour notre Frère, c'est l'inverse qui se produit. Il repousse les horizons autour de lui. Plus rien ne pourra être comme avant... »

– « Avec lui, rien n'a jamais été comme avant. Pas un seul instant son exigence n'a permis que nous fassions une pause sur le bord du chemin. C'est pour cela que nous l'avons aimé et suivi, d'ailleurs... parce qu'il a toujours su où il nous emmenait... »

En écoutant Frère Elia me répondre ainsi, je compris soudainement la solitude dont Francesco m'avait parfois avoué souffrir parmi ses compagnons. J'ai eu envie de répondre à mon tour au moine qui, le regard cloué au sol, jouait nerveusement avec la corde lui servant de ceinture.

À quoi bon, pourtant ? Comme la plupart certainement, le timide mais fiévreux Elia avait déjà figé Francesco en une silhouette immuable. À l'écouter évoquer le passé à coup de petites phrases nerveuses, son Frère et maître n'était plus humain... Peut-être même ne l'avait-il jamais vraiment été ! Elia en avait déjà tissé la légende dans son cœur.

Ce que je savais désormais avoir été les souffrances de François, ses peurs et ses hésitations n'était dans sa bouche que bravoure et certitudes. Qu'aurais-je pu dire qui n'eut été mal compris ? J'aurais voulu parler de l'homme mais on ne cherchait de mots que pour me décrire une statue. Chacun acquiesçait... les Frères Leone et Pietro puis deux ou trois autres qui s'étaient approchés de nous pour enluminer une discussion commençant déjà à ressembler à un éloge funèbre.

Ruffino, plus paisible, évoqua bientôt les tout premiers temps où il avait suivi François, encore jeune, à travers champs, montagnes et villages. J'écoutais son bonheur, un bonheur

qu'en tant que femme je n'avais pu partager sur les routes. Mille scènes surgissaient du passé. Je ne pouvais faire revivre en moi que celles de la léproserie voisine...

Francesco avait osé m'y amener à de multiples reprises au début de mon noviciat alors que la Maison des Pauvres Dames n'était encore qu'un vague espoir. Agnès, qui avait eu vite fait de prendre l'habit après moi y avait été également souvent conviée avec un ou deux moines.

À chaque fois que nos pas nous y avaient menés, j'avais reçu le plus beau des enseignements. François ne s'y exprimait pourtant presque pas.

Dès que la porte de la léproserie se refermait sur nous, il entrait dans une sorte d'état second. Ses gestes se faisaient plus lents tandis que son regard ne semblait plus voir les hommes mais une sorte d'ombre lumineuse en arrière de ceux-ci. Il regardait leur âme, avait-il un jour expliqué en ajoutant qu'il ne savait quoi faire de cela mais que c'était l'état naturel que son cœur lui imposait alors.

Dans de tels moments où il passait d'un grabat à l'autre en pansant toutes les plaies qu'il pouvait, François devenait une montagne de compassion. Il était pourtant tellement fluide dans sa tunique trop grande qu'il ne prenait même pas soin de rapiécer ! Plié en deux, agenouillé, le sourire aux lèvres, il n'appartenait plus à ce monde tant qu'il n'avait pas fait le tour de chacun. C'est là qu'il m'apprit à ne pas craindre la vue des plaies et à y appliquer des baumes.

Étrangement cependant, presque à chaque fois que nous quitions les lépreux, il me regardait dans les yeux tout en m'expliquant qu'il avait « à nouveau eu peur » face à tant de souffrance.

Cela m'avait toujours étonnée... J'ai mis bien longtemps à accepter le fait que rien n'avait jamais été "donné" à François.

Un jour, alors que nous prenions le chemin du retour et que je marchais derrière lui et les autres pour la bienséance que nous nous imposions, il entreprit de me faire quelques confidences en ralentissant son pas.

– « Crois-tu que ce soit facile, petite sœur ? Parfois, je vois que tu me regardes comme si je venais d'une autre Terre alors que je me sens et me sais trop pétri de celle-ci. Mon seul mérite est d'appeler ce que je n'ai pas... ou que j'ai oublié et d'être alors certain que Dieu va me répondre ou plutôt... qu'il m'a déjà répondu. C'est à ce moment-là que je touche à ce "quelque chose" qui s'appelle peut-être compassion et que je ne sais pas encore planter dans mon cœur de façon permanente... Surtout aussi profondément que je le voudrais !

La compassion, sais-tu, ce n'est pas une manne qui nous tombe du Ciel. Ce ne sera jamais une grâce reçue sans effort. C'est le seul fruit que l'on ne puisse jamais manger seul... parce qu'on a besoin de la main, du regard d'un autre et de son cœur pour le reconnaître et le cueillir. C'est le vrai partage à découvrir... avec Messire le Christ, droit devant soi. Tout au bout du chemin ! Comprends-tu cela ? J'ai beaucoup peiné à tailler dans ma propre forêt pour découvrir l'arbre où il pousse. Parfois, il m'arrive d'avoir encore peur d'en perdre la trace... »

Autour du muret, chacun y allait de ses propres souvenirs. Frère Leone était le plus prolixe. Les yeux embués et le sourire forcé, il énumérait tous ces prodiges que l'on attribuait déjà à François. Un peu à l'écart et en silence, j'écoutais tout en ne sachant pas ce qui était vrai et ce qui allait faire partie, j'en étais certaine, de la légende. François lui-même m'avait mise en garde deux années auparavant.

– « J'ai beau y veiller, cela ne sert à rien ! Je ne fais que passer çà et là et faire simplement ce que je peux du mieux dont je suis capable... il y en a toujours pour embellir mes paroles et mes gestes.

J'entends dire que j'ai guéri beaucoup de malades... Je ne crois pas que ce soit si vrai que cela... Quelques-uns sans doute... mais ils avaient juste besoin d'amour et d'un peu d'attention. Si on appelle miracle le fait de redonner à un homme ou à une femme l'envie de vivre, alors peut-être oui... Mais pour le reste, je sais seulement placer mes mains là où il y a une souffrance puis prier Notre Seigneur de faire ce qui doit être fait. Je ne connais rien d'autre !

Tu sais, Chiarina, j'ai une foi totale dans ce que Dieu peut faire passer à travers nous pour mener à bien Ses desseins. Je crois vraiment de toute mon âme en ce que je crois... et c'est sans doute ce qui marque la différence entre tous ceux que j'essaie d'aider et moi-même. Si rares sont ceux qui croient en ce qu'ils affirment croire ! Ils le voudraient pourtant... Ils rêvent tellement qu'ils ajoutent tout un tas de choses à ce que je tente d'accomplir simplement. Je suis persuadé qu'ils ne s'en rendent même pas compte... Il y a comme un gouffre vide d'amour dans leur cœur et il faut qu'ils le comblient avec mille choses dont je ne suis pas l'auteur. »

En moi-même, je me souvenais m'être dit que François avait certainement raison en affirmant cela. Il n'en était pas moins vrai que ses mains et sa voix faisaient des prodiges. "Quelque chose" qui exhalait le parfum de Dieu passait à travers lui et suscitait les passions. En réalité, c'était cela qu'il n'aimait pas : susciter les passions.

Bien souvent, il nous avait mis en garde contre les « pièges insidieux de ce subtil orgueil cherchant à atteindre ceux qui font ostensiblement le bien ». Il ne se cachait pas pour dire que lui-même redoutait d'être un jour touché par une telle faiblesse... « Mon âme n'est qu'une âme parmi les autres ; ce n'est pas parce qu'elle s'éveille un peu qu'il me faut imaginer qu'elle est à jamais à l'abri d'un nouveau sommeil. »

Tandis que les autres continuaient d'évoquer avec force

détails leurs souvenirs, je n'ai pu m'empêcher de déclarer timidement que tout cela ne faisait que dire une seule chose, une seule vérité : l'insondable humilité de Francesco. Ma réflexion eut pour effet de calmer les esprits et le silence se réinstalla progressivement autour du muret.

– « Il me faut tailler les amandiers, là-bas, annonça soudain Leone... Je crois que si notre Frère se tenait debout ici parmi nous, c'est ce qu'il me rappellerait... »

Il y eut une sorte de grommellement collectif d'approbation et je vis les moines s'éparpiller. Seul Frère Elia demeura un instant à quelques pas de moi, le regard interrogateur.

– « Y retournes-tu, Sorella ? C'est toi qu'il veut voir... »

François ne dormait plus. Il s'était légèrement redressé et, à demi adossé au mur, il respirait avec peine.

– « Va plutôt t'occuper de celui qui me semble être là-bas dans le fond, chuchota-t-il alors que je me penchais vers lui. Il n'a pas arrêté de se plaindre... Moi, ça va... »

François avait vu juste. L'homme que je trouvais à l'autre bout de la pièce était bouillant de fièvre. Il transpirait et grelottait à n'en plus pouvoir. C'était son ventre qui le faisait souffrir. Les jambes repliées sur la poitrine, il ne prononçait pas un mot mais son rictus en disait long.

Que faire ? Nous étions si démunis... Parfois, quelque voyageur nous amenait bien une de ces poudres fort apaisantes qui venaient de chez les Infidèles mais là... nos pots étaient vides. Un matelas sommaire et nos prières, c'était à peu près tout ce que nous pouvions offrir aux malades, que ce fût là, dans la vallée, ou entre les murs de la ville.

La prière ? Je dois avouer que, parfois, la mienne me semblait bien pauvre et vaine face aux immensités de souffrances de ceux qui venaient échouer dans nos bras avec les espoirs les plus fous. « Le Père Francesco et les siens – ses

Frères comme ses Sœurs – pouvaient tellement ! » disait-on trop naïvement à travers le pays. Oh, s'ils avaient su, tous ceux-là, s'ils avaient su de quelle chair d'hommes et de femmes nous étions faits, nous aussi ! La prière ne nous suffisait pas toujours à la dépasser, à la sublimer comme l'aurait souhaité François. Alors, c'était la volonté qui venait à son secours.

Sans attendre, j'ai donné à boire à l'homme qui geignait puis j'ai récité quelques litanies à ses côtés. Il était jeune encore. J'ignorais évidemment tout de lui mais, lorsqu'il ouvrit les yeux, je crus percevoir dans le fond de son regard un éclat de violence contenue. Mille fois j'en avais croisé de semblables au fil des années. Ils racontaient tous la même grande histoire cachée derrière la petite, celle de leur existence. C'était l'histoire du vagabondage dans lequel sombre chacun de nous à chaque fois qu'il imagine sa vie coupée de Dieu.

Comment en faire tomber la colère ? Comment donner du sens à son désarroi ? Aller dire à chacun que son fardeau et sa douleur sont justes aux yeux de l'Éternité et signifient quelque chose ? François le pouvait peut-être, sans doute même, mais moi...

L'homme me saisit la main et la posa sur son ventre. Il avait raison, il n'y avait que cela à faire. Oser toucher la chair lorsque les mots ne touchent plus parce qu'ils sont usés...

Je suis restée longtemps ainsi, la tête vide et la paume de la main qui s'était faite prière, sans même rien demander ni attendre. Finalement, l'homme s'endormit profondément.

Lorsque je suis retournée auprès de François, celui-ci était livide.

– « Ne dis rien, Francesco... » fis-je à la seule vue de ses lèvres cherchant à s'entrouvrir.

– « Tu m'as promis, Sorella... C'est maintenant que je dois dire... Lorsque les anges viendront à ma rencontre, ce ne sera

pas drôle... Eux savent déjà tout... alors où sera ma joie à raconter ?

Laisse-moi te dire... C'est bon que tu aies soigné cet homme, Chiarina. Je veux dire... C'est bon que tu sois une femme et que tu aies fait cela ici, particulièrement ici. Laisse-moi te dire encore... Tu vois tous mes Frères ? Eh bien... c'est comme si je leur avais appris à avoir peur des femmes. Ils s'en méfient, ils les craignent. Bien sûr, je ne leur ai jamais enseigné une telle chose mais c'est ce qu'ils ont entendu parce que j'ai pris des mots déguisés pour le leur faire comprendre. Et toi, n'as-tu pas fait de même au sujet des hommes à la Maison des Pauvres Dames ? Et Agnès et Béatrice et les autres ? »

Ma tête fit oui toute seule. Francesco mourait mais la force du Vrai était en lui et rien de mon être ne pouvait lui résister.

– « Ai-je eu raison de semer toute cette crainte en graines invisibles ? Aujourd'hui que le Soleil va se lever en mon âme, je peux enfin dire que non... et c'est parce que je me sais désormais libre que je veux ajouter que je me suis trompé...

Dieu a-t-Il sexe d'homme, Chiarina ? »

La question abrupte que me lançait Francesco me décontenança complètement. Je ne me l'étais jamais posée. Dieu était Dieu...

– « Comprends-moi... Nous en parlons toujours comme d'une Présence masculine... peut-être parce qu'il est écrit que Messire le Christ s'adressait à Son Père. Cela pourrait suffire... Moi, cela m'a longtemps suffi. Cela m'a suffi jusqu'à ce qu'on me pousse à regarder au-delà de ce que j'avais décidé que mes horizons devaient être. Te souviens-tu de ce voyage qui me fit aller au-delà de la mer ? »^[11]

– « Pour parler aux Infidèles ? »

– « Oui. C'était Messire le Pape qui me l'avait secrètement commandé. Là-bas, j'ai voulu enseigner la Vérité de

Notre Seigneur... mais je dois te dire que ceux que j'y ai trouvés aussi m'ont aussi enseigné en elle. D'abord, j'ai refusé... parce que pour moi l'étude muselait nécessairement le cœur. Et puis... j'ai vu du respect et de la bonté chez ceux qui me recevaient et se forçaient à m'écouter. Ce n'était plus des Infidèles, c'était des hommes, comprends-tu ? Et ces hommes m'ont montré des textes, de très très vieux textes, en plusieurs langues. Surtout des textes qui parlaient de Notre Seigneur.

Ils en ont vois-tu... Ils ne L'ignorent pas. Mais voilà... Leurs prêtres en faisaient résonner les mots autrement. Ils disaient que le Père de Messire Jésus était aussi une Mère, qu'il était *Tout* à la fois et que c'était pour cela qu'on L'appelait l'Éternel et l'Infini. J'ai vu qu'ils ne mentaient pas et ne cherchaient pas à troubler mon esprit mais qu'ils avaient de l'amour pour le Seigneur Dieu dans Sa totalité, dans ce que nous ignorons de Lui...

Alors, Sorella, j'ai laissé cela et bien d'autres choses encore mûrir en mon cœur et, après maintes années d'angoisses, j'ai enfin osé me dire que si Dieu contenait en Lui l'image de l'homme et de la femme dans leur totale pureté, il n'y avait aucune raison pour que l'une et l'autre se craignent et se combattent... »

– « Mais pourquoi Francesco ? Pourquoi mon Frère ? Pourquoi alors ce chemin si abrupt ? »

– « Parce que j'avais peur et parce que j'étais en guerre contre cette partie de moi qui avait peur... »

– « Peur de quoi ? »

– « Pas peur des femmes... Peur de *la* femme. Peur de ce que son étincelle, de ce que la goutte de rosée de son cœur sur cette Terre serait venue réveiller en moi. Peur de ne plus sentir l'unité de mon âme tendue vers Dieu seul, peur d'un gouffre entre mon esprit et ma chair, peur de ne pas tout donner au Soleil et de ne plus avoir la légèreté des oiseaux. Peur qu'en prenant le risque

de nourrir les appels de mon corps celui-ci ne devienne trop lourd... Peur de devenir sourd, tu comprends ? »

– « Et, maintenant, est-ce fini tout cela ? » ai-je anxieusement demandé.

– « Je te l'ai dit... la paix m'a rejoint depuis peu. J'ai accepté de n'être qu'un homme et que la condition de l'homme soit d'avoir à vivre avec ses faiblesses. J'ai accepté d'admettre également que nos faiblesses ne sont pas toujours là où on le pense.

Me battre contre moi-même de la façon dont je me suis battu... C'était peut-être cela, ma vraie faiblesse. Réunir l'homme et la femme dans mon âme, mon cœur et ma chair ; réunir le Feu et l'Eau, le Soleil et la Lune... Réunir le vent qui porte les mésanges et l'arbre où elles se reposent. Il y avait là une porte étroite que j'ai trouvée un peu tard... parce que je n'ai pas su, pas voulu, pas pu en parler... »

– « Pourquoi pas à Frère Ruffino, à Frère Bernardo, à Leone, à Pietro ou... à moi ? »

– « Parce que mon destrier s'était emballé, Chiara ; parce qu'il courait beaucoup trop vite, parce que sa bride s'était échappée de mes mains et que la bannière flottait toute seule. »

– « Mais tu la tenais, pourtant, tu l'as toujours tenue... »

François ne répondit pas. Il afficha seulement un petit sourire, ni gai ni triste.

– « Tu vois, reprit-il enfin après avoir longtemps cherché à retrouver son souffle, tu vois, je me sens comme un homme épuisé qui arriverait au sommet d'une montagne et qui contemplerait le chemin parcouru. Je ne sais pas exactement de quoi je meurs... de ma fatigue ou de la grandeur de ce que je découvre à l'air vif...

Comprends-moi... Je n'ai pas voulu que le Soleil et la Lune puissent se rencontrer alors qu'ils se cherchent désespérément

en nous, l'un et l'autre.

Chacun de nous ne naît-il pas d'un homme et d'une femme ? Avons-nous d'autres choix pour venir en ce monde et apprendre à y honorer la toute-puissance de l'Amour ?

Il y a un homme sage parmi ceux que l'on appelle Infidèles et qui, un jour, m'a dit ceci : « À quoi servirait la graine s'il n'y avait la terre pour la recueillir et quelle serait l'utilité de la terre s'il n'y avait la semence pour la rendre plus belle ? Ainsi sont l'homme et la femme, la femme et l'homme dans le cœur de Dieu, différents et inséparables... mais étroitement un et indissolubles. »

Chiarina... Je sais aujourd'hui que j'ai continué à séparer ce qui doit être uni et que, ce faisant, je n'ai accompli que la moitié de ce que je devais faire... »

– « Francesco, mon Frère, m'écriai-je, tu n'as pas le droit de dire cela ! Veux-tu détruire en quelques mots l'œuvre de ta vie ? »

– « Rien en moi ne renie rien, Chiara... mais tout en moi veut tout parfaire. Toute ma vie j'ai parlé du Soleil, oui... mais d'un soleil qui fait encore un peu d'ombre. Maintenant que j'ai vu qu'il en existe un autre, je te dis que c'est de Celui-là dont j'aurais tant aimé chanter la douceur. Est-Il trop aveuglant ? »

– « Il m'aurait aveuglée... »

– « Tu aurais fui ? »

– « Je ne sais... Sans doute... Ce sont tous les hommes en toi, que j'aurais fui. Chez nous, mon père était si violent ! »

– « Remercie-le... Peut-être est-ce aussi un peu grâce à lui que toi, Agnès, Béatrice puis votre propre mère êtes venues l'une après l'autre me rejoindre sur mon sentier ? »

J'ai baissé les yeux. En quelques mots, François était parvenu non seulement à réveiller une vieille blessure mais une douloureuse réflexion que je n'avais jamais voulu affronter

jusqu'au bout. Dieu m'avait-Il fait connaître la dureté d'un père pour compenser le manque de courage qui habitait alors mon cœur ? Face à un doux regard paternel mon âme se serait-elle immanquablement assoupie ?

– « Nos ennemis sont parfois nos meilleurs alliés, petite sœur... Il m'a fallu traverser la mer pour le comprendre. »

Tandis que François achevait de distiller lentement ces paroles, je m'aperçus que nos mains s'étaient réunies à notre insu... sans doute depuis longtemps. Je me souviens même les avoir regardées longuement... timide entrelacs de dix doigts fatigués par les travaux des champs, prière malhabile de deux vies dédiées à la force d'Amour...

D'un coup, tout me paraissait si évident et si limpide ! Oui, j'avais toujours eu peur des hommes, peur de leur force brutale et de leurs regards trop souvent humiliants. Peur aussi et surtout du seul d'entre eux dont le sourire, les mots et les gestes avaient dit exactement le contraire de tout cela ! Peur de François pour la si belle part de Dieu que je voyais en lui... Étrange contraction qui remontait des profondeurs de mon océan... J'étais plus que troublée...

– « Alors, c'était cela ton secret, mon Frère ? »

– « Oh non, pas encore... juste un tout petit morceau, son portail d'entrée ou un peu de sa conclusion, je ne sais trop. Ce dont je suis certain, c'est que cela éclaire maintenant un espace de paix dans mon cœur. Même si les choses m'ont échappé, j'ai appris à les regarder avec douceur. Quel rempart vaut donc la peine qu'on se batte pour lui alors qu'il est tôt ou tard voué à s'effondrer ? Peux-tu me le dire, Chiara ? »

À nouveau, je me mis à regarder nos mains réunies... Je ne tentais même plus de les dissimuler sous quoi que ce soit.

Un peu de sang avait traversé les pansements de François et maculait le bout de mes doigts... La tendresse dans

l'incompréhensible...

Qui était-il donc, cet homme qui saignait comme le Christ et qui déchirait par le milieu le voile du Temple de mon âme ?

La révélation de Damiette

– « C'était vers l'automne de l'an 1219, te souviens-tu ? L'été avait été particulièrement chaud mais je ne me doutais pas à quel point il le serait bien plus encore après que j'aurais eu franchi la mer, d'une autre façon, toutefois... »

Lorsqu'il égrena ces quelques mots, François venait de se coucher lentement sur son côté droit puis s'était recroquevillé sur lui-même.

C'était la première fois qu'il me parlait ainsi en me tournant le dos. Je crois qu'il ne voulait pas que je voie ses lèvres trembler.

– « C'est... difficile, tu comprends, reprit-il après un temps d'arrêt. C'est étrange, Sorella, comme le beau peut parfois être terrible à dire. On croirait que son immensité va faire mal et on en a peur. On voudrait alors le refouler au-dedans de soi et le garder jalousement mais non... sa fleur pousse en nous et si nous ne la laissons pas monter au soleil, c'est nous qui nous flétrissons. Et toi... es-tu prête à entendre ? »

Je ne sais plus si j'ai dit oui mais je suis certaine d'avoir posé ma main sur l'épaule de Francesco. Sans doute prit-il ce signe pour un acquiescement car il poussa comme un long soupir de soulagement que je ne voulus pas contredire.

– « C'est cela... C'était en septembre de l'an 1219... Par un envoyé, Messire le Pape m'avait fait dire qu'il y avait parfois des trêves entre les rois des Infidèles et tous ceux des nôtres qui avaient choisi de porter la croix devant Jérusalem^[12].

Son vœu discret mais insistant était que j'aille rejoindre l'un

de ces rois et que je lui parle de Notre Seigneur ainsi que du bien-fondé de notre volonté de reprendre les terres sur lesquelles Il avait vécu. Celui-là se nommait Al Malik Al Kâmil. Il nourrissait la réputation d'être moins homme de guerre que les autres. S'il advenait que je puisse le convaincre, peut-être que des milliers de vies humaines seraient épargnées.

Pas le moindre instant je n'ai cherché à résister aux arguments de l'émissaire. Fouler le sol occupé par les Infidèles c'était, dans mon cœur, rejoindre un peu plus Messire le Christ, c'était faire que ce sol ait une chance de redevenir ce qu'il avait toujours été... *Sa Terre !*

Ainsi que tu le sais, je suis parti très vite avec trois compagnons dont Frère Illuminato. J'étais celui, nous étions ceux, qui ne cherchaient rien pour eux, tu comprends ! Il n'y avait pas le plus petit bien qui puisse nous intéresser en territoire sarrazin... Rien ! Le pape avait cent fois raison... Qui d'autre mieux que moi pouvait dire que nous ne revendiquions rien d'autre que l'air qu'avait respiré Notre Seigneur ?

Mon âme était si fiévreuse, Chiara ! Toute emplie d'angoisse devant le défi qu'il lui fallait relever et si heureuse de pouvoir clamer son Amour ! Et puis... comment dire ? J'ai toujours été mystérieusement attiré par ces contrées du sud et de l'est, comme si le Soleil, celui auquel Il se référait, y vivait en permanence.

Te souviens-tu de cet autre voyage que j'avais déjà tenté et qui avait tourné court à cause des mauvais vents^[13] ? J'avais pris son échec non pas comme une désapprobation de Dieu mais au contraire pour une riposte du Malin que j'avais contrarié.

N'était-ce pas merveilleux ? Indisposer la noirceur par la fraîcheur de l'Amour ! Cela voulait signifier que mes paroles disaient vrai et qu'elles étaient entendues ! Alors, tu vois, lorsque Messire le Pape me tendit la main pour me charger de

cette mission, j'y vis aussitôt le signe que les temps étaient venus.

Al Kâmil était roi en cette ville qu'on appelle Damiette^[14]. Il contrôlait un grand nombre de routes et de ports. Craignant peut-être mon besoin d'être rassuré, l'émissaire du pape m'assura que beaucoup de gens de chez nous, des marchands, vivaient là depuis longtemps, surtout à Alexandrie et que je n'aurais aucune peine à trouver des oreilles pour m'entendre et des portes ouvertes partout où j'irais. Mais, Chiarina... je n'avais tellement pas besoin d'être apaisé ! J'exultais ! J'exultais sans oser le montrer... »

– « Vous êtes partis presque sans rien dire, Francesco... Nous ne savions rien sinon que vous alliez convertir les Infidèles et que c'était dangereux. »

– « Dangereux ? On ne nous avait pas menti, petite sœur ! Je n'aurai pas la force de te conter tout ce que nous dûmes affronter depuis Acre pour parvenir enfin aux portes de Damiette. Cela importe peu... On nous avait beaucoup parlé des richesses accumulées par le peuple sarrazin, des bijoux que seule une longue barbarie avait pu permettre d'accumuler mais on ne nous avait évidemment rien dit du reste, de tout ce que je vais t'enseigner et qui ne se confie qu'à voix basse.

Lorsque je suis arrivé à Damiette, mes pieds ne touchaient plus terre... Pas seulement d'être arrivé jusque-là encore en vie, à si peu de jours de marche de là où avait vécu Notre Seigneur mais de respirer si bien sous son ciel, d'avoir l'étrange sensation de déjà connaître les regards rencontrés aux détours des ruelles et puis aussi... d'aimer les chants que j'entendais. Ces chants me parlaient, comprends-tu ? Et le pire, c'est qu'ils n'étaient pas dédiés à Messire Jésus mais à l'Autre, à ce faux dieu que nous combattions et auquel moi, Francesco, pieds nus, j'allais demander de reculer. N'était-ce pas folie, Chiara ? »

François poussa à nouveau un long soupir et je le vis placer

une main devant ses yeux comme pour aller chercher dans le sang qui transpirait de ses bandages la force de continuer.

– « C'était folie, n'est-ce pas ? Les richesses ? Oh, oui, bien sûr, il y en avait, à Damiette et partout ailleurs semblait-il, mais ces richesses-là n'agressaient pas mon cœur. Contre ma raison et malgré toutes les litanies que je récitais sans cesse intérieurement, elles me racontaient simplement un autre visage de la vie que Dieu avait créée.

L'une des premières personnes auxquelles je m'en ouvris était un Chrétien qui parlait à peu près notre langue. Il avait vécu à Venise et vendait des épices. J'ai toujours gardé en mémoire ce qu'il m'avait répondu et qui m'avait presque fâché sur le moment : « C'est peut-être surtout Dieu qui a plusieurs visages... » Je lui ai bien sûr répliqué par je ne sais plus quelle parole de nos saints Évangiles mais je vis que mes mots étaient sortis tout construits de ma tête, tel un bloc de pierre... Exactement ce que j'ai toujours pensé qu'il ne fallait pas faire !

J'allais à Damiette pour laisser parler mon cœur, tu comprends, car c'était par lui et lui seul que je gagnerais !

Al Malik Al Kâmil avait été prévenu officiellement de ma possible arrivée. Lorsqu'il m'ouvrit les portes de son palais, je me sentis terriblement mal en me disant qu'il me confondait à coup sûr avec le pape. Tant d'hommes qui s'inclinaient sur mon passage... tant de plantes odorantes qui se consumaient partout dans des coupes de braises, tant de fleurs en grappes qui coulaient le long des murs... Je n'en pouvais plus !

Pourtant, je n'étais là qu'avec mes pieds nus encore imprégnés de la poussière du voyage, ma robe rapiécée et ce sac de toile où je mettais mon bol. Frère Illuminato, quant à lui, avait dû rester en arrière car il était blessé.

Pour escorte, on m'avait donné un homme qui portait le nom de Nasrim. C'était lui qui devait traduire mes propos au sultan. Un poète je crois car, durant ces quelques temps où nous

vécûmes presque ensemble, à chaque fois que je voulus l'enseigner sur la Vérité de Notre Sauveur, il me répondit par deux ou trois vers de sa composition qui y faisaient étrangement écho. »

– « Et Al Kâmil, mon Frère ? Comment était-il ? Que t'a-t-il dit ? » ne puis-je m'empêcher d'intervenir.

François ne me répondit pas tout de suite. Sa main s'était écartée de ses yeux car il cherchait à distinguer la présence d'une mésange qui venait de se poser sur le sol à faible distance de son visage. Il restait sûrement là quelques miettes de pain qu'elle picorait sans se soucier de nous.

– « Le sultan ? C'était un homme d'une quarantaine d'années. Je dois dire que, dans sa grande robe bleu sombre et bien planté sur son trône émaillé de dorures, il avait l'air fort noble. Sa barbe, très fournie et déjà grise, contrastait de la plus belle façon avec le brun de ses yeux. Le premier geste qu'il fit à mon approche fut de se lever et de marcher dans ma direction. Je n'avais jamais vu de si près un roi et j'ignorais si tout cela était normal et comment il fallait que je me comporte. Que dire ? Était-ce moi qui devais prononcer le premier mot ? Je ne pouvais tout de même pas poser un genou au sol devant un Infidèle ! Pendant ce temps-là, je sentais qu'un grand nombre de regards scrutateurs étaient posés sur moi, dans l'ombre, derrière les colonnes de la vaste salle où j'étais reçu.

Toutefois, mon questionnement fut de courte durée. Al Kâmil s'arrêta à quelques pas de moi. Des doigts de la main droite, il effleura élégamment son cœur, ses lèvres et enfin son front tout en prononçant trois mots d'un ton affable. De mon côté, je ne sus que m'incliner, sans doute un peu gauchement, avant de me signer... en bon Chrétien... ce qui provoqua chez Al Kâmil un sourire un peu amusé.

Je me souviens que le roi de Damiette me regarda alors lentement des pieds à la tête, sans doute surpris de se trouver

face à un ambassadeur aussi dénué que moi.

Enfin, il adressa rapidement la parole à Nasrim, mon traducteur, qui se trouvait un peu en arrière de moi et qui m'expliqua que nous étions conviés à nous rendre dans une salle plus intime et plus propice à la discussion. Ce fut seulement là que je découvris le dôme scintillant de paillettes argentées qui se déployait au-dessus de nos têtes.

Sans attendre davantage, le roi nous entraîna à sa suite à travers un jardin où l'eau coulait délicatement d'une vasque de marbre blanc finement ouvragé. De là, il nous fit ensuite pénétrer dans une pièce relativement petite, assez sobre mais où la couleur verte et celle de l'ivoire se mariaient avec grâce. Au sol, il n'y avait que quelques petits tapis et trois ou quatre coussins de brocard.

Al Kâmil s'assit aussitôt sur l'un d'eux tout en nous invitant, Nasrim et moi, à l'imiter. Nous entendîmes des gardes refermer les portes derrière nous... et je me mis à prononcer intérieurement le saint nom de Notre Seigneur afin qu'il me vienne en aide... »

– « Repose-toi, Frate... Regarde comme tu es essoufflé... » fis-je, en interrompant Francesco.

– « Crois-tu vraiment qu'il soit temps de se reposer ? Ce que j'ai à te confier n'a que trop attendu, Chiara... Aujourd'hui est un grand jour. Plus tard, lorsque mon heure sera venue, je me reposerai ; pas avant ! Écoute-moi plutôt...

Aussitôt que nous nous fûmes assis sur le sol, Al Kâmil planta ses yeux de jais droit dans les miens et entama ce qui allait être une longue conversation entre nous. Qui j'étais et ce que je venais chercher, il paraissait déjà le savoir assez bien, même si j'avais l'impression de l'intriguer au plus haut point.

Sa première vraie question fut de me demander pourquoi, selon moi, Messire le Pape m'avait choisi comme ambassadeur

plutôt que tout autre. C'était l'occasion rêvée pour lui ouvrir mon cœur et lui parler de ce qui m'animait, de la simplicité de Notre Seigneur, de Son dénuement, de Son offrande de paix... puis de Ses pas que j'essayais humblement de suivre.

Je lui dis que je ne savais pas vivre parmi les artifices, que mon âme cherchait la vérité toute nue et que c'était sans doute pour cela que la mission m'avait été confiée.

– « La vérité toute nue ? m'interrompit-il alors... J'ignore ce qu'elle est, mon frère... Il est une École, ici, qui nous fait comprendre qu'elle est toujours habillée de mots humains. C'est en elle que j'ai été enseigné et c'est selon ses préceptes que je tente de gouverner... au nom de Celui qui n'a pas de Nom. »

Le sultan, je crois, avait prononcé ces paroles sur un ton un peu moqueur comme pour me tester et engager un débat. Je dois pourtant dire que rien en moi ne fut piqué. Je me sentis au contraire surpris... et même ému qu'il m'ait appelé son "frère". Comment pouvait-il penser l'être, lui qui ignorait ce qu'avaient été la vie et l'enseignement de Notre Seigneur Jésus ?

– « La vérité nous fut donnée par Celui en qui mon peuple et moi croyons. C'est notre foi et c'est elle que je suis très simplement venu te demander de respecter. » ai-je répondu en me promettant de ne pas baisser le regard.

– « Oui... je vois... fit gravement Al Kâmil... Tu veux dire *votre* vérité, l'éclat de lumière que vous en donne *votre* soleil. »

– « N'y a-t-il pas qu'un seul soleil ? »

– « Assurément... Je voulais seulement dire qu'il y a plusieurs façons de le contempler et de le recevoir. »

– « Je respecte la tienne même si je ne la connais que très peu... » ai-je alors cru bon d'intervenir avec toute la diplomatie de l'ambassadeur que j'étais censé être. Me permettras-tu de t'exposer les valeurs de la nôtre et de t'aider à mieux comprendre ainsi la force qui nous pousse à tout donner pour

sentir la chaleur de cette terre sous nos pieds ? »

– « Tout donner ? », s'exclama Al Kâmil. Je ne peux croire que mon frère soit si... naïf ! Ne viendriez-vous pas plutôt prendre ? Je m'attendais de ta part à une autre argumentation. »

– « C'est que je n'ai rien à argumenter. Je ne connais pas les appétits du pouvoir ; c'est mon cœur que je suis venu t'ouvrir. Il est à la fois message et messenger. »

D'un air quelque peu solennel, le sultan se redressa le dos et posa une main au centre de sa poitrine.

– « Je respecte ta foi, moi aussi... *bien que je la connaisse beaucoup*. Je l'ai étudiée, vois-tu... Nous étudions sans cesse ici. Il n'y a pas un de vos livres que nous n'ayons. De ce côté de la mer, il en existe un grand nombre qui parlent de votre prophète. »

Je dois reconnaître, Sorella, que je suis resté un moment interdit en entendant une telle affirmation. Je savais bien, parce que se disait, qu'il existait en terre sarrazine quelques textes qui évoquaient la vie de Notre Seigneur mais le fait qu'ils fussent étudiés me laissait pantois.

– « Vous en avez tous connaissance ? Alors si cela est... vous devriez comprendre notre requête et bien des vies pourraient être sauvées de part et d'autre. »

Cette fois Al Kâmil se mit à sourire doucement, presque avec tendresse.

– « Seulement quelques-uns d'entre nous les connaissent vraiment. Ce n'est pas si mal... Mais... agissez-vous de même avec les nôtres ? Vous les dites empoisonnés, je crois. Pourtant... pour savoir reconnaître un poison, ne faut-il pas en avoir déjà fait l'expérience ? Je ne souhaite pas t'indisposer, mon frère, puisque tu es venu vers moi et que tu es mon hôte... cependant permets-moi de t'éclairer sur ce que nous savons du fils de ton Dieu et qui constitue l'une des pages de la vérité de

ce monde. »

Tout en m'efforçant de sourire à mon tour, je revins à l'attaque.

– « Comment, selon toi, pourrait-il y avoir plusieurs vérités ? »

– « Ai-je dit qu'il y en avait plusieurs ? Dieu est la seule vérité qui soit... mais pourtant dans chaque langue on lui a donné un nom différent et chacun de ces noms est un parfum unique puisque chacune des lettres qui le composent est une senteur à elle seule... Un reflet de l'âme du peuple qui les dessine et les prononce. Comprends-tu cette façon de respirer la vérité ? »

Je comprenais oui... mais je comprenais avec le regard de celui qui pense n'avoir affaire qu'à un peuple d'hommes aimant tout autant jongler avec les mots et la poésie qu'avec le cimetière.

– « Il n'est pas un Chrétien qui ne vienne ici et qui puisse en repartir intact vers les siens, mon frère... surtout s'il a le cœur léger et ouvert, surtout s'il ne vient pas pour prendre... »

– « Je viens pour donner... mon frère » fis-je, tout étonné que ce mot soit sorti si spontanément de ma poitrine.

– « Là est vraiment la question... Quant à moi, ce que j'ai à t'offrir ne se parera pas des habits de la persuasion. Tu recevras ou tu ne recevras pas, selon la place que tu auras la force de préparer en toi... J'aime ta simplicité... même si elle reflète le calcul de la part de l'homme qui t'envoie. J'aime ta simplicité et c'est à cause d'elle que je te ferai rencontrer celui qui m'a enseigné... un simple lui aussi. Lui, te dira mieux... »

Notre entretien dura encore longtemps, Chiara. Je ne t'en conterai pas tous les détours car il ne fut sans doute que maladresse de ma part.

Face à un langage habile à tout déjouer, je me pris finalement à tomber dans le piège d'une argumentation dont je

ne voulais pas. Al Kâmil était homme de talent et je dus accepter la rencontre avec celui qui avait été son maître.

Le rendez-vous fut fixé au surlendemain car Fakhr al Dîn Farisî, c'était son nom, habitait un petit village, vers le désert, à une journée de voyage de Damiette.

Lorsque l'heure du départ fut fixée, Nasrim vint vers moi avec le dromadaire que m'offrait le sultan pour la circonstance. Tu sais... ces animaux assez laids qui portent bosse sur le dos. Mais tu connais nos règles, petite sœur, j'ai aussitôt décliné son offre. Il n'a jamais été question que je renonce à mon vœu de cheminer à pied ainsi que Messire Jésus le faisait. Cela nous obligea à partir à l'aube, plus tôt que prévu. Le pauvre Nasrim, lui, se sentit tenu de m'imiter.

– « Tu n'y es pas contraint, lui ai-je fait remarquer. Enfourche ton animal et je suivrai ses traces dans le sable... Le Seigneur me guide ! »

Et lui de répondre simplement :

– « Je n'aimerais pas manger une galette et des dattes en compagnie d'un homme qui jeûne. Mon âme ne s'apprécierait pas... »

Notre journée de marche prit fin à la brunante. Un voile d'or et de rose tombait sur les dunes... C'était si doux, Chiarina !

Entre les ondulations du sable, quelques dattiers et des murs blancs apparurent. Nous étions arrivés... Un petit village comme beaucoup d'autres, brûlé par le soleil et sans doute ignoré du monde.

Nasrim semblait bien le connaître pourtant car il me mena presque sans hésitation devant une vieille porte de bois sur laquelle d'étranges motifs de métal étaient incrustés. Il la heurta fortement du poing et une vieille femme l'entrebâilla sans tarder.

Peu de paroles furent échangées. Nous nous trouvâmes

bientôt dans la demeure et au pied d'un escalier fort étroit qui menait à un toit en terrasse. Comme le lieu était pauvre, c'était là, en hauteur, que nous dormirions.

Quant au maître des lieux, la vieille femme – son épouse – nous apprit qu'il était en prière et qu'il nous recevrait donc le lendemain.

La nuque appuyée sur mon manteau roulé en boule, je ne dormis que très peu. C'était tellement grandiose toutes ces étoiles au-dessus de nos têtes ! Je n'avais jamais pu en contempler autant, même parmi les plus belles nuits d'Assise.

Et puis, il y avait tous ces borborygmes animaux provenant certainement d'un petit caravansérail situé à deux ou trois maisons de la nôtre. Les dromadaires devaient s'y entasser...

Lorsqu'aux premières lueurs de l'aube le chant de la prière monta d'une terrasse voisine, j'étais déjà debout, le regard fasciné par l'horizon sablonneux et safrané.

Après avoir mangé quelques dattes et bu une singulière boisson rougeâtre au goût fort sucré^[15], nous descendîmes dans ce qui devait être la pièce principale de la modeste demeure, là où notre hôte était censé nous recevoir. Bien qu'émerveillé par le dénuement des lieux et sa beauté magique, je sentis une terrible méfiance monter en moi. Mon âme n'était-elle pas en train de se faire piéger ? Avais-je fait tout ce chemin pour entendre les arguments d'une autre foi que la mienne ? C'était moi qui voulais parler de Notre Seigneur à tous ces Infidèles... pas l'inverse !

– « Qu'Allah te protège, mon frère... Sois le bienvenu dans ma demeure. »

Je me suis instantanément retourné. La voix venait de derrière moi, d'une zone d'ombre que mes yeux fragiles et encore tout inondés de la lumière de la terrasse n'avaient pas réussi à pénétrer. Après avoir fait trois pas dans sa direction, j'y

découvrir un homme assis sur le sol, tout de blanc vêtu. Le visage souligné par une très longue barbe et surmonté d'une sorte de turban également immaculé, il égrenait entre ses doigts ce qui ressemblait à un tout petit collier de perles brunes.

Nasrim se précipita à mes côtés, fit un long salut révérencieux à l'inconnu et s'efforça, dans sa langue, d'entamer les présentations.

Nous étions bien face à Fakhr al Dîn Farîsî, le maître des lieux. C'était un vieil homme à l'allure très simple mais en vérité fort digne à en juger par la qualité de son regard et par le maintien irréprochablement rectiligne de son dos.

Nasrim disposa méticuleusement sur la terre battue du sol une peau de mouton et je compris que je devais m'y asseoir, face à notre hôte. Après que celui-ci m'eût prié de m'exprimer, je me mis à lui expliquer le comment et le pourquoi de ma visite, sans artifice... Je n'étais pas capable du contraire !

Je me souviens que, pour toute réponse immédiate, le vieil homme me prit longuement la main et l'observa dans les moindres détails. Enfin, il s'exprima...

– « Un poème de chez nous dit ceci : *"Est mon ami celui dont la langue ne connaît que les mots de la paix... Est mon frère, celui dont le cœur est inondé d'amour. Lorsqu'il apparaît au sommet de la dune de sable, la joie monte en moi... Car tout lieu devient sa demeure dès lors qu'il en franchit le seuil..."* Je vois que notre sultan ne s'est guère trompé en t'indiquant ma porte... »

Comme je n'étais pas habitué à tant de déférence et que cela me mettait mal à l'aise, je repris aussitôt la parole pour parler au vieillard de Messire Jésus qui m'habitait tant.

– « Jésus ? fit-il après m'avoir patiemment écouté, chez nous, ici, on l'appelle Aïssa ibn Meryem. Nous le connaissons bien, vois-tu... C'est un homme qui a beaucoup aimé... et c'est pour cela qu'il a attiré et attire toujours beaucoup d'amour. Lui aussi

est mon ami... Un autre poème nous dit : *"Celui dont Aïssa est la maladie ne saurait guérir. " »*

– « L'amour est donc une maladie, selon toi ? »

– « N'est-ce pas lui qui, bien souvent, affaiblit et tue le corps... au profit de l'âme ? Et Aïssa... fait mourir beaucoup de corps, n'est-ce pas, mon frère ? »

– « Aussi est-ce pour cela que je suis venu mieux vous parler de Lui... afin que vous Le connaissiez davantage. Je vois comme vos cœurs sont enclins à la prière et à l'adoration. Mon cœur, lui, ne peut imaginer que vous restiez sourds à Sa Parole... »

Fakhr al Dîn Farîsî se mit à me sourire avec tendresse. Finalement, il consentit à me lâcher la main.

– « Sourds ? Sais-tu que nous avons... de vieux textes ? De très vieux rouleaux... si vieux que le temps les a presque mangés. Ma famille en a la garde depuis tant de générations que notre mémoire ne sait plus le dire. Sans doute n'en as-tu jamais vu de si anciens... Aimerais-tu que je te les montre ? »

– « Je ne saurai les lire... »

– « Je le ferai pour toi... car quelque chose en mon âme et en la tienne me dit que c'est pour leur Parole que tu as parcouru toute cette route périlleuse. »

À grand peine, Fakhr al Dîn Farîsî se leva alors et, après m'avoir à nouveau pris la main, il m'attira dans le fond de la pièce là où était suspendue jusqu'au sol une lourde couverture de laine grise, en guise de tenture. Il l'écarta et, ne me lâchant toujours pas la main, il me fit pénétrer à sa suite dans une pièce exiguë faiblement éclairée. Ses murs n'étaient faits que de petites niches, toutes incroyablement remplies de rouleaux de palmes, de parchemins et de livres. Tout était apparemment très ancien... Un véritable trésor mais peut-être aussi, me dis-je, une source de damnation...

– « Tu te méfies, n'est-ce pas ? »

Je ne sus que répondre cependant, en vérité, mon âme hésitait entre l'émerveillement et le rejet. Jamais, même jadis chez l'évêque, je n'avais vu telle profusion de vieux écrits. Comment se pouvait-il que tout cela soit empilé ici, dans ce coin de désert abandonné de tous ?

– « Regarde, mon frère... Ce sont ceux-là que je veux te montrer. »

Le vieillard tendit le bras vers une niche haut placée et y saisit un ensemble de rouleaux réunis par une cordelette ainsi qu'un gros livre à la couverture de bois et de cuir.

– « Tu te demandes pourquoi je tiens tant à te les montrer ? C'est parce qu'ils parlent d'Aïssa ibn Meryem, parce qu'ils sont plus vieux que tous ceux que tu as jamais pu voir et parce qu'ils ne disent pas tout à fait la même chose qu'eux. »

– « S'ils contredisent ma foi... pourquoi les prendrais-je en compte ? Et pourquoi, d'ailleurs, ton peuple détient-il de tels écrits ? Pour combattre le nôtre ? »

– « Qui te parle de combattre ? Suis-je allé vers toi et les tiens en les brandissant ? C'est simplement Allah qui a permis qu'ils soient retrouvés par mes ancêtres au fond d'une cave enfouie dans les sables du désert, non loin d'ici.

Maintenant, écoute... C'est peut-être parce qu'ils concernent moins directement notre peuple que le tien que *Celui qui n'a pas de nom* a fait que nous en héritions. Leur contenu n'a jamais attisé nos passions, tu comprends... Il ne nous a jamais indisposés. »

– « Et... pourquoi nous indisposeraient-ils, nous ? dis-je en faisant discrètement du pouce le signe de la croix sur mon cœur. »

– « Tu en jugeras par toi-même... Pourquoi les prendrais-tu en compte ? Parce que tu es homme de Dieu et de vérité... Parce que les biens de ce monde t'indiffèrent et que tu ignores

jusqu'au nom du pouvoir. Tout cela est écrit sur ton corps et dans tes yeux... qui sont bien vieux, eux aussi. »

Que répondre, Chiara ? Le vieil homme me fascinait et, bien qu'il fût Sarrazin, je voyais qu'il y avait une réelle sagesse en son âme. Il me prouvait ce que j'avais toujours cru, à savoir que Dieu avait aussi fait naître des hommes bons parmi les Infidèles... contrairement à ce qu'on voulait nous faire croire.

Sur un mot de notre hôte, Nasrim m'apporta alors "ma" peau de mouton et je m'y retrouvai bientôt, assis face à une bonne vingtaine de rouleaux de palme couverts de poussière.

– « Que cherches-tu à me démontrer ? » me suis-je empressé de demander à Fakhr al Dîn Farîsî cependant qu'il entr'ouvrait l'un des rouleaux avec mille précautions.

– « Mais... rien ! Ne te méprends pas... Je veux seulement présenter à ton âme... ce qui peut lui être un aliment. Si elle y voit un poison, alors elle le rejettera. Il n'y a rien de plus. Je joue simplement le rôle que Dieu m'a ici assigné. »

– « Celui de me troubler ? Rien ne saurait me troubler, mon frère, dès qu'il s'agit de ma foi en Notre Seigneur. »

– « C'est que... le trouble n'est pas toujours mauvais, vois-tu. Parfois, il est comme un peu d'eau sur ce jardin secret qui est en nous et qui a toujours soif de plus... »

François s'arrêta soudainement dans son récit. Il n'avait plus de souffle et toussait sans cesse.

– « Plus tard, Francesco, tu continueras plus tard... lui ai-je dit. Veux-tu mieux t'allonger ? »

De la tête il me fit signe que non. Cependant je n'en crus rien et, des deux mains, je l'ai quelque peu obligé à se placer à nouveau sur le dos en bourrant de la paille sous les restes de la couverture qui lui servait d'oreiller. C'est le moment que choisit alors Frère Ruffino pour se présenter avec un bol d'eau chaude

embaumant le romarin.

– « Tiens... »

François le repoussa doucement...

– « Pourquoi soutenir ce qui s'en va... ? Va, plutôt... J'ai encore beaucoup à dire à notre Sœur... »

Il n'y avait rien à faire ; je ne pus que regarder le pauvre Ruffino poser son bol à terre puis s'éloigner vers l'extérieur, sans un mot et à pas mesurés.

Les yeux clos comme pour mieux se réfugier au creux de lui-même et ne pas capter le gouffre que devait être mon regard, François rassembla alors ses forces et reprit son long récit d'une voix blanche...

– « Le vieil homme déroula complètement la première des feuilles de palme et me la tendit délicatement afin que je la contemple autant que je le voulais. Tracées à l'encre brune, les lignes s'y présentaient réparties en trois colonnes. Mon hôte me précisa aussitôt qu'il s'agissait du même texte traduit en trois langues différentes.

Selon ses dires, la première était celle que parlait Notre Seigneur^[16], la seconde du Grec, quant à la troisième, c'était sa propre langue. Je savais un peu de quelle façon les Grecs dessinaient leurs lettres et j'ai vu qu'il disait vrai. Il m'assura qu'il connaissait ces trois langues, qu'il les avait longuement étudiées et qu'il avait lui-même participé durant de nombreuses années à recopier quelques-uns de ces manuscrits afin que le temps épargne leur précieux contenu.

– « Regarde... fit-il en effleurant du doigt la première ligne du rouleau que je tenais et que je venais de poser sur le sol avec le respect qui s'imposait. Regarde... Ceci est le début de ce que vous appelez un évangile. Il conte la vie d'Aïssa, de Ses actes et de Ses Paroles. »

– « Fut-il écrit par les tiens ? » ai-je demandé aussi naïvement

que suspicieusement.

Je dois dire, Sorella, que Fakhr al Dîn Farîsî dut bien se réjouir de mon ignorance car c'est avec un très large sourire qu'il me répondit.

– « Ceux que tu appelles les miens, mon frère... n'existaient pas en tant que tels. Le Prophète qui nous a rassemblés et enseignés n'était pas encore né lorsque ces rouleaux furent rédigés, vois-tu ! »

Je crois me souvenir avoir grommelé en accusant le coup de ma stupidité.

– « Regarde mieux, si tu connais un peu le Grec... Vois-tu ici ces lettres sous mon doigt ? Tu y reconnaîtras le nom de Johannes... Johannes fut bien l'un des disciples de ton Maître, n'est-ce pas ? »

– « Veux-tu dire que ces rouleaux contiennent un exemplaire de l'Évangile de Jean ? »

– « L'une des plus anciennes copies qui en existent certainement, mon frère... »

– « Alors pourquoi donc m'indisposerait-elle ? Ses lignes sont bénites entre toutes... »

Fakhr al Dîn Farîsî fit une moue amusée dans ma direction en hochant la tête de droite et de gauche.

– « Parce que... la version que tu en connais est peut-être un peu... appauvrie. Sans doute les copistes y ont-ils soustrait... ce qui faisait d'Aïssa un homme ? »

– « Que veux-tu dire ? »

– « Ne t'a-t-on point enseigné que lorsqu'une grande âme prend corps de chair elle doit le prendre dans sa totalité avec la charge et les devoirs des hommes de son temps ? Ainsi a fait le Prophète Muhammad, ainsi pensons-nous qu'à fait également Aïssa. C'est afin que la divine Parole ennoblisse la nature de ce monde qu'ils ont pris corps d'homme. »

– « Il est dit que Notre Seigneur Jésus n'avait que faire de la matière de ce monde, répliquai-je. Son Royaume est ailleurs... »

– « Son Royaume n'est-il pas partout, mon frère, puisqu'il est également dit qu'il se confond avec celui de Dieu ? Si tout cela est juste... tout ce qui émane de Dieu n'est-il pas alors respectable ? Dieu est partout et en tout, même si... *la ihlah* *illa Allah*^[17]... »

– « Que cherches-tu à me dire... ? »

– « Je te dis ce que tu connais déjà : la splendeur de Dieu et de Sa Création ! Je te dis aussi que ces rouleaux que tu as devant toi racontent pleinement cette vérité. »

– « Alors, si tu m'affirmes que je la connais... »

À ce moment-là, Sorella, le vieil homme s'arrêta un moment et posa sa main droite sur son cœur. Il était devenu plus grave. Enfin, devant mon air interdit, il poursuivit...

– « Disons plutôt que je suis là aujourd'hui pour te rappeler ce que tu connais... et que tu as peut-être un peu oublié à cause de ce que tu as appris... »

– « Et qu'ai-je appris ? »

– « Regarde-toi... Oui, regarde-toi... Moi, je te regarde... Sans doute crois-tu que je vois un homme simple et humble. C'est ce que perçoivent mes yeux de chair, en effet... Quant à l'œil de mon âme, il ne voit qu'un homme qui s'humilie en méprisant la forme que Dieu lui a donnée. Sous tes haillons, je ne devine que des plaies, mon frère... Est-ce ainsi que tu aimes l'Unique à travers toi ? Si tu ne respectes pas le temple où tu accueilles ton Seigneur, pourquoi L'y invites-tu ?

Non... ne me réponds pas tout de suite ! Laisse-moi auparavant te traduire l'entière vérité de certaines des paroles de Johannes. »

Fakhr al Dîn Farîsî releva alors les manches de sa robe et fouilla parmi les rouleaux déposés sur le sol. Chacun d'eux était

identifié par un petit signe. Il en prit enfin un et l'aplatit doucement devant lui afin d'en déchiffrer les mots.

– « Voici ce qui est écrit... Écoute avec ton cœur...

"Le troisième jour, il fut décidé qu'on organiserait des noces à Cana, en Galilée. Aïssa avait vu qu'il était temps pour lui de prendre épouse. L'épousée s'appelait Meryem et il la connaissait bien. La mère d'Aïssa était présente à la noce ainsi que quelques disciples.

À la fin du repas, le vin commença à manquer et on le murmura. Meryem dit alors à Aïssa : « Ils n'ont plus de vin. » Aïssa lui répondit : « Pourquoi douter et t'inquiéter ? Pourquoi me demander ? Ce que tu sens, je le connais, rien ne nous sépare. Tu es moi tout comme je suis toi, même si l'heure n'est pas encore venue de tout révéler. » La mère d'Aïssa était là et entendit. Elle appela alors les serviteurs et leur dit : « Faites tout ce que le Maître vous dira de faire. »

Il y avait dans la maison six grandes jarres de pierre que l'on utilisait pour les purifications. Chacune d'elles contenait deux ou trois mesures.

Aïssa dit alors aux serviteurs de sa noce : « Remplissez ces jarres avec de l'eau. » et ils les remplirent jusqu'au bord. Ensuite, il leur dit : « Puisez-en maintenant et la goûter à Eliazar. » Les serviteurs lui en portèrent. Lorsqu'Eliazar, qui dirigeait la noce, eut goûté l'eau, il vit qu'elle était devenue du vin. Il ne comprit pas sa provenance car seuls les serviteurs savaient ce qu'ils avaient fait.

Alors Eliazar s'adressa à Aïssa et lui dit : « Maître, tous les mariés servent en premier le bon vin et, lorsque les hommes sont ivres, le moins bon. Pourquoi as-tu gardé le bon vin jusque maintenant ? »

Aïssa lui répondit : « L'Éternel donne au corps sa juste mesure

et celui-ci s'en réjouit mais lorsque le corps est fatigué, c'est à l'âme qu'il offre sa boisson. À chaque monde son dû. »

Alors Aïssa embrassa Meryem^[18] devant tous puis Il lui donna de son Souffle. C'est ainsi que, par ces signes, commença la Réconciliation. Cela se passa à Cana en Galilée. "»

– « Attends, dis-je, ébranlé... Cherches-tu à me faire croire que Notre Seigneur Jésus était marié et que les noces de Cana furent les Siennes ? »

– « Je ne cherche pas à te faire croire quoi que ce soit... Je te lis simplement ce qui est écrit, qui n'appartient pas à mon peuple, et dont l'origine est sans aucun doute plus ancienne que tout ce que tu connais. »

– « Mais... qui me prouve que tu dis vrai, que cet écrit n'est pas mensonger et que tu me le traduis bien ? »

– « Rien, mon frère... Rien ! Seul ton cœur, le fond de ton cœur peut répondre à tes questions et éprouver la véracité de ce que je t'ai lu... »

Durant un instant, je faillis me lever et quitter les lieux. C'était trop, Chiara... Comment pouvais-je adhérer à tout cela ? J'avais la sensation d'être tombé dans un traquenard tendu par le Malin qui cherchait à miner les forces de mon âme. Fakhr al Dîn Farisî dut deviner ma volonté de fuite car sa façon de me retenir fut de me mettre à l'épreuve en me poussant dans mes derniers retranchements.

– « Tiens, fit-il en me tendant le rouleau de palme qu'il venait de déchiffrer. Prends-le... Détruits-le, si tu veux... »

Jamais de ma vie, je crois, je ne suis resté aussi interdit, bloqué entre la stupéfaction et la colère. Non, il n'était plus question que je me sauve ! J'aurais vécu avec la honte d'avoir fui face à une attaque lancée contre Notre Sauveur...

– « Tu es furieux, n'est-ce pas ? Mais pourquoi donc ? Je

t'accorde le droit de détruire cet écrit s'il offense à ce point ta foi. Comme je te l'ai dit, il n'appartient pas à ma Tradition. Quant à moi et à mes ancêtres qui avons su le préserver... nous aurons juste rempli notre mission. »

J'aurais été incapable de dire si le vieillard se moquait de moi ou s'il parlait vrai. Je l'ai regardé longuement, la mâchoire serrée, puis j'ai saisi du bout des doigts le rouleau qu'il me tendait toujours. Sans réfléchir, je me mis alors à le dérouler à mon tour. Mes mains tremblaient. Avec quoi leur peau était-elle en contact ?

Tout de suite, je me rendis compte que je serais incapable de détruire quoi que ce soit du texte auquel mes yeux s'accrochaient.

– « De quoi as-tu peur au juste, mon frère ? Est-ce de voir ton Dieu perdre de Sa divinité ? Pour ma part, je ne vois rien dans ce récit qui soit effrayant... Tout y est à la gloire d'Aïssa. »

– « Je n'ai pas peur... ai-je répliqué, piqué au vif. Je me refuse seulement... » Les mots ne me venaient plus.

– « Tu te refuses seulement à envisager qu'on t'a peut-être caché des choses et qu'il y a sans doute aussi une autre façon de regarder ce qui fut. Qu'Aïssa fut pleinement homme en son temps est-il si grave à tes yeux ? »

Je voyais bien que mon hôte cherchait la discussion... mais moi, je n'en avais pas envie. Il me fallait du temps car j'avais l'impression d'avoir reçu un violent coup sur la tête. Je m'en ouvris très simplement...

– « Va... Prends ton temps. Sors, marche dans les dunes... Le soleil n'est pas encore bien haut. Demande à Aïssa de t'inspirer ! »

C'était un comble ! Voilà qu'un Infidèle me conseillait de prier Notre Seigneur ! Finalement, je me décidai à sortir de la demeure de Fakhr al Dîn Farîsî... Dès que je fus parvenu au

sommet d'un premier promontoire sablonneux, j'eus besoin de me retourner pour observer ce que je laissais derrière moi. La maison que je venais de quitter était là, un peu en contrebas, toute blanche et totalement insignifiante, comme les autres. Pourtant, en franchissant sa porte l'instant auparavant, j'avais eu l'immédiate sensation de m'extraire d'un autre monde.

Sur la terrasse où nous avons passé la nuit, j'aperçus alors la silhouette de Nasrim qui me faisait de grands signes, tel un enfant qui s'amuse. Je ne lui répondis pas, Chiarina... Je lui en voulais... Oui, je lui en voulais, moi qui m'étais promis de ne plus jamais être qu'amour et pardon ! Je lui en voulais comme s'il était plus facile que ce soit lui le grand responsable de ce tremblement qui me prenait l'âme.

Que se passait-il, au juste ? Le vieil homme avait raison, j'avais peur...

À trois pas de moi il y avait quelques dattiers alors je me suis laissé tomber à leur pied avec autant de lassitude que si je venais de parcourir le désert. Je me souviens avoir levé la tête comme pour mieux respirer... mais où trouver de l'air au milieu de toute cette chaleur qui commençait à monter du sable ?

Dans l'azur éclatant et presque agressif, je vis un aigle qui tournoyait. Johannes ? Une réponse de Messire Jean face à ma détresse ? L'idée me fit sourire et hausser les épaules. Allons, cela ne pouvait pas être aussi simple !

Je dus rester longtemps ainsi sous les dattiers car leur ombre avait déjà glissé loin de moi lorsque je me résolus à rejoindre la maison du vieil homme. Le soleil était devenu insupportable, mes yeux brûlaient et j'avais fait le tour de toutes les pensées que je parvenais à ordonner.

J'avais aussi appelé la paix en moi avec les plus belles prières que je connaissais mais, incroyablement, on aurait dit que le Seigneur ne voulait pas répondre à ma demande. Était-ce Lui qui avait voulu ce trouble qui m'assaillait ?

Épuisé, j'ai traîné les pieds jusque chez mon hôte, ne sachant à quoi ressemblerait le reste de ma journée puisque l'heure était bien trop tardive pour envisager tout retour vers Damiette.

Je ne sais si le maître des lieux m'attendait mais il était assis face à un léger repas disposé sur le sol et qui n'avait pas été entamé. Il devisait à voix basse avec Nasrim. Je crus bon de m'asseoir face à lui qui, aussitôt, brisa un petit pain rond afin de m'en tendre un morceau. Je ne trouvais rien à dire à Fakhr al Dîn Farîsî mais je m'efforçais de le regarder droit dans les yeux... Non, Sorella, ce n'était pas défi de ma part ; j'avais simplement plus que jamais besoin de comprendre à qui j'avais à faire. L'homme ne me parlait pas, lui non plus ; ses yeux semblaient sourire.

J'ai cependant souvenir que, soudainement alors, ce qui me restait de colère tomba ! Je me sentis même presque bien, comme si je percevais intimement une logique dans ce que je vivais là et que ma raison ne parvenait pas à cerner.

– « Eh bien, mon frère ? » fit enfin le vieil homme.

– « Eh bien... je ne sais pas. »

– « Alors, ce n'est pas si mal ! Quand on sait... ou qu'on pense savoir, cela veut souvent dire qu'il ne reste pas beaucoup de place en soi pour écouter et comprendre. »

Je ne répondis pas.

Notre repas se poursuivit donc en silence jusqu'à ce que, sans prévenir, Fakhr al Dîn Farîsî se lève et m'entraîne à nouveau par la main dans son univers, au-delà de la tenture de laine.

– « Oui, c'est bien de ne pas savoir, reprit-il avec un brin d'humour dans la voix. Ça rend le cœur disponible, il y a moins d'écaillés à en faire tomber. Tiens, assieds-toi là à nouveau... »

Aucune velléité de protestation ne m'effleura. J'étais devenu

si paisible que je pris place sur le sol sans sourciller tandis que mon hôte s'appliquait à saisir dans les alcôves des murs d'autres rouleaux de palme, tous plus jaunis et poussiéreux les uns que les autres. Il m'assura en avoir une cinquantaine, tous provenant du même lieu. L'un d'eux, selon lui, portait la marque de l'apôtre Thomas et plusieurs autres, celle de Philippe...

– « Mais ils n'ont rien écrit ! » ai-je protesté.

– « Peut-être ont-ils alors raconté... sans que tu le saches... Aurais-tu pu te taire, à leur place ? »

Disant cela, Fakhr al Dîn Farîsî se mit à dérouler méticuleusement l'un des rouleaux parmi ceux qui étaient attribués à Philippe. Il y chercha longuement jusqu'à ce que son doigt s'arrête sur un groupe de lignes dont il commença à me faire la lecture :

"La compagne d'Aïssa avait pour nom Meryem. Le Seigneur, qui l'aimait plus que les autres disciples, l'embrassait souvent sur la bouche et lui donnait son souffle. En le voyant ainsi, ils lui dirent : « Pourquoi aimes-tu cette femme plus que nous ? » Aïssa leur demanda : « Pourquoi cette question ? Lorsqu'un aveugle et un homme qui voit sont ensemble dans la nuit noire aucun ne distingue l'autre. Ils paraissent tous deux semblables. Cependant, lorsque la lumière du jour vient, celui qui voit la perçoit tandis que l'aveugle demeure dans l'obscurité de sa nuit. Ainsi cette femme m'a-t-elle vu en vérité dès que je me suis levé tandis que vos yeux sont restés sans vie. Ainsi en est-il également de la Vérité, elle ne saurait toucher les oreilles qui demeurent fermées. La vérité ne viendra jamais nue en ce monde. Elle aveuglerait et rendrait sourd. Voilà pourquoi elle se présente vêtue de signes et d'images. Apprenez à la reconnaître.

Le vieillard s'arrêta un court instant sur ces mots puis pointa un doigt sur mon cœur en ajoutant gravement :

– « Écoute ceci maintenant, mon frère...

Et il reprit sa lecture :

"Ne sois pas dans la crainte de la chair mais ne t'y attache pas pour autant. Elle est un vêtement donné à ce monde pour servir de signe à la Vérité. Si tu la crains, elle deviendra ton maître car ce que l'on fuit ne retourne pas au Père à Qui tout est dû et dont tout provient. Si tu aimes la chair jusqu'à l'ivresse alors tu t'y noieras et elle te dévorera. En toute chose crée, il y a un équilibre à trouver. Que ce monde soit celui de la résurrection. Qu'il soit la chambre nuptiale... "»

Fakhr al Dîn Farîsî me fit encore la lecture de maintes et maintes lignes, revenant parfois sur sa traduction afin de la parfaire en mettant Nasrim à rude contribution. Il prit ensuite d'autres rouleaux encore puis ouvrit le gros livre à la couverture de bois qui relatait la parole de celle qu'il appelait Meryem.

Les heures passaient et je ne disais toujours pas un mot, Chiara. Je ne sais comment expliquer cela, ma petite sœur, il y avait quelque chose de mystérieusement beau dans tout ce qui m'était traduit. C'était incroyable... Ma tête se disait parfois qu'elle se noyait dans une mer d'hérésie... mais mon cœur, lui, en buvait l'eau comme si elle était de la plus douce source. Que faire ? Je n'en étais même pas mal à l'aise ! Se pouvait-il que ce soit la magie du Cornu qui agisse à ce point sur mon âme ?

Lorsque le vieillard levait de temps à autre le regard dans ma direction, il avait pourtant le regard clair et tendre... Alors quoi ?

Lorsque la journée fut bien avancée et que l'on dut enfin allumer une petite lampe à huile, je lui ai demandé s'il

consentait à ce que je prenne quelques notes sur un morceau de parchemin vierge que j'avais dans ma besace.

– « Pour quoi faire ? me répondit-il. Ces rouleaux appartiennent à ton peuple. Prends-les puisqu'il semble que tu ne veuilles pas les détruire... Ne sont-ils pas plus précieux que la terre de Jérusalem ? »

Je souris à Fakhr al Dîn Farisî... Il se moquait de moi et voulait étudier ma réaction, c'était certain !

– « Je dis vrai, mon frère. Apporte cela à celui qui t'envoie dans mon pays. Enseigne-le comme je viens de t'enseigner. Si son âme est grande, il en reconnaîtra la vérité. Ceci est ma mission et je ne puis faire mieux. Je l'ai compris en te voyant franchir le seuil de cette demeure. »

À ce moment-là, je me suis incliné, vois-tu Chiara... Oui, je me suis incliné face à cet homme que j'ai à nouveau appelé mon frère... mais avec joie cette fois-ci.

Comment parler de la nuit qui suivit ? Il n'y avait étrangement pas de combat en moi. Allongé sur la terrasse, les yeux cloués aux étoiles, j'étais pris de la douce certitude que ma compréhension du chemin de Notre Seigneur s'était simplement élargie et embellie. Il me semblait aussi que toutes les questions que ma raison pouvait y opposer n'avaient pas d'autre assise que le sable et que c'était peut-être pour ce que je vivais là que Messire Jésus m'avait dit : « Reconstructs mon Église ! » Oh, comme je m'étais donc trompé avec ma petite chapelle en ruines dans la vallée, puis sur le toit de San Pietro et des autres !

Qu'avais-je donc fait avec ce corps que je malmenais et que je crucifiais chaque jour un peu plus ? Son mépris était-il la vraie leçon que je devais apprendre et enseigner ? L'un de ces hommes que nous appelions Infidèles venait de me dire que non... et je le croyais !

Avant que le sommeil ne me gagne je me suis alors récité quelques mots que le vieillard m'avait traduits de Philippe, des mots que je lui avais moi-même demandé de me répéter plusieurs fois de suite tant ils paraissaient forts et vrais :

"Lorsqu'on fait tourner un âne pour mouvoir la meule d'un moulin, il fait cent mille en marchant ; pourtant, quand vient l'heure de le détacher, l'âne est toujours au même endroit que le matin. Ainsi y a-t-il des hommes qui marchent beaucoup mais n'avancent jamais. Lorsque leur soir arrive, ils n'ont rien vu, ni villes, ni villages, rien de ce que leurs semblables ont fait ni de ce que Dieu a créé par Ses forces et Ses anges. En vérité, ces hommes sont aveugles et malheureux. Ils ont souffert toute leur vie pour rien car ce ne sont pas leurs yeux qui n'ont pas vu mais leur cœur qui ne regardait rien. "

Lorsque la clarté du petit matin m'incita à ouvrir les paupières, mon âme et ma tête étaient encore tout emplies des découvertes bousculantes de la veille. Avais-je rêvé tout ce qui m'avait été dit ou avait-on vraiment entr'ouvert une nouvelle porte dans mon âme ? Silencieusement, je me suis mis à déambuler sur la terrasse tandis que Nasrim, roulé en boule, continuait paisiblement son sommeil.

En vérité, Chiarina, c'était une sorte de marche intérieure que j'accomplissais là. Il me semblait qu'à chacun de mes pas mon cœur assimilait mieux l'alphabet de la révolution qui prenait place en lui.

J'étais anormalement serein, vois-tu ; il fallait seulement que j'accepte que mon corps réagisse à sa façon. Je me souviens fort bien n'avoir pu contenir quelques petits rires puis m'être précipité à plusieurs reprises sur quelques-unes des phrases que j'avais notées à la hâte.

Certaines disaient que lorsqu'Ève était présente en Adam la mort ne signifiait rien mais que, dès qu'elle fut séparée de lui, alors son idée naquit et la mort se mit à exister. Les phrases qui suivaient annonçaient aussi que si Adam reprenait Ève en lui et se retrouvait entier, la mort disparaîtrait.

Cependant, les paroles qui me frappaient le plus étaient celles-ci : *"Nous renaissons deux à deux par le Christ quand nous sommes bénis par l'Esprit. Nous renaissons dans notre entièreté lorsque nous nous unissons ainsi."*

François interrompit soudain son récit. Il me serra alors fortement la main puis éclata en sanglots en se recroquevillant sur lui-même.

J'avoue que je me suis sentie assez pitoyable, assise ainsi sur le sol, incapable d'articuler le moindre mot et ne sachant que faire de mon corps.

Si au moins j'avais pu prendre François dans mes bras comme un petit enfant... Si au moins j'avais pu lui dire, là, à ce moment précis, à quel point j'étais secouée mais, surtout, surtout, à quel point je comprenais ce qu'il cherchait à me faire entendre !

Finalement, j'ai osé lui passer une main dans ce qui lui restait de cheveux et qu'importait si on me voyait ! L'heure était si cruelle, si douloureuse, si grande, si belle, si douce... Si précieuse aussi !

Lorsque le cœur de Francesco eût fini de s'écouler par ses yeux, le calme se réinstalla peu à peu en lui, avec davantage de plénitude sans doute.

– « Saisis-tu tout ce que cela impliquait, petite sœur ? reprit-il doucement en me faisant ainsi comprendre qu'il voulait terminer son récit... Je ne suis pas triste... Je n'ai pas mal. Ce sont les ailes de mon âme qui se sont juste déployées un peu...

Elles ont osé le faire et j'ai trouvé la vie tellement tendre...
M'écouteras-tu encore un instant ? »

...Je n'ai pas réussi à partir ce jour-là de chez Fakhr al Dîn Farisî. Toute la journée puis celle du lendemain encore je lui ai demandé qu'il me lise d'autres rouleaux et la permission d'écrire tout ce que je pouvais dans notre langue. Quand je me suis finalement résolu à rejoindre Damiette, j'ai eu la sensation de quitter un père. Ma peine, mêlée à ma joie, était indicible...

Mon vieil hôte sembla, quant à lui, fort ému lorsqu'il me remit en main, réunis dans un tissu de lin lacé de cuir, une bonne partie des rouleaux dont il m'avait fait la lecture. Lorsque nos regards se rencontrèrent une dernière fois sur le seuil de sa modeste porte, je compris qu'il était de ces personnes que le Ciel a dotées de la grâce de modifier la trajectoire des vies. Il était clair que la mienne était bousculée à jamais...

Je me promis alors que, sitôt rentré à Assise, je m'emploierais à offrir mon précieux chargement à Messire le Pape... qui ne pourrait sans doute s'empêcher de reconsidérer l'Église de Notre Seigneur.

Oui... mes visions et ma mission prenaient là tout leur sens et j'allais être dans le bonheur d'avoir servi... Il ne serait plus question de confondre simplicité et autodestruction ni de mépriser ce corps par lequel Dieu nous faisait hommes et femmes afin de mieux Le rejoindre.

De retour à Damiette, je ne pus m'empêcher d'y demeurer plusieurs semaines, hébergé çà et là au sein de quelques familles qui me paraissaient dignes de confiance et où on connaissait quelques rudiments de notre langue.

La plupart de leurs membres étaient des Chrétiens. Ils étaient membres d'une Tradition dont je n'avais jamais entendu parler. Ils se disaient "Coptos". Nous eûmes ensemble de

longues discussions et je crois bien que nous nous dilatâmes le cœur mutuellement.

Mais surtout, surtout, Sorella, grâce au sultan et aidé par le dévoué Nasrim, je pus librement parler de Notre Seigneur à travers les rues de la ville. On me laissa même soigner les plaies en y posant les mains... avec le regard de Messire Jésus derrière mes paupières fermées.

C'est en ce temps-là, je crois, que j'ai le mieux parlé de Lui... parce que j'en ai parlé sans barrière, sans chercher à convaincre qui que ce soit. J'étais juste là... là où Il avait permis que j'aie, à Sa disposition, avec des mots nouveaux et libres, au service de cette humanité que j'accueillais enfin totalement dans le fond de mon cœur.

Oh, Chiarina, si tu avais vu comme Jésus était en moi dans les ruelles de Damiette parmi tous ces soi-disant barbares qui avaient assez d'âme pour m'écouter !

Chaque nuit qui venait et quel que soit l'endroit où je dormais, mon bonheur se faisait total lorsque, épuisé, je pouvais enfin m'allonger sur le sol, bras écartés, comme Notre Seigneur l'était dans l'Infini.

C'était si doux, petite sœur... si doux... et ce le fut plus encore à cette aube où un homme venu me rejoindre dans ma prière m'offrit quelques mots de Soleil :

– « Sais-tu que ma famille parle la langue qui fut celle d'Aïssa ? Quand on évoque la présence de ton Maître, on l'appelle "Farizata"... Cela signifie *"Celui qui est étendu, les bras ouverts..."* »

Que me restait-il à faire sinon rejoindre nos rivages, Chiara ? J'avais tout reçu et plus encore... alors il était temps que je dise l'immensité de l'Amour ! »

Les désillusions

Pendant deux longues journées je ne suis pas retournée auprès de Francesco, trop épuisé. Quant à lui, on m'assura qu'il n'avait plus prononcé un mot.

Les yeux fermés, l'esquisse d'un sourire délicatement posé sur les lèvres, il aurait été parfois pris de tremblements puis se serait laissé engloutir dans le plus impénétrable des sommeils.

Je revins enfin le visiter sans moi-même articuler une phrase. Une heure, deux heures... avant de reprendre le long sentier qui grimpait jusqu'à la Maison des Pauvres Dames, emportant avec moi l'image des mésanges que j'avais encore vues voleter au-dessus de sa tête.

Je ne saurais exprimer ce qui se passait alors en moi... En même temps que le plus intime de mon être était impitoyablement labouré, je sentais que j'avais pénétré dans une sorte de zone intemporelle de ma propre vie... Je marchais sur un fil de silence tendu entre la folie de l'égarement et la plus sublime Lumière.

Pourquoi donc François avait-il à ce point tenu à me rendre dépositaire d'un tel secret ? Pour s'en libérer en en partageant le fardeau ? Pour me faire avancer ? Avait-il seulement imaginé qu'il pouvait créer une voie d'eau incalfeutrable sur le flanc du navire de mon âme ?

Oh, Francesco, je t'en ai presque voulu en ces jours d'inexprimable trouble ! Jamais, je crois, mon être ne côtoya à ce point l'Ombre tout autant que la Lumière. C'était comme s'il y avait trop d'air dans ma tête et que cet excès m'asphyxiait. François m'avait pourtant prévenue : « Trop de vérités peuvent

tuer aussi assurément que trop de mensonges. »

Peut-être alors allais-je mourir car, étrangement, pas un instant je ne me mis à douter de la véracité du message qui lui avait été confié. Pas un instant ! C'était incompréhensible et contre toute raison... Des décennies passées dans l'adoration d'une image précise de Notre Seigneur chamboulées en quelques heures... Je me souviens avoir malgré tout voulu me ressaisir dans le silence de ma cellule. Je me suis dit que cela n'avait pas de sens et que, malgré toute sa sagesse, François avait été abusé et que je commençais à l'être moi-même. N'était-ce pas ce genre de tour que nous jouait parfait le Malin et qu'on appelait une hérésie ?

Et cependant... le récit de François résonnait toujours au fond de moi avec une sorte de lumière et d'espoir inexplicables qui me répétaient quelque chose comme : « Mais oui, c'est là... Tu le sais bien ! »

C'est dans cet état d'esprit qu'à l'aube du quatrième jour je repris le chemin menant à la vallée. Personne n'alla vers moi en me voyant approcher le petit hospice voisinant la chapelle. Je compris que les moines faisaient mine de ne pas me voir comme si ma présence devenait embarrassante bien qu'inévitable. Que cela changeait-il après tout ? Ce qui se jouait là dépassait tellement nos personnalités, nos principes et nos règles !

Dans le fond de la pièce, derrière les draps tendus, François semblait m'attendre. Les yeux grands ouverts, il avait manifestement retrouvé un peu de force.

– « Ils sont tous partis... Il n'y a plus de malades ici, fit-il en reconnaissant mon pas. C'est bien toi, n'est-ce pas, petite sœur ? Aujourd'hui mes yeux ne voient plus du tout. À peine de petites ombres qui se déplacent... »

J'ai bredouillé quelques mots puis je me suis assise à côté de lui, comme d'habitude. Cette fois, c'était la plaie qu'il avait à la poitrine qui s'était mise à saigner. Elle suintait à travers sa robe

et le faisait ostensiblement souffrir.

– « Laisse cela, Chiara... Il y a bien mieux à faire, crois-moi. »

François m'annonça alors qu'il avait encore beaucoup à me dire et que son seul souci était de savoir si, moi, j'aurais la force de l'écouter à nouveau.

– « Ne t'ai-je pas fait peur, l'autre jour ? »

– « Bien plus que cela ! Tu as défoncé les portes de mon âme, tu as...

– « Cela t'a fait mal ? »

– « ... du bien aussi. Un bien que je ne m'explique pas. »

– « Alors, c'est parce que c'est un vrai bien vois-tu, un bien qui ne parle pas à ce que ta tête peut accepter ou refuser... C'est ce genre de bien que peu d'êtres humains ont le courage d'affronter. »

– « Je ne sais pas pourquoi mais il a brisé mes remparts et je suis devenue très vulnérable depuis. »

– « Comme je l'ai été moi-même dans ce petit village en plein désert... »

François paraissait étonnamment réjoui de mon trouble, si réjoui que je vis un sourire se figer sur son visage émacié maintenant envahi par une barbe clairsemée qu'il ne contrôlait plus.

C'est le moment qu'il choisit pour reprendre son récit, un récit que j'avais cru achevé mais qui réclamait pourtant son prolongement...

– « Ce ne fut pas facile de sortir de Damiette et de franchir la ligne incertaine où des combats sournois avaient toujours lieu. Le Sultan eut la bonté de nous y aider car il n'y avait pas beaucoup de pitié entre l'armée de Messire Jésus et celle de celui que nous appelions toujours *l'Autre*. Quant à moi, je ne me sentais plus tellement concerné par ce qui se passait là

dans ce triste mélange de sable, de sang, de pauvreté et de splendeur.

Avec Frère Illuminato et les autres, nous priions tous à voix haute lorsque nous arrivâmes finalement en vue d'un campement sur lequel flottait la bannière des chevaliers du Temple. Ne sachant où aller, nous y demandâmes refuge pour quelques jours, dans l'espoir qu'on nous indiquerait un port sûr d'où nous pourrions embarquer pour rejoindre nos côtes.

À aucun moment, vois-tu, je n'étais parvenu à m'ouvrir devant mes compagnons de la nature de mon précieux chargement. Mes Frères étaient des hommes courageux mais je doutais vraiment de leur capacité à affronter le contenu des rouleaux qui m'avaient été remis. J'avais moi-même le cœur tellement ouvert par le milieu, Chiara ! Eux, ils respectaient mon silence... J'étais le Fondateur de leur Ordre, l'obéissance et la discrétion étaient de mise...

Ceux du Temple, par contre, voulurent me faire parler. Nous avions, miraculeusement selon eux, franchi les lignes de combat avec le seul argument de notre candeur et ils étaient persuadés que nous détenions de toute évidence quelque information.

Mais qu'y avait-il à dire sinon que nous avions seulement rencontré d'autres êtres humains qui avaient bien voulu nous écouter ?

On nous octroya le fond d'une tente improvisée, parmi quelques chevaliers harassés, et nous y passâmes une semaine entière sans que rien ne se produisît.

Enfin arriva un soir où, à l'issue d'une promenade solitaire sur un bout de plage jouxtant notre campement, j'aperçus une longue silhouette blanche marchant vers moi. C'était celle d'un homme au port altier bien que d'âge assez avancé. Je reconnus aussitôt l'un des chefs locaux de l'armée du Temple. C'était un Franc et je pouvais comprendre l'essentiel de sa langue. Une

conversation s'engagea tout naturellement, anodine d'abord. Cependant, au moment où nous allions nous séparer, le chevalier me posa une question inattendue, un sourire malicieux au coin des lèvres.

– « Alors, mon Frère, ils sont bien importants pour toi ? »

– « De quoi parles-tu ? »

Son sourire se fit plus large et intrigant encore.

– « Voyons... De ces rouleaux que tu protèges dans une toile de lin... Pardonne-moi... je n'ai pu m'empêcher d'y jeter un coup d'œil tandis que vous mangiez, l'autre soir. C'est la guerre, tu comprends... »

J'étais abasourdi par tant d'aplomb.

– « Tu sais donc lire ces langues ? Tu as compris les écrits ? »

– « Non pas... mais leur seule vue m'a fait penser à ceux que l'on dit avoir trouvés à Jérusalem il y a de cela déjà bien des années. Notre Ordre les aurait toujours en sa possession. À vrai dire, nous en parlons beaucoup... et souvent ! »

– « Et... que disent-ils vos rouleaux ? »

Il y eut un long moment de silence entre nous. Une marée timide était montante et nous marchions les pieds dans l'eau, chacun attendant manifestement que ce soit l'autre qui se décide à parler.

– « Eh bien, que disent-ils, vos rouleaux ? »

– « Es-tu homme de confiance ? »

– « C'est à toi de le sentir... Qui donc répondrait non à une telle question ? »

Nous jonglâmes ainsi avec les mots pendant quelques instants. Faute de pouvoir nous scruter mutuellement les yeux, nous nous en sommes finalement remis au ressenti de nos oreilles.

– « Soit ! » s'exclama alors le chevalier en allant s'affaler sur le

sable.

Avec quelques hésitations dans la voix il commença par me dire prudemment qu'il se pouvait que la vie de Notre Seigneur Jésus ne se soit pas déroulée tout à fait comme on nous l'avait enseignée. Qu'Il avait peut-être pris femme et que Sa Parole avait peut-être été abîmée au fil des temps... déformée, précisait-il enfin.

– « Peut-être ? l'ai-je interrompu. Peut-être ou de façon certaine ? »

– « En réalité, mon Frère, les écrits de Jérusalem ne laissent aucun doute. Ce sont eux qui entretiennent notre foi ; c'est par eux, c'est pour l'avènement de la sublime vérité qu'ils enseignent que nous parcourons ces routes. »

Le vieux combattant sortit alors d'une bourse qui lui pendait au ceinturon un tout petit morceau de parchemin méticuleusement plié.

– « C'est moi qui ai écrit ce qui s'y trouve, commenta-t-il à voix basse. J'ai recopié ces paroles d'une traduction qu'on me montra de l'un de ces fameux rouleaux. Ce sont des paroles qui m'accompagnent partout. Elles sont mon credo pour la Lumière que je cherche. Écoute, tu jugeras par toi-même...

"Il y en a qui disent qu'il faut d'abord mourir pour ensuite ressusciter. Ceux-là se trompent. Si l'homme n'obtient pas d'abord la résurrection pendant sa vie, il ne découvrira rien lorsqu'il sera mort ; il vivra sa mort en dormant, ainsi qu'il avait vécu sa vie."

En entendant cela, je ne pus évidemment cacher mon trouble et tout ce qui m'habitait depuis le désert.

– « C'est l'apôtre Philippe, n'est-ce pas, qui rapporte cela ? me suis-je écrié. J'ai moi-même recopié ces phrases dans notre langue... Elles ne me quittent pas non plus ! »

Inutile de te préciser, Chiarina, que cela acheva de briser

l'ultime réserve que nous avions jusque-là entretenue entre nous par précaution. Le chevalier éclata de rire et je fis de même, ce que je ne m'étais pas autorisé à faire depuis bien longtemps.

Passant alors au-delà de la gravité de tout ce que cela impliquait pour mon âme et celle de ceux que j'avais attirés dans mon sillage, j'entrepris de conter brièvement mon histoire au chevalier puis nous passâmes une partie de la nuit à échanger des arguments. C'était des arguments fous, vois-tu... mais de cette folie qui a toujours tant côtoyé mon cœur... la folie de celui qui veut tout donner pour dépasser le mensonge, débusquer l'ombre dans ses derniers repaires... même au seuil de ce qui semble être lumière.

– « Te voilà devenu hérétique, Frère Francesco ! » déclara soudain le Templier.

Aujourd'hui encore, cette réflexion demeure en moi, Chiara. Je n'ai cessé pendant des années de la pétrir dans ma tête et de tenter de la simplifier dans mon cœur...

Suis-je un hérétique ? Oui, peut-être... Certainement même... mais pire encore, un hérétique qui s'est renié. C'est cela la souffrance dont j'ai tenté de m'extirper, comprends-tu ? Je n'ai pas eu le courage ou pas la force d'aller jusqu'au bout du vrai chemin que Dieu traçait pour moi. »

– « Ne dis pas cela, Francesco ! me suis-je exclamée. N'as-tu pas appelé et offert l'Amour autant que cela se peut sur Terre ? N'est-ce pas cela le seul vrai chemin ? »

– « Oui... bien sûr... C'est ce que vous direz tous de moi. Ce ne sera pas faux pour le monde... cependant ce ne sera jamais vrai pour moi. Juste une demi-vérité... Aimer avec la candeur de l'ignorance c'est beau et grand, sans doute, mais aimer en n'offrant qu'une partie de la lumière et de l'espoir que l'on a découverts et que l'on porte, ce n'est pas assez. Je te l'ai dit, il n'y a que quelque temps que j'ai fait la paix avec tout cela. »

– « Que se passa-t-il après ta rencontre avec le chevalier ? Vous avez enfin trouvé un navire génois ? »

– « Oh... J'ai d'abord revu le Templier le lendemain puis encore les jours suivants. C'est là, en sa compagnie, que tout a commencé à s'ordonner dans mon cœur selon une nouvelle logique et à devenir plus limpide. J'ai osé regarder l'évidence : l'Église ne nous distillait qu'une portion de vérité et de Messire Jésus ainsi diminué de la moitié de Lui-même.

C'était quant au pourquoi de tout cela que le chevalier et moi-même étions en désaccord. Son idée – et celle de son Ordre – était qu'en nous faisant mépriser les beautés de ce monde, en nous coupant de nos divines réalités humaines, l'Église emprisonnait nos âmes à sa façon. C'était pour cette raison que les paroles de Philippe le touchaient tant, parce qu'il croyait que nous devions chercher à libérer nos forces divines avant que la mort ne nous emporte et que c'était cela le vrai message du Christ.

J'étais en accord avec lui sur ce dernier point... Là où je ne le suivais plus, c'était dans son reniement de l'Église. Jusqu'au bout j'ai pensé qu'on ne nous avait menti que par ignorance, par omission, pour simplifier le message puis par oubli au fil des temps. J'étais persuadé aussi que l'heure était venue de tout dire et que là se situait ma mission.

– « Si tu le crois, mon Frère... », c'est sur ces mots, me souvient-il, que le Templier prit congé de moi lors de notre dernière rencontre. Quelques jours plus tard, mes compagnons et moi trouvâmes un navire qui voulut bien de nous et nous pûmes rejoindre nos rivages sans trop de difficultés.

Crois-moi, petite sœur, lorsque des semaines après les murailles d'Assise me sont apparues en haut de leur colline, mon cœur était palpitant d'enthousiasme. De quel espoir pour le monde n'étais-je pas porteur ! Ma mission de vérité pour mieux révéler la grandeur de cette vie et le respect que nous lui

devions ne serait certes pas aisée à mener à bien mais Notre Sauveur m'y aiderait... Ne m'avait-Il chargé Lui-même de tout cela ? »

– « Mais, Francesco, as-tu vraiment cru que la simple révélation du fait qu'il ait pris femme pouvait à ce point tout changer ? »

– « Oh, non... certes pas, Chiara ! Ce n'était pas Ses épousailles avec Meryem qui comptaient en tant que telles... mais tout ce que l'enseignement qui en découlait impliquait pour nous, les hommes et les femmes pris entre la chair et l'esprit, le visible et l'invisible, le Mal et le Bien ! C'était un enseignement qui pouvait nous libérer d'une monstrueuse dualité, un enseignement qui nous faisait renaître avant même que nous n'arrivions aux portes de la mort... Les Paroles de Philippe résumaient tout cela, vois-tu !

Le lendemain même de mon retour ici, bien qu'harassé et les yeux déjà très souffrants, je me suis précipité chez l'évêque avec mon chargement de rouleaux soigneusement protégé dans sa pièce de lin. Mon trésor... un trésor pour l'humanité tout entière ! La preuve que le Christ avait aimé la vie de ce monde et qu'il nous avait ouvert une voie d'amour si totale qu'elle n'excluait rien mais incluait tout, ce qu'on appelle le Haut et le Bas, le Soleil et la Lune. Cela nous disait qu'il y avait une place pour *tout* dans Son cœur et qu'une telle vérité ne faisait qu'ajouter à Sa grandeur.

Je ne pensais évidemment pas que l'évêque m'accueillerait à bras ouverts avec ce regard posé sur l'œuvre de Notre Seigneur. Je m'attendais toutefois à un certain intérêt en raison de l'ancienneté des écrits que j'allais respectueusement déposer sur sa table. J'accepterais sa méfiance comme logique... Je parlerais et les choses feraient leur chemin, elles mûriraient en lui car je ne pouvais imaginer un instant qu'il fasse une obstruction systématique à une telle révélation.

Effectivement, il n'en fit pas... mais lorsque je vis l'un de ses sourcils se lever puis se figer durement sur son front tandis qu'il observait le premier rouleau que je lui tendais, je sentis une terrible froideur s'installer en lui.

– « C'est près de Damiette, que tu as obtenu cela, dis-tu ? »

– « Dans le désert... chez un vieil homme qui... »

– « Fort bien... Je te sais gré de les avoir amenés à l'Église sans tarder. Je les ferai parvenir moi-même à sa Sainteté dès que possible. J'espère que tout cela ne te trouble pas, Père Francesco. Il existe un peu partout des quantités de documents semblables à ceux-ci, vois-tu... Il faut seulement s'assurer qu'ils ne tombent pas en de mauvaises mains. »

Je n'en voulais pas plus : il était capital que Messire le Pape fasse traduire les rouleaux et analyser la situation par ses docteurs érudits. J'aurais été parfaitement heureux des paroles de l'évêque si, avant de nous séparer, ce dernier m'avait, comme d'habitude, accordé une accolade fraternelle pour preuve de sa bénédiction et de son soutien. Il n'en fut pourtant rien. Notre entretien prit fin plutôt sèchement de sa part.

Un signe de croix vaguement tracé dans l'air devant mon visage confirma la suspicieuse froideur que j'avais cru déceler quelques instants auparavant.

J'ai donc quitté Messire l'évêque l'angoisse à l'âme quoique confiant dans la suite des événements. Après tout, il n'avait rien vécu de l'intensité des moments de Soleil qui avaient tant compté pour moi. N'était-il pas normal qu'il ait peur ?

Lorsque j'ai ensuite rassemblé mes Frères pour la première fois depuis longtemps sous l'arbre que tu connais bien près de la chapelle, il ne fut bien sûr pas question de tout cela. Officiellement, mes compagnons et moi n'avions fait que prêcher. Nous avions semé autant que cela se pouvait la Parole de Notre Seigneur à des êtres pleinement humains qui l'avaient

entendue. Nous avons soigné les plaies aussi, autant que les âmes... Enfin, le Sultan était un homme affable et nous étions heureux de ce voyage qui nous avaient rapprochés de Dieu. Frère Illuminato était littéralement béat ; c'était exactement sa vision des choses...

Quant à la suite de cette petite assemblée où nous étions une vingtaine, tu la devines un peu, Sorella. Frère Pietro prit la parole pour m'annoncer que la Règle de la Maison des Pauvres Dames avait été modifiée par le Cardinal Ugolini^[19] en mon absence, sur conseil du Pape.

Comme sa phrase avait été brève et un peu hésitante j'ai tout de suite cru à une plaisanterie mais avant même que je ne réagisse, Pietro s'était levé et m'avait déjà tendu le parchemin attestant tout cela. Un énorme sceau d'un rouge sombre en disait l'authenticité.

Peut-être te l'a-t-on rapporté, Chiara, je suis resté sans voix. Je ne pouvais croire que l'on ait touché à l'Ordre sans m'en avertir et surtout en profitant de mon absence...

Je n'ai pas fait une seule réflexion. Les mains tremblantes, j'ai pris le document soigneusement roulé et je suis parti sur le chemin afin de m'isoler avec lui. Je me souviens du silence que j'ai alors laissé derrière moi ; il était tellement lourd ! On aurait même dit que les oiseaux retenaient leurs chants...

Frère Pietro n'avait hélas pas menti... J'avais entre les mains une nouvelle Règle pour les Pauvres Dames, une règle qui, à mes yeux, affaiblissait celle dont je t'avais confié la rédaction, Chiara... Elle ne se ressemblait plus, tu le sais.

Tu avais écrit quelque chose de très simple, simple comme devait l'être notre amour envers Dieu et envers l'humanité. Il y avait de la place pour la confiance en la divine Providence et pour tout le parfum de pauvreté absolue que les saints Écrits exaltaient mais là... Là, face à ce texte, je ne voyais que des points pensés et structurés. On avait... légiféré pour affaiblir ou

amollir, me semblait-il. On avait... rétréci quelque chose à ce qui était sorti d'un jet de ton cœur et aussi du mien en contact direct avec la conscience de Notre Seigneur. Cela ne se pouvait pas... Non...

Au bout d'un long moment, j'entendis des pas qui venaient vers moi. C'était les Frères Pietro et Ruffino. La mine grave, ils cherchaient à me rattraper.

– « Cela ne se peut pas... leur ai-je alors répété avant même qu'ils n'ouvrent la bouche. J'ai donné naissance à cet Ordre... Sans ma présence ils ne peuvent pas... »

– « C'est ce que je leur ai dit, me répondit Pietro d'une voix terne... mais l'envoyé du cardinal m'a répondu que cet Ordre ne t'appartenait pas pour autant, qu'il était à l'Église et que c'était l'Église qui en décidait. »

Là, Chiarina, je t'avoue que je me suis assis sur le bord du chemin, privé de toute force et de toute joie. Il n'y avait rien à répondre. »

– « C'est ce qu'on m'a rapporté, Francesco. Toutefois, on nous a dit qu'après une rapide réflexion tu avais tout accepté et remercié à voix haute Messire le pape pour sa sagesse. »

– « Qui a dit cela ? »

– « Je ne le sais plus... Personne en particulier ; c'est ce qui s'est répété chez nous. »

– « J'ai accepté oui... J'ai obéi, Chiara... mais cela m'a demandé deux semaines de prières souffrantes. Obéir à l'Église... n'était-ce pourtant pas moi-même qui l'avais prescrit bien des années plus tôt ?

Pourquoi voulait-on priver les femmes de la même pauvreté que celle que j'avais demandée pour les hommes ? Il me fallut deux autres semaines pour admettre que c'était mon orgueil qui avait été blessé car, après tout, l'adoucissement de la Règle préconisée par le cardinal allait plutôt dans le sens de ce que

m'avait enseigné le vieil homme du désert... puis de ce qu'avait évoqué le Templier.

Oh ! Sorella... je crois que j'avais voulu effacer de mon esprit toutes leurs réflexions. Oui, la grande pauvreté dont j'avais fait mon étendard était sans doute excessive... Les réflexions qui m'avaient été faites étaient bel et bien sensées : si le Christ n'avait point méprisé les attributs de ce monde ainsi qu'on voulait nous le faire croire, alors pourquoi aurait-Il rejeté avec intransigeance tout ce qui accordait un juste respect au corps ? Entre la simplicité du Christ et cette sorte de misère que j'avais jusque-là revendiquée comme un honneur, il y avait tout un abîme ! Sans le savoir, le pape et le cardinal avaient donc œuvré dans la direction de ma découverte...

Alors, tu comprends mieux maintenant... Il s'ensuivit une longue période durant laquelle je fus péniblement aux prises avec mes propres contradictions. Pour y voir plus clair et y mettre fin, je me mis à parcourir seul la campagne sur des lieues et des lieues, dormant presque toujours à même le sol là où je me trouvais, dans les champs, les bosquets et les bergeries quand il y en avait. J'ai beaucoup soigné durant cette période, cela m'évitait de penser. Il y avait de toute façon tant de souffrance à soulager !

Quelques Frères, inquiets de mon esprit anormalement taciturne, voulurent alors me rejoindre pour partager ce que je vivais comme une errance guérissante. Je n'ai pas voulu d'eux... Finalement, tu le sais, je suis rentré de moi-même à Assise.

Dans l'appréhension grandissante de la réaction de Messire le pape face au contenu de mes rouleaux, j'ai presque aussitôt demandé audience à l'évêque. Je te le dis sans exagération : je crus ne pas ressortir vivant de chez lui. »

– « Des rouleaux de palme ? De quels rouleaux veux-tu parler, Père Francesco ? fit-il sans me regarder et d'un ton

ironique. Je ne me souviens de rien... Oh oui, c'est vrai... il y avait bien un ou deux parchemins sans valeur que tu avais cru devoir ramener de là-bas... Je ne sais même plus où ils sont passés... Peut-être chez le cardinal... »

– « Son ton, je te l'assure, s'était fait presque sarcastique. J'ai reçu ses paroles comme un coup de couteau en plein cœur, petite sœur. Si tu savais... Si tu savais ce qui s'écroulait en moi... tout l'espoir d'un printemps pour l'Église de Notre Seigneur Jésus ! Pourquoi ne me soutenait-il pas, Lui qui m'avait parlé si bellement et à si haute voix ? Pourquoi ?

De retour ici, dans ma petite chapelle, j'ai dû ma survie à mes prières. J'en ai inventé des multitudes par jour de ces prières ! Elles coulaient de ma bouche comme les larmes de mes yeux, en silence mais avec la force décapante des torrents de montagne. Pourquoi être monté si haut, me suis-je demandé, pourquoi être monté si haut et m'être tenu si près de la pensée de Notre Frère Jésus pour dévaler ensuite jusqu'entre les murs de ce qui devenait ma prison intérieure ? »

– « Tu as dit "Notre Frère Jésus", Francesco... »

– « Oui... C'est sorti tout seul de mon cœur. Tu penses que c'est blasphème, n'est-ce pas ? »

– « Je ne pense plus rien... J'essaie seulement de ressentir... et je ressens surtout un immense mystère autour de toi et en toi. Le mystère de Dieu sans doute... »

Tandis que je venais de prononcer ces mots avec une intense émotion, je vis que François cherchait ma main parmi les plis de sa pauvre couverture. Je la lui tendis sans la moindre réserve. Au point de confiance et d'hérésie où nous en étions, plus rien ne m'effrayait. J'avais franchi tant de fleuves intérieurs en si peu de jours !

Une violente toux s'empara alors de François comme si l'adversaire sournois qui se cachait dans sa poitrine avait

profité d'un bref instant de détente pour reprendre le dessus. Fallait-il que j'impose le silence à mon Frère ? Que je l'invite à se laisser gagner par le sommeil ? Je savais bien que non... Je voyais plus que jamais que les jours de François s'écoulaient tels les derniers grains d'un sablier. Son étonnante facilité à se souvenir et à se raconter dans ces moments extrêmes témoignait sans cesse un peu plus de l'urgence dans laquelle il se trouvait. Raconter... raconter pour se libérer et sûrement, sûrement aussi, me tendre le flambeau.

– « Les oiseaux sont encore là, dis-moi, Sorella ? »

– « Il y en a deux sur le bord de la fenêtre... »

François poussa un long soupir de satisfaction.

– « Alors tout est bien... Mais tu ne m'as pas vraiment répondu tout à l'heure... C'est donc moi qui vais te répondre. Non... mon âme n'a pas le sentiment d'avoir blasphémé en disant "Notre Frère Jésus". Qu'Il soit notre Frère de toute éternité avant d'être tout ce que l'on dit est peut-être la plus importante de mes découvertes. Comment appeler autrement Celui qui s'est voulu si proche de nous, qui a honoré à parts égales et avec un amour infini le Ciel et la Terre au point de les unir ainsi en Lui ? Le chemin de l'Union, le chemin de la Réconciliation... C'est cette direction qu'il a voulu nous montrer ! C'est tout cela que disaient les rouleaux que j'avais apportés avec moi, Chiara... Et bien d'autres choses encore ! Peut-être aurais-je le temps de te les enseigner ?

Que sont-ils devenus dans leur beau carré de lin ? Cachés ? Brûlés ? Je n'en ai plus jamais entendu parler. Je ne sais pas même s'ils ne se sont jamais rendus jusqu'à sa Sainteté ! Officiellement, ils n'ont jamais existé. J'en garde juste quelques très courts passages, reproduits par moi-même, soutenu par la patience du vieux sage et la bonne volonté de Nasrim. »

– « Comment as-tu pu survivre à tout cela, mon Frère ? Ce qui t'a été fait ne porte pas d'autre nom que celui de trahison.

Tu as été trahi ! »

– « J'ai survécu... par obéissance ! Parce que j'ai juré obéissance à notre Église... et par responsabilité aussi.

C'était le temps où notre Ordre grandissait beaucoup, te souviens-tu ? Il grandissait démesurément ! Tant et tant que je le voyais m'échapper complètement ! Était-ce le moment pour que je crie à la face du monde l'immensité de ce que j'avais découvert ? J'aurais certainement détruit tout ce pourquoi j'avais tant travaillé. J'aurais semé un effroyable trouble dans les âmes et j'en aurais eu le cœur crucifié.

Était-ce ce que Notre Seigneur voulait ? Je ne le pense pas... Il souhaitait que je reconstruise... pas que je sape ! Et comment un petit Frère tel que moi l'aurait-il pu, d'ailleurs ? Les paroles de vérité que j'avais recueillies se seraient éparpillées au vent sans le soutien du pape... Éparpillées comme des graines de folie !

– « Un petit Frère comme toi, dis-tu Francesco ? Mais de partout et de bien au-delà de nos frontières des hommes et des femmes affluaient vers toi pour recevoir ta bénédiction et t'apporter la preuve que l'Ordre s'étendait à la vitesse d'un cheval au galop... »

– « D'un coursier emballé, devrais-tu dire ! Oui, les choses sont allées trop vite. Moi, j'étais là, je revenais du pays du Soleil avec une nourriture de Feu tandis qu'on accourait dans ma direction avec des jarres pleines d'eau comme pour éteindre ce qui me faisait revivre...

Comment aurais-je pu laisser mon nouveau souffle s'exprimer ? L'obstacle était double : d'abord l'enthousiasme débordant de tous ceux qui affluaient avec leur vœu d'extrême pauvreté et de total renoncement au monde... et ensuite les terribles dissensions qui naissaient de leur nombre grandissant.

J'ai alors compris que le peu que j'avais jusque-là offert à l'Église commençait à déjà se ronger de l'intérieur. Il en arrivait de partout et régulièrement de ces tempéraments forts qui voyaient les choses à leur façon et qui auraient voulu leur propre version de notre Règle.

Tu me connais... Je ne suis pas entré dans leurs polémiques. Discourir pour épuiser le cœur... Tu sais que j'ai toujours eu cela en horreur.

Ils étaient si nombreux à vouloir affirmer leur petite tendance à ceci ou à cela ! On me disait toujours que la Règle était trop ou pas assez... « Est-ce toi qui l'a rédigée, mon Frère ? Peut-être devrais-tu... Là, par exemple, on pourrait ajouter à cette ligne... ». Je n'en pouvais plus, Chiara. Ce n'était tellement pas ainsi que j'avais imaginé mon retour chez nous ! Si tu savais comme j'ai été pris du désir de retourner là-bas, de l'autre côté de la mer, dans le désert ! Cependant, je ne voulais pas fuir, tu comprends. Peut-être y avait-il encore un espoir ? Peut-être tous ces remous n'étaient-ils que ceux d'une tempête qui allait finalement se calmer ?

De peut-être en peut-être, le temps s'est écoulé et a finalement fait de moi le prisonnier muet de mon idéal de jeunesse. J'étais dépassé par ce que j'avais lancé, Chiarina ! Personne ne le voyait parce que je ne disais rien et parce que j'étais le plus possible sur les routes afin de vider ma tête en faisant travailler mes mains et mon cœur.

Aider, servir... c'était plus que jamais la seule vérité indubitable que je pouvais incarner. C'était mon refuge aussi puisque l'autre, celle que j'avais recueillie dans de vieux rouleaux, l'autre s'éloignait de moi tel un rêve dont le souvenir partait en lambeaux.

Face à tous ceux qui accouraient vers moi et vers mes Frères les plus proches pour trouver un axe à leur vie, que pouvais-je faire sinon continuer à poser mes pieds dans les mêmes

empreintes de mortification ?

Mon dilemme était terrible... Comment continuer à renoncer à ce que ce monde offrait tout en m'émerveillant devant ses évidentes splendeurs ? Comment continuer à mépriser ma propre chair alors qu'elle était le temple dans lequel Dieu m'avait placé pour L'approcher ? Comment enfin continuer à éviter les regards féminins alors que Notre Seigneur Lui-même n'avait pas craint de prendre femme ? Moi qui avais jadis juré de ne plus jamais mentir, voilà que le mensonge me rejoignait à mon propre insu et de façon subtile. Oui, j'étais réellement prisonnier de moi-même et de mon image, petite sœur, et cela me tuait !

Souvent, en me rendant d'une ville à l'autre à la demande de mes Frères qui s'y établissaient, j'arrivais au milieu d'âpres discussions. On aurait dit que les principes sur lesquels j'avais basé notre Ordre étaient trop simples pour l'esprit humain. Il fallait toujours plus de précisions et, au bout du compte, davantage de rigidité. Il arriva même que l'on me déclare naïf là où je n'exprimais, quant à moi, qu'une douce spontanéité.

Je finis donc par presque me taire et ne plus vouloir participer au moindre débat. Il y avait mieux à faire, tu le sais bien ! Des malades à soigner et le monde entier à aimer... Des malades à soigner... Oh oui ! Nous étions tous malades... Tous ! Malades de notre complexité et de nos petites visées personnelles si souvent drapées dans de grands principes se réclamant de Dieu !

Durant toute cette période, mon combat intérieur se limita à la sauvegarde de la joie que le Seigneur avait un jour placée en moi et qu'il ne fallait pas que je perde.

C'est la nature tout entière qui m'a alors sauvé, je crois. C'est par elle que le Soleil d'Éternité m'a répondu et soutenu. Je m'y suis jeté à corps perdu et l'âme béante pour échapper aux bavardages stériles des hommes. Et le plus merveilleux de tout

cela, Chiarina, c'est que la Nature elle-même s'est mise à me répondre dans les moindres de ses manifestations. Plus un animal ne craignait mon approche, plus un arbre ni même une fleur ne se montraient muets dès que je les caressais de la main. Ils me tendaient leur âme... car ils en ont une ! Ils m'indiquaient l'essentiel, tu comprends... Le vrai dialogue du cœur ! Celui qui est fait d'images et non de mots manipulables...

Puis, je me suis mis à regarder le bleu du ciel, l'or du soleil, la transparence laiteuse de la lune, le scintillement des étoiles et j'y ai reconnu l'absolu visage du Divin. Je me suis dit que c'était tout cela, toute cette splendeur qui avait soutenu la marche de notre Frère Jésus parmi nous... parce que nous, nous... nous n'avions sans doute jamais prêté la bonne oreille à ce qu'il enseignait si candidement... ni regardé dans la bonne direction.

Le souvenir de mes rouleaux de palme ? J'ai voulu l'enterrer en moi pour pouvoir continuer à respirer dans une humanité qui manifestement n'en voulait pas. Je me suis mille fois accusé de reniement, de lâcheté. Parfois, j'ai pensé avoir réussi à tout gommer de ma mémoire... Hélas... ou plutôt heureusement, ma petite sœur, on ne gomme pas ce qui est gravé en profondeur. Son empreinte persiste et poursuit son œuvre au cœur même de la matière.

Oui, tu m'as bien entendu... J'ai dit *la matière*, ce que nous voyons, ce que nous touchons, ce que nous sentons... car c'est *par* elle, en pénétrant son secret, comprends-le, qu'il arrive parfois que notre esprit se souvienne le mieux de lui-même. »

Les parchemins de San Damiano

Comment exprimer la largeur de la brèche que François avait pratiquée dans mon âme ? C'était tellement au-delà des mots et de leurs bouleversantes révélations...

En vérité, j'avais de moins en moins l'impression de découvrir quelque chose mais plutôt de redécouvrir ce que le fond de mon être avait toujours connu en secret.

En défonçant tout un pan du dogme de notre foi, je voyais combien François avait rendu celle-ci plus belle encore, parce qu'infiniment plus vaste. Elle n'imposait plus de murailles pour se protéger par le biais de l'interdiction et du rejet mais englobait toutes les formes de la vie. Tout devenait alors l'expression de Dieu comme autant de sentiers menant à Lui et qu'il fallait avoir le courage de reconnaître.

Les dernières phrases que François m'avait confiées avant que je ne le quitte parlaient de la Nature tout entière – de la Terre jusqu'aux étoiles – en des termes qui en faisaient le corps de Dieu.

C'était par essence un corps sacré que nous ne parvenions ni à voir ni à envisager à cause des brumes de notre personnalité...

« Des brumes de notre âme ! avait-il même précisé. Pourquoi notre âme était-elle si embrumée, elle que l'on disait se tenir près du Divin ? Parce qu'elle était une sorte d'espace en nous où s'exprimaient aussi nos émotions et nos pulsions. Parce que les manifestations de notre petitesse ressemblaient à une eau qui sans cesse s'évaporait dans le ciel de notre être et y formait des nuages... »

J'étais si fascinée, émerveillée et en territoire de connaissance tellement familier que je ne pus m'empêcher de me précipiter vers Agnès dès que j'eus rejoint la Maison des Pauvres Dames.

Elle priait seule dans sa cellule. Je l'y ai surprise, les yeux rivés sur la lune qui commençait à monter et qui apparaissait par la fenêtre grande ouverte.

– « Sorella... lui ai-je dit à l'oreille en me forçant à conserver les usages de base de notre Communauté... Il faut que je te parle. Il le faut ! Cette nuit, alors que tous les feux seront éteints et que nos Sœurs dormiront, rejoins-moi dans la petite chapelle. »

Lorsque deux heures plus tard je me suis levée, je savais qu'Agnès serait fidèle au rendez-vous. Elle m'y avait même devancée. En passant le seuil de la pièce qui nous servait de chapelle, je vis sa silhouette gracile agenouillée au pied de l'autel où nous priions communément. Je l'y rejoignis, toute tremblante parce que pénétrée d'un froid autant intérieur qu'extérieur. Agnès aussi grelottait.

– « Tu crains ce que j'ai à te dire ? »

Elle me fit signe que oui mais, en réalité, je crois que j'avais bien plus peur qu'elle de ce qui pouvait se passer. J'avais accepté, moi, de me précipiter dans le vide aux côtés de François, j'avais même appelé son vertige... mais l'imposer à Agnès, c'était bien autre chose. Mes mots, j'en étais certaine, allaient être si pauvres... si ridicules également !

J'ai souvenir avoir commencé par balbutier un « Pardonne-moi » hésitant puis avoir longtemps attendu qu'une première vraie parole franchisse la barrière de mes lèvres.

Enfin, les verrous de ma retenue sautèrent et, dans un souffle presque désespéré, les mots déferlèrent fiévreusement de ma poitrine sans que j'en contrôle la force. C'était un chapelet

de perles que je voulais offrir à Agnès, le même que m'avait tendu François et qui devenait trop éblouissant pour moi seule.

Lorsque sonnèrent les matines, je venais à peine de terminer mon récit tandis que ma sœur n'avait, quant à elle, pas encore ouvert la bouche. Selon l'usage, nos compagnes commencèrent à se joindre à nous dans la chapelle afin d'y prier. C'est là que j'aperçus à la lueur d'une chandelle quelques larmes glisser doucement sur les joues d'Agnès. Je me dis alors que si j'avais perforé son âme au point que la confiance et la joie s'en enfuiraient à jamais, je ne parviendrais pas à me le pardonner.

François m'avait mise en garde : « Il arrive que ce qui représente un ferment pour l'un inflige au contraire une terrible blessure à l'autre... »

Par bonheur, mes craintes n'étaient pas fondées. Dès que nous fumes à nouveau seules, Agnès et moi tombâmes dans les bras l'une de l'autre. J'ignore qui de nous deux amorça la première le mouvement... Je puis seulement dire que c'est un flot de bonheur qui nous a emportées jusqu'au petit matin quand vint l'heure des laudes et que "notre" chapelle fut à nouveau envahie.

– « Vous avez prié ici toute la nuit ? » me souvient-il avoir entendu Sœur Catarina demander discrètement et avec étonnement.

Je n'eus pas même le temps d'amorcer une réponse. Celle qui était en moi jaillit plus rapidement du cœur d'Agnès.

– « Nous avons été heureuses toute la nuit... »

Dès lors, j'ai compris que le fardeau que m'avait confié François et son espoir si... difficile à regarder en face ne peuplèrent plus ma solitude à moi seule mais seraient partagés.

– « Peut-être que Béatrice... » s'exclama Agnès dès que nous fumes à nouveau toutes deux.

– « Non, non... Elle est trop jeune, trop petite, trop... Il faut s'arrêter là... »

C'était au tour d'Agnès de se sentir noyée dans le tourbillon de sa découverte.

– « Je ne comprends pas comment l'évêque et sans doute le cardinal ont pu... »

– « Il faut s'arrêter là, ai-je encore répété deux ou trois fois à ma sœur transpercée par l'émotion. Il faut s'arrêter là... Laissons-les avec leur âme... Te souviens-tu de cette parole de Notre Seigneur, si terrible en apparence ? : « Ne distribuez pas les perles... » Elle fait mal... mais sa vérité est si puissante, Agnès ! Frère Francesco avec toute sa douceur me l'a traduite ainsi : « On ne fait pas entrer le cœur d'un oiseau dans le corps d'une mouche... » ou encore « On ne donnera pas de bon vin à celui qui le laissera tourner en vinaigre. » Comprends-tu ? »

Agnès comprenait, bien évidemment... Elle comprenait si bien que je dus reconnaître que j'avais projeté sur elle les peurs qui avaient été miennes. Elle comprenait tellement et avait tellement hâte de nettoyer sa tête de tous les « éboulis de questions », disait-elle, qui s'y étaient soudainement entassés qu'elle ne désirait qu'une chose : que je l'emmène auprès de François afin de partager un ultime regard avec « celui qui avait tant reçu ». Quel argument opposer à un tel souhait ? Ma réticence à avouer à notre Frère que je n'avais pas su tenir ma promesse de discrétion ?

– « Tu comprends, Chiara... reprit Agnès pour plaider sa cause, ce qu'il a découvert dans ce désert répond tellement aux contradictions qui s'affrontaient au fond de moi !

Dans mes heures de silence, je n'ai jamais cessé de me demander comment il était possible de concilier l'amour envers Notre Seigneur et la condamnation des manifestations de ce monde. Je n'ai jamais craint de rejeter mon corps, de faire fi de mes besoins, ni même de détourner les yeux de tous les

artifices qui nous appellent... Ce n'était pas cela ma difficulté ! C'était de trouver une cohérence totale à cette fermeture...

Si tout venait de Dieu, pourquoi tourner le dos à ce tout ? J'en suis même venue à me dire que la Création était peut-être l'œuvre du Malin... où alors que Dieu Lui-même jouait le rôle du Tentateur.

Je n'ai pas les connaissances des docteurs en nos saintes Écritures, loin de là, tu le sais bien... mais lorsqu'il m'est arrivé d'écouter quelques-uns d'entre eux, j'ai toujours eu l'intime conviction que leur art consistait surtout à savoir jongler avec les idées au moyen de toutes les ruses qu'autorisent les mots. Je ne suis pas savante et ils détruiraient ici, sur l'heure, tout ce que je te dis au moyen d'une ou deux de leurs sentences.

Moi, je me tairais, bien sûr... Cependant mon cœur continuerait d'appeler Messire Jésus tel que tu viens de me Le décrire... amoureux du monde, de tout ce qui fleurit, de tout ce qui marche et vole, de tout ce qui sourit à la vie.

A-t-Il été aussi pauvre qu'on nous l'a enseigné ? Je n'ai aucun moyen de le savoir... mais si j'ai moi-même voulu la pauvreté ce n'est pas, je dois te l'avouer, parce que j'y vois une vertu en soi. Je ne cesse de croiser des pauvres habiles à mentir, à voler et à blasphémer. *Je désirée pour essayer de comprendre ce qu'il y a au fond de nous quand plus rien n'existe pour nous distraire... »*

Agnès n'en finissait plus de se raconter. Moi qui avais toujours eu tendance à la considérer comme une petite fille plus inexpérimentée que moi, je m'apercevais à quel point elle était pleinement devenue ma sœur d'âme. Son discours, je me l'étais tenu cent fois, écartelée entre soumission et rébellion, cherchant à enfouir mes réflexions silencieuses sous des avalanches de prières récitées machinalement et à voix haute.

Où était donc le vrai Dieu que nous cherchions ? Dans de la misère cultivée au fond de ce cœur qu'il nous avait offert et

dont nous malmenions le moindre battement ?

Les paroles de Francesco revenaient me chercher : « Si Aïssa avait pris Meryem pour femme, alors pourquoi ai-je si souvent détourné mon regard du tien ? Pourquoi ai-je donc étouffé tant de sourires ? »

Toujours agenouillée au pied de l'autel, j'étais morte de fatigue. La nuit avait été blanche et les émotions puissantes. Agnès me convainquit de prendre un peu de sommeil en m'isolant une heure ou deux dans ma cellule. Après, nous aviserions.

Une fois seule, je me suis laissée tomber sur ma paille sans prendre même soin d'ôter mon voile. C'est alors que je me suis posée l'une des plus poignantes questions de ma vie. Je me suis demandé si je ne m'étais pas menti, si dans mon souhait de marcher droit vers Dieu, au lieu de dépasser la dualité de notre monde, je n'avais pas fait que la préserver ou même l'entretenir en sourdine au creux de mon être, comme des braises qui couvent sous la cendre.

Il me fallait bien le reconnaître... Toutes ces émotions qui montaient en moi auprès de Francesco, cette rougeur qui s'emparait encore si facilement de mes joues à la moindre évocation du passé n'étaient-elles pas la preuve d'une frustration inavouée ? Oui, ce matin-là, j'ai osé lâcher ce mot dans mon âme. M'étais-je – nous étions-nous – imposé une frustration dont Dieu n'avait que faire ? Une discipline que Notre Seigneur Lui-même n'avait pas vécue et n'avait jamais enseignée ? S'il en était ainsi, qu'y avait-il alors à dire et à faire ? Prier plus encore ? Crier ? Désobéir ? Comme je comprenais ce qui avait rongé François ! Oh, oui... Ne plus rien faire d'autre, peut-être, qu'aimer et aider... aimer et aider, sans trop le dire...

C'est sur ces pensées d'éveil et de confusion, d'émerveillement, de lucidité et de semi-colère que mes

paupières se fermèrent. Un lourd rideau de velours voulait tomber sur moi tandis qu'un nouveau jour commençait. Pour la première fois depuis bien longtemps je le laissais faire... Un gouffre noir...

Et puis soudain, l'inattendu se produisit. Tout s'éclaira derrière mes yeux et je ne sais quelle force me fit me redresser puis tourner la tête vers le mur. François était là, debout devant moi, les bras légèrement ouverts et sans ses plaies. Il souriait mais de la tête il me faisait «Non, non...». « Non quoi, mon Frère ? Non à quoi ? » ai-je cherché à lui répondre sans que le moindre son puisse sortir de ma poitrine.

Ce fut tout... Je sentis la pression d'une main sur mon épaule puis j'entendis confusément une voix féminine qui s'adressait à moi.

– « Sorella... Chiara... Cela va-t-il bien ? »

Mes yeux consentirent enfin à s'entrouvrir. C'était Agnès. Penchée sur moi, elle avait le regard inquiet.

– « Tu gémissais en dormant, alors j'ai pensé... Et puis comme il y a déjà plus de trois heures et que la cloche a sonné... Toutes nos sœurs sont sorties depuis longtemps. J'ai dit que tu n'étais pas bien... »

Encore imprégnée de ce qui n'avait été de toute évidence qu'un rêve, je me suis péniblement assise sur le bord de mon matelas. Le sol me parut glacial et je me suis empressée d'enfiler mes sandales sur mes bas de laine brune quelque peu moribonds.

– « Et puis, continua Agnès, Frate Leone est venu frapper au portail tout à l'heure. Il m'a tendu un petit pli pour toi. C'est Frère Francesco qui te le fait parvenir. Frate Leone a ajouté qu'il était préférable que tu ne fasses pas ta visite habituelle aujourd'hui. Il y aura beaucoup de monde en bas. Toute la famille Perelli, les Tomassi... On parle aussi de quelques Frères

de Gubbio pour cet après-midi. Ils dormiront là... Tiens, voilà...

»

Le visage interrogateur, Agnès me tendit un petit morceau de mauvais parchemin plié quatre fois sur lui-même et scellé par une goutte de cire verte.

– « Reste là... dis-je tandis qu'elle amorçait un mouvement de départ. Lis-moi ce qui est écrit ; les yeux me brûlent ce matin. »

S'accroupissant près de moi, Agnès fit alors sauter le modeste cachet de cire et déplia le carré de peau jaunie. J'y aperçus une grosse écriture très mal formée. Quelque chose de bref...

– « On dirait qu'il ne sait plus écrire... », commenta Agnès.

– « Il n'y voit plus rien. Il a dû peiner... »

Sans attendre, Agnès se mit à déchiffrer les signes malhabiles.

– « ... *"Sorella, soulève la pierre très carrée derrière l'autel San Damiano. Prends ce qui s'y trouve*

Il n'y a que cela et puis la petite croix qu'il aime tant dessiner. »

– « Mon Dieu ! » ai-je murmuré, la gorge serrée.

Sans commenter quoi que ce soit, ma sœur m'aida à me relever et, quelques instants plus tard, nous poussions ensemble la lourde porte de San Damiano dont les gonds se plaignaient épouvantablement. Par bonheur, l'église était vide. Chacun était aux champs ou à ses activités. Seuls finissaient de brûler quelques cierges, derniers témoins des offices du matin.

Le cœur battant à n'en plus finir, Agnès et moi nous nous sommes alors dirigées d'un pas faussement paisible vers l'autel et avons contourné celui-ci tout en nous répétant l'une à l'autre la brève indication de François. À vrai dire, nous nous sentions très mal à l'aise. Nous avions si peu l'habitude des secrets que

notre petite recherche nous donnait l'impression de participer à une grande intrigue. Il fallait au moins que personne ne nous voie là ! L'entretien du chœur de San Damiano faisait partie de notre charge et nous aurait fourni une excuse toute prête mais l'une comme l'autre nous étions certaines de nous perdre en bafouillements.

Le plus silencieusement possible et dans la pénombre, nous nous sommes donc mises à chercher. À l'arrière droit de l'autel, il y avait en effet une dalle de pierre un peu plus régulière que les autres, plus carrée. Si c'était bien celle dont il s'agissait, elle paraissait étroitement bloquée entre les autres. Qu'est-ce que François avait bien pu dissimuler là aussi hermétiquement ? La seule solution était de trouver un objet pointu pour espérer dégager les arêtes de la pierre.

Agnès se souvint d'un vieux couteau cassé abandonné quelque part dans une niche où on rangeait des cierges. Celui-ci fit bien notre affaire. La tâche ne fut pas aisée mais nous arrivâmes finalement à dégager la dalle du mélange de sable et de terre qui la bloquait. Comme elle était de taille modeste il ne nous fut pas trop difficile de la soulever. Ce qui s'offrit alors à nos yeux fouillant la pénombre nous ôta toute envie de parler tant nous fûmes prises au dépourvu. Dans le trou de faible dimension qui avait été aménagé sous la pierre apparaissait un paquet sombre, couvert d'une épaisse couche de poussière. Un dépôt de François, selon toute vraisemblance. Sans attendre, je l'ai pris entre les mains cependant qu'Agnès s'appliquait déjà à repositionner la pierre. Accroupies toutes deux, nous cherchâmes la première ouverture vers la lumière du jour pour mieux contempler notre découverte.

J'avais entre les mains une peau mal tannée dans laquelle on avait soigneusement protégé quelque chose. Le tout était ficelé au moyen d'une lanière de cuir.

Sans faire le moindre commentaire, j'ai aussitôt dissimulé du

mieux possible le paquet dans un repli de ma robe. Serrées l'une contre l'autre, Agnès et moi avons ensuite regagné la Maison, à quelques enjambées de là. Il n'y eut que le charretier avec son âne pour nous croiser et nous saluer.

Inutile de préciser quel fut notre empressement à déballer notre mystérieuse trouvaille derrière la porte de ma cellule précautionneusement close. Je me souviens qu'Agnès voulut me laisser seule, prétextant que l'indication de François ne concernait que moi. Je l'ai aussitôt retenue. Ne partageait-elle pas l'entièreté de mon secret ?

Comment ne pas me souvenir du jeu malhabile de mes doigts s'évertuant à dénouer le lacet de cuir qui enserrait le paquet ? Il fallut l'un des couteaux de notre réfectoire...

Finalement, les coins de la peau protectrice furent écartés et nous découvrîmes toute une pile de parchemins soigneusement tenus à plat et comprimés entre deux fines planches de mauvais bois. Je crus y reconnaître l'écriture de François, exagérément petite et régulière, comme s'il avait voulu, mieux qu'à son habitude, économiser le plus d'espace possible.

Sur les premiers feuillets que j'ai osé tenir dans mes mains, il n'y avait aucune rature, ce qui me fit penser qu'il s'agissait d'un texte méticuleusement recopié par lui-même... Peut-être l'une des traductions dont il m'avait parlé... Tout ne serait donc pas parti chez l'évêque ainsi que je l'avais compris ? Quant aux feuilles du dessous, il s'agissait clairement de notes. Elles étaient écrites plus grossièrement et présentaient quelques taches témoignant de la rapidité avec laquelle elles avaient été rédigées.

Je vis Agnès s'asseoir sur le sol dans un coin de la pièce, les genoux repliés contre sa poitrine. Alors, sans pouvoir attendre davantage, je me mis à lire à faible voix.

"En ce temps-là, il fut dit à Philippe que Joseph, le charpentier, planta un grand nombre d'arbres dans son jardin car il savait qu'il aurait toujours besoin de bois pour son métier. Il savait que ce serait ainsi lui qui donnerait forme à la croix sur laquelle le fruit de sa semence serait pendu. Le fruit de cette semence avait pour nom Jésus et l'un des arbres que Joseph avait plantés devint en vérité la croix. Cependant, il fut dit que Joseph le charpentier avait aussi planté au centre de son jardin l'arbre de Vie. Cet arbre est l'olivier dont on fait l'huile d'où vient la résurrection. Ainsi tout est-il lié à jamais. La vie appelle la mort qui appelle la vie. Le Seigneur est un teinturier, voilà pourquoi il entra chez Levi. Il lui apprit comment marier les couleurs de ce qui est en haut avec celles de ce qui est en bas."

Je me suis arrêtée là, ne pouvant m'empêcher de lever la tête en direction d'Agnès. Elle avait les yeux écarquillés, tout autant que les miens devaient l'être.

– « Comment comprendre tout cela ? finit-elle par balbutier. Je ne peux croire que notre Frère ait recopié ces lignes s'il n'en avait pas pénétré le sens caché. Ces paroles me troublent. Elles me font presque peur et pourtant... je sens en elles un parfum si sacré ! N'y aura-t-il que François pour nous les expliquer ? »

Les interrogations d'Agnès ressemblaient étrangement aux miennes. Le court texte que je venais de lire n'était à l'évidence que symbole ou allégorie.

Alors, effectivement, qui d'autre que Francesco pouvait nous y faire pénétrer ? Allais-je oser le questionner, user jusqu'au bout le peu de force qui lui restait ?

– « Tu continues, ma sœur ? » intervint Agnès.

À nouveau mes yeux se posèrent sur le parchemin. Le texte se poursuivait sur le même ton énigmatique, un ton qui, nous en convînmes toutes deux, nous aurait rapidement conduites

devant les tribunaux de l'Église. Comme le sens profond de toutes les paroles que je lisais était manifestement voilé, nous fûmes bientôt d'avis que nous ne pouvions les parcourir que rapidement.

Si la plupart semblaient attribuées à l'apôtre Philippe, il y en avait d'autres qui portaient la marque de Jean. Toutefois, celles-ci ne ressemblaient pas vraiment à ce que nous connaissions de lui. Entre les phrases qui nous étaient familières, il en existait d'autres qui résonnaient de façon étrange, déroutantes bien qu'étonnamment éclairantes.

Avais-je entre les mains la preuve que ce qui nous avait été transmis des Paroles de Notre Seigneur avait été scandaleusement appauvri ? Jusque-là, je n'avais fait qu'adhérer avec une absolue confiance et amour au récit et aux affirmations de François mais là... avec ces lignes soigneusement recopiées et que je pouvais caresser de mes mains, la profondeur du gouffre ou la hauteur des cimes qui s'offraient à ma vue n'en étaient que plus impressionnantes.

Ma stupeur fut cependant totale lorsqu'au bas de la dernière page recopiée par François, je découvris une mention bien particulière : *"Reçu par les soins de Messire Thibault de B. – Chevalier de Notre Seigneur... Per gloria Dei"*. Suivait ensuite le dessin, discret mais fort soigné de la croix de l'Ordre du Temple ainsi qu'une date et un lieu : *"Bologne, année de Notre Seigneur 1222"*.

Je me souvenais que Francesco s'était effectivement rendu à Bologne cette année-là. Il y avait été demandé afin d'y créer un développement de son chemin pouvant accueillir ceux qui ne souhaitaient pas "porter l'habit", un "Tiers Ordre^[20]". C'était au retour de ce voyage qu'il avait dû aussi, une fois de plus, reprendre la rédaction finale de la Règle qui était née de sa première impulsion, celui des Frères Mineurs^[21]. Tout rédiger sur parchemin et de façon précise... Le vœu du pape ! Un bien

pénible labeur pour François... C'était tellement incompatible avec le feu qui l'habitait et qui aurait voulu ne jamais rien devoir figer. Suivre le cœur, voilà tout !

En évoquant cela avec Agnès, je compris combien tout cela avait dû être souffrant pour Francesco. Avoir découvert des horizons d'une infinie liberté, avoir capté la graine de Réconciliation pour tout unifier en paix, en soi... et puis... et puis accepter de se briser les ailes en gravant des préceptes dont l'exigence ne lui ressemblait plus...

Oh ! comme je ressentais sa déchirure, son silence forcé, sa solitude... son rejet excessif des livres et des écoles, parfois aussi, en argumentant que l'étude pouvait semer plus de tourment qu'autre chose. Il avait certainement été au bord du reniement de sa sublime découverte.

Alors, la même question que j'avais posée à François revint tournoyer dans ma tête : « Comment as-tu pu survivre à tout cela ? » « Par obéissance », m'avait-il avoué...

Jusque-là, j'avais accepté sa réponse mais, maintenant, il y avait une sorte de plaie si béante qui venait de s'ouvrir en mon cœur que je ne le pouvais plus. Jamais, je crois, je n'avais autant ressenti la présence et la pensée de François au-dedans de moi. L'obéissance, oui, oui, bien sûr... mais Jésus Lui-même n'avait-Il pas désobéi aux préceptes de son temps afin de révéler une autre vérité ?

– « Et les notes de notre Frère ? intervint Agnès pour m'empêcher de sombrer davantage dans mon amère réflexion. Que disent-elles, ces notes ? »

Mes doigts se mirent à les chercher puis à les compulser nerveusement. Il y en avait beaucoup et elles ne portaient aucune numérotation. J'en lus quelques lignes au hasard :

"Bienheureux est le troupeau qui te reçoit. Dès l'heure où tu

viens le rejoindre en son centre et où tu y marches nu, il ne craint plus d'avancer dans la nuit car, en vérité, c'est par ta lumière que le désert s'éclaire devant lui... Peuple de moutons, reconnaissez l'Agneau et saluez la Brebis qui l'accueillera dans la bergerie. De leur union naîtra l'homme."

De qui donc provenaient ces lignes ? François les avait fait suivre d'un nom qui commençait par "Ibn" et que je ne parvenais pas à déchiffrer. Un de ces hommes qu'il avait rencontrés de l'autre côté de la mer, sans doute...

– « C'est beau, commenta Agnès en venant s'asseoir à côté de moi pour profiter davantage du parfum d'âme des parchemins sur lesquels mes doigts se promenaient... On dirait qu'il parle de Notre Seigneur. La Lumière qui éclaire tout dans le désert... l'Agneau ! Il y a même la brebis qui est semblable au monde dont il va ensemer l'âme ou qui est comme... Meryem, l'épousée de Cana. »

Agnès avait manifesté une émotion dans la voix en ajoutant ces derniers mots à son commentaire.

– « Est-ce possible ? » ajouta-t-elle rapidement pour cacher son trouble. Puis, soudain, l'un de ses doigts pointa par-dessus les miens une phrase qui semblait bel et bien être une réflexion de François lui-même :

"Aujourd'hui je l'ai compris ce que Messire Thibault cherchait à me dire en parlant de l'union du Soleil et de la Lune. Aujourd'hui je peux prier en contemplant en paix cette vérité dans mon cœur : Toutes les femmes sont ma Mère et toutes les femmes sont ma Femme. Elles ne sont qu'une dans l'éternité car leur Feu est ce qui me manque pour être homme dans l'Esprit de Dieu. " »

Je crois me souvenir qu'Agnès et moi sommes longtemps

restées figées dans notre attitude, interdites et bouches bées.

– « Comment démêler le symbole de la réalité ? fis-je enfin. Puis je me repris aussitôt... Peut-être n'y a-t-il pas à les démêler... Peut-être que ce que nous croyons être en ce monde, avec nos émotions, nos sentiments et ce corps qui trop souvent nous encombre, peut-être que tout cela n'est qu'un songe de notre esprit qui cherche son chemin et que tout n'y est que lumière...

Nous attendrons un peu avant de retourner visiter notre Frère, Sorella. C'est ce qu'il a voulu me dire durant mon sommeil. Le jour d'après demain certainement... Pour l'heure, nous avons beaucoup à méditer. Il y a deux Francesco qui vivent en mon âme et il me faut les unir... »

Le sang et l'huile

Qui es-tu, Francesco ?

Une fleur de jasmin tombée du Ciel ?

Un peu de Terre aspirée par les deux ?

Un mariage de tout cela en absolu mal d'Amour... ou rien de ce que nous pouvons exprimer en ce monde ? Mon Bien Aimé dont je n'oserai jamais avouer le nom,

Mon Bien Aimé qui a tant fait pour ne rien recevoir de ce qui fait vivre les hommes...

Qui es-tu, en vérité ?

Peut-être un peu de nous tous en devenir, éternel pèlerin, voyageur de l'Infini...

Et moi, qui suis-je à te regarder ainsi partir ?

Ta Mère, ta Sœur, ta Femme ?

Celle que tu as refusée pour mieux tout conquérir ?

Celle que tu as appelée pour mieux te dépasser ?

Dis-moi... Dis-moi !

Mais si ce n'est rien de tout cela, ce sera déjà grand parce que ce rien dont tu m'as appris le sens est le Don suprême... la nudité de l'âme !

O, Francesco, mon portail de l'Esprit...

À la tendre lueur de l'aurore à peine naissante, ces paroles me sont venues comme un filet d'eau qui court à travers les herbes folles. Sans une rature, je les ai laissées s'écrire d'elles-

mêmes sur un vieux reste de parchemin vierge que je gardais précieusement sous ma paillasse. Je ne pouvais plus les retenir, alors je ne les ai pas retenues... Et peu importait si on les trouvait puis si elles franchissaient les siècles pour me dénoncer.

Depuis quand les mille visages de l'amour avaient-ils été déclarés "péchés" ? Depuis que l'on avait oublié la vraie couleur de l'indicible élan qui fait aimer sans réserve ?

Certainement, oui ! C'était Jésus, l'homme, que j'avais toujours vu aux côtés de Francesco, mon frère et mon ami... mais c'était aussi Jésus, le Christ, que j'avais toujours perçu derrière lui, "le saint", tel qu'on l'appelait déjà dans les villages.

J'ai souvenir avoir laissé passer deux journées complètes avant de reprendre le chemin du petit monastère de la vallée et de son hospice. Je ne me suis pas inquiétée de l'état de François.

Chaque nuit, il était venu me visiter dans un rêve qui n'en avait pas été vraiment un... Pas un mot ; juste son sourire... et son corps qui, à chaque fois, s'était progressivement estompé comme pour me signifier sereinement son proche départ.

Ainsi que je le lui avais promis, Agnès m'accompagnait. Il faisait étonnamment doux... Les parfums de l'automne montaient de la terre et il n'y avait pas un souffle de vent.

Quand nous arrivâmes à proximité de la petite chapelle de Sainte Maire des Anges, nous aperçûmes Frère Élia et Frère Leone en discussion sur son seuil.

– « Dieu soit loué, fit l'un d'eux en s'adressant à moi avec une joie contenue, Père Francesco... Pardonne-moi, Frère Francesco^[22] souhaitait ardemment ta venue aujourd'hui et nous nous demandions lequel de nous deux prendrait le chemin... Pour l'heure, il dort... alors peut-être vaut-il mieux... Il a rejeté du sang par la bouche cette nuit. »

Non loin de nous il y avait quelques blocs de pierre brute. François et ses compagnons avaient souvent eu pour habitude de s'y asseoir afin de contempler la nature. On nous permettrait sans doute de les occuper.

– « Hier encore, notre Frère a tenu à ce que nous le portions jusque-là... C'est le dos contre ces pierres qu'il est resté si longtemps appuyé à notre retour de l'Alverna. Il y a toujours beaucoup prié en disant qu'elles étaient bonnes pour l'âme. Bien sûr... allez vous y asseoir. »

Tout en répondant ainsi à notre demande, Frère Leone ne put se retenir de faire quelques pas avec nous, aussitôt imité par Élia.

– « Oui, poursuivit-il, personne ne le sait mais c'est contre elles qu'il a beaucoup versé de larmes après avoir reçu les plaies de Notre Seigneur. J'étais là... et c'était si douloureux pour lui. Quand j'y songe, c'était presque hier ; guère plus de deux années je crois et pourtant... tant de choses ont changé depuis.

– « Qu'est-ce que tu vois qui a changé, Frate ? »

– « Tout en lui, d'une certaine façon... Il n'est plus vraiment avec nous depuis le Mont Alverna où nous avons choisi de passer quarante jours en intenses prières et en jeûne. L'Ordre lui-même ne semble plus du tout le concerner depuis ce temps et s'il n'y avait Frère Élia pour en assurer la charge...

Oui, l'Alverna et la fête de l'Exaltation l'ont transformé... Nous étions cinq à avoir pris la route de la Toscane en sa compagnie, cinq qui ne pourront jamais oublier ce qui s'est passé là-bas. »

– « Tu étais de ceux qui ont vu les plaies se former ? »
questionna Agnès sortant ainsi de sa discrétion.

– « Oui... Enfin non... J'étais là, notamment avec Frère Masseo et Frère Égide, mais nous n'avons rien compris sur le

moment. Nous avons chacun notre cellule dans une dépendance du petit monastère qui se situe en haut du mont. C'était très tôt le matin et lorsqu'apparut notre Frère, je vis qu'il était blême et qu'il portait une main à son flanc droit comme s'il en souffrait. Je n'ai rien dit car il nous réprimandait à chaque fois qu'on se souciait de sa personne.

Nous avons décidé de nous allonger face contre le sol dans les broussailles, les bras en croix. Nous sommes peut-être restés trois heures dans cette position, offrant tout de nous-même, à la terre comme au ciel, selon l'amour que notre Frère ne cessait de nous enseigner... Et ce n'est pas l'onde qui s'abattit sur nous qui nous fit bouger de là !

À un moment donné, un gémissement s'est échappé de Frère Francesco. Là, j'ai compris qu'il n'allait pas bien du tout et je l'ai forcé à se redresser. Sa robe présentait une large tache de sang frais à son côté... S'était-il blessé sans nous le dire ? Nous ne comprenions pas.

– « Père, me suis-je exclamé. Que se passe-t-il ? »

Notre Frère me répondit par un simple sourire, comme s'il voulait me signifier ainsi qu'à son habitude : « Ne te soucie de rien... »

Toutefois, il y avait quelque chose de différent dans ce sourire, une sorte de profonde gêne... Une deuxième fois je ne pus m'empêcher de lui demander :

– « Que se passe-t-il, Père ? »

– « Je ne sais pas... fit-il, à la façon d'un petit enfant. Il y a un peu de sang qui vient... »

En réalité, il allait tellement mal que nous avons été obligés de le transporter jusqu'à un banc de pierre adossé au monastère. C'est moi-même qui lui ai ôté sa robe afin de voir ce qui se passait. Il avait une plaie au flanc droit, pas très large encore mais qui semblait profonde et qui saignait assez

abondamment.

Frère Francesco avait dû se blesser... cependant il ne voulait rien commenter malgré nos questions pressantes. Ce n'est qu'après que Masseo eût trouvé de quoi bander sa plaie que notre Frère consentit à dire quelques mots. Il a débuté en affirmant qu'il ne savait pas trop ce qui se passait, que sa peau avait commencé par se craqueler et par suppurer puis que du sang s'était mis à s'en écouler petit à petit sans qu'il puisse comprendre. Nous étions perplexes...

Finalement, il accepta de nous en dire davantage en nous racontant, avec une sorte de honte dans le regard, que cela avait commencé par un rêve qu'il avait fait l'avant-veille. Ceux qui étaient présents ne pourront jamais oublier ses paroles, j'en suis certain. Il nous fit le récit suivant :

– « Il y a deux nuits, je me suis vu en songe suspendu à une croix, comme Notre Seigneur. Comprenez-moi... Je n'étais évidemment pas Lui mais c'était comme si le même sort m'était réservé. Je n'avais pas mal mais mon cœur était lourd de chagrin à en mourir...

À un moment donné, j'ai vu le fer d'une lance s'approcher de moi et aussitôt, dans une douleur déchirante, j'ai senti l'impact terrible d'un coup qui me perçait non pas le flanc mais le centre de la poitrine. C'était un choc d'une puissance incroyable, un choc accompagné d'un son si profond qu'il m'habite encore... Je me suis aussitôt réveillé sur cette sensation horrible et c'est alors que tout cela a commencé sur mon corps... »

Je t'avoue, Sorella, que nous sommes restés assez longtemps muets lorsque notre Frère eut fini de parler. Nul ne nous avait jamais raconté pareille chose ; aucun écrit n'en faisait mention non plus... Frère Francesco, lui, semblait plus que gêné d'avoir accepté de nous confier cela. Il ne nous regardait pas et souffrait sans aucun doute de notre lourd silence.

C'est Frère Égide qui le rompit enfin.

– « Pourquoi as-tu dit *tout cela*, Père ? Y a-t-il autre chose ? »

Sans ouvrir davantage la bouche, Frère Francesco décrispa alors timidement ses deux mains et nous les présenta. C'était incroyable... L'une comme l'autre laissaient apparaître en leur centre un début de plaie d'où suintait un liquide rosâtre.

Aucun de nous, vois-tu, ne parvint à faire, une fois de plus, le moindre commentaire. Je crois qu'il n'y avait pas de place dans notre tête ni dans notre cœur pour accueillir dignement ce qui se passait là. J'imagine aujourd'hui que notre Frère dut être peiné par notre mutisme. Celui-ci ajoutait à sa souffrance... mais ni lui ni nous ne pouvions partager le moins du monde ce qui s'agitait en nos âmes.

Tout demeura ainsi jusqu'à ce que, le lendemain, de larges plaies se soient ouvertes des deux côtés de ses mains et que d'autres aient commencé à se manifester sur chacun de ses pieds.

Quand nous comprîmes d'évidence ce à quoi nous assistions, l'émotion fut trop forte. Tous ensemble nous sommes tombés à genoux devant lui et avons voulu toucher ses pieds dans l'espoir d'y recueillir un peu de ce sang qui s'imposait déjà comme sacré. La réaction de notre Frère fut immédiate : il fit un rapide bond en arrière. J'entends encore son exclamation : « Êtes-vous fous ? Êtes-vous fous ? » Puis il partit s'étendre dans la chapelle, face contre le sol, et nous l'entendîmes sangloter une partie de la journée.

Je me souviens qu'un vent chaud soufflait puissamment ce jour-là. Peut-être est-ce lui qui nous incita à sa façon à nous éparpiller et à contenir nos pensées au-dedans de nous afin qu'elles y mûrissent... »

Frère Leone dut arrêter là son récit. Un bruit de pas précipités sur l'herbe sèche fit tourner nos regards. C'était Pietro qui marchait à grandes enjambées vers nous.

– « Pardonnez-moi... Il vient de se réveiller et il a aussitôt réclamé votre présence. Oui... Il semble avoir deviné que tu n'étais pas seule, Sœur Chiara... Plus rien ne nous étonne ici, dorénavant... »

Sans la moindre question, Agnès et moi avons immédiatement quitté notre bloc de pierre.

Quelques instants plus tard, nous poussions la porte du petit hospice. Après avoir dépassé les pièces de drap suspendues qui procuraient un peu d'intimité à deux malades grelottant et toussant, le visage de François nous apparut, émergeant à peine de sa vieille couverture.

– « Mon Dieu... » ai-je entendu soupirer Agnès qui ne s'attendait certainement pas à lui découvrir des traits aussi émaciés.

Mon frère d'âme avait en effet encore tellement changé ! Ses yeux paraissaient s'être enfoncés dans son crâne à tel point que s'ils avaient été fermés j'aurais pensé que la mort avait fait son œuvre.

Aussi silencieusement que possible, Agnès et moi nous nous sommes alors assises côte à côte, près de lui.

– « Ainsi vous êtes venues toutes les deux, mes Sœurs, chuchota-t-il malicieusement, en cherchant à maîtriser son souffle. Approchez-vous encore... »

Nous ne pouvions guère nous approcher davantage. Ma main avait déjà pris la sienne sous la couverture tandis qu'Agnès venait de manifester la plus grande témérité de sa vie en posant délicatement sa main là où devaient être les pieds de François.

– « Comment vont tes plaies, Francesco ? Tu en souffrais l'autre jour... Frate Leone nous contait justement comment elles t'étaient venues. Nous ne savions pas grand-chose... Il se raconte tellement d'histoires ! »

– « Mes plaies ? Quelles plaies ? Oublie tout cela, petite sœur.

Est-ce donc si important ? »

– « ... Peut-être pas tes plaies... mais ce qui se cache derrière elles, le trésor dont elles sont le sceau... et à propos duquel tu n'as certainement jamais rien confié. »

– « Dis-moi plutôt... Es-tu allée à San Damiano, derrière l'autel ? »

– « Nous y sommes allées... » ai-je bredouillé en m'attendant à une réprimande.

– « Et alors ? »

– « Alors... tout est en sécurité, sois-en certain... Mais nos âmes sont troublées et... si tu trouves la force de nous dire... »

François exprima le désir de se relever pour mieux parler, cependant ses muscles ne le portaient plus. Couché sur le côté droit, une main sous la tempe il entreprit alors une fois encore de laisser son âme s'épancher. Tant de choses se pressaient sur ses lèvres qu'il prit un certain temps à les ordonner.

– « Voyez-vous... depuis mon départ des côtes qui se situent près de Damiette, mon destin et sans doute l'orientation de mon cœur ont fait en sorte qu'un fort lien est toujours demeuré entre le Temple et moi ou, du moins, entre certains de ses chevaliers et... l'étrange moine que je suis.

Messire Rimbaud de Castillac, ce vieux guerrier rencontré sur une plage, m'envoya au fil des années plusieurs de ses compagnons, parfois blessés. Avec quelques-uns d'entre eux, il m'est arrivé de partager de fort belles prières et des discussions qui me forcèrent, par la pensée, à voyager au-delà de la mer.

Autant j'aurais aimé oublier ce que j'y avais vécu autrefois... autant on aurait dit que, de loin, Messire Rimbault avait été chargé par le Seigneur d'entretenir mon souvenir.

C'était cruel... chacun des chevaliers qu'il m'adressait était, à sa façon, porteur d'un message. Mais c'est à Bologne que se déroula la rencontre la plus importante... On étudie beaucoup à

Bologne... Peut-être un peu trop.

Un certain chevalier Thibault, un Franc lui aussi, soumit à mon jugement quelques très vieux textes traduits de ces rouleaux de Jérusalem dont on m'avait déjà parlé. La nuit, à la chandelle, je les ai tous lus avec une incroyable avidité. Ils étaient si singuliers et si fascinants ! J'étais dans un tel dilemme, voyez-vous... car leur beauté et ce qu'ils éveillaient de compréhension étaient en même temps motifs de tourments. Leurs enseignements réveillaient en mon âme le souvenir du froid sarcasme de l'évêque, de sa trahison et sans doute aussi celle du cardinal.

J'avais continué à vivre comme le plus pauvre des pauvres parce que je n'avais pas pu ou pas su faire autrement, parce que j'étais trop seul et trop faible... J'avais fini par bâtir dans cette vie... une sorte de confort au sein même de la pauvreté pour mieux évacuer de mon souvenir les paroles du désert... et voilà qu'il me fallait soudain reconnaître que celles-ci demeuraient intactes non pas dans ma tête mais au centre de ma poitrine... Voilà qu'on venait réalimenter mon âme et que les lointains horizons qu'elle avait un jour découverts se rapprochaient à nouveau dangereusement d'elle.

Oh ! Chiara, Agnès... comment ne pas penser que c'était la marque de l'insistance de Notre Seigneur ! Comment ne pas croire que Celui-ci voulait parfaire, coûte que coûte, son œuvre d'Unification et de Réconciliation en mon être... même si moi je ne parvenais pas... si je ne trouvais pas la force d'en transmettre le message à l'Église tout entière ? Je me suis dit que je devais peut-être simplement me contenter de rebâtir de mon mieux mon petit temple intérieur plutôt que de nourrir l'ambition de restaurer... une forteresse, celle de toute une foi.

Alors, je me suis patiemment mis à recopier quelques pages, parmi les plus fortes, de ces manuscrits que l'on me soumettait. Il y avait celle de Joseph qui plantait ses arbres...

– « Oh, oui ! mon Frère, dis-nous si tu le peux... » me suis-je exclamée telle une petite fille.

François laissa transparaître un large sourire.

– « Elle est intense cette page-là, n'est-ce pas ? C'est pour cette raison que tu l'as trouvée parmi beaucoup d'autres. En vérité... je crois que c'est la page qui t'a choisie... parce que quand l'esprit de Dieu souffle à travers des lignes écrites, ces lignes vont toujours trouver les yeux dont l'heure vient de les accueillir. »

– « Même si on ne les comprend pas ? » chuchota Agnès.

– « Les yeux comprennent toujours quand ils sont appelés. C'est ce qui croit les commander qui n'est pas nécessairement apte à comprendre... je veux dire la tête. En réalité, lorsque les yeux sont le prolongement de ton âme, Sorella, ils recueillent le miel de ce sur quoi ils se posent. Ils captent le langage du beau, c'est-à-dire du vrai. »

– « Pourtant je n'ai rien compris à l'histoire de Joseph... »

– « Comprendre, crois-moi, ne signifie pas toujours pouvoir interpréter dans l'instant. C'est d'abord recueillir l'esprit de quelque chose... en acceptant le fait que cet esprit soit si grand qu'il ait besoin de temps pour faire sa place en nous. Je te le dis, beaucoup savent mais peu regardent et comprennent... Ce ne sont pas les mots ni le sens qu'on leur attribue qui permettent de comprendre mais les images et le parfum qui se cachent derrière eux. Ce que le Verbe appelle Lumière se tient souvent dans l'ombre. Ne l'oublie pas, ma sœur Agnès... car l'ombre ne reflète pas nécessairement la noirceur. Elle parle aussi de secret ; elle est protectrice face à ce qui dénature ou salit.

Le rôle de Joseph sur ce parchemin vous trouble toutes deux, n'est-ce pas ? »

François n'attendit même pas notre réponse. Je crois

aujourd'hui que, même dans l'extrémité où il se trouvait, il éprouvait une réelle joie à partager ce qu'il avait compris de l'étrange texte de l'apôtre Philippe. De sa voix un peu rauque, il nous offrir donc lentement son commentaire.

– « Joseph ? Oh, peut-être ne devrions-nous pas le voir ici comme un homme qui a réellement existé mais comme le Principe de Création et d'incarnation par lequel la Présence divine choisit de s'exprimer^[23].

S'il est charpentier... ne serait-ce pas pour signifier qu'à toute construction faite pour durer il faut un toit solide ? On nous dit aussi qu'il plante beaucoup d'arbres. Pourquoi ? Parce qu'il ne peut trouver sa raison d'être que dans le fait de beaucoup créer. Il génère des forces, Il projette celles-ci vers l'avant en sachant qu'il y en aura nécessairement une qui s'élèvera au-dessus de la mêlée.

Ici, c'est celle de la croix... La croix fait partie de sa vision initiale. La croix est obligatoire, Sorelle, dès le départ !

Voyez-vous, je pense que Philippe cherche à nous dire qu'elle exprime la complicité obligatoire que le Père créateur entretient avec notre monde de matière. Il sait d'avance ce à quoi la croix va servir. Par le fruit d'une semence qu'il a Lui-même plantée en conscience, Il comprend dès le Commencement qu'il va immoler le fruit d'une autre semence, plus intime, la sienne...

Est-ce pervers, je vous le demande ? C'est plutôt l'expression d'une infinie sagesse car il me semble que derrière le supplice qu'elle évoque, la croix désigne surtout la rencontre des chemins que le Fruit de la Semence du Créateur – Son Fils – vient nous révéler. L'espoir est ensemencé en ce monde en même temps que la souffrance...

Ne voyez-vous pas que c'est ce que souligne également la présence de l'olivier dans le jardin ? L'olivier est issu de la volonté du Père et son huile, son Esprit, a besoin de la Matière qu'est la croix... et de la chair qui y est associée.

L'Esprit de résurrection et la lourdeur de la Matière n'auraient-ils donc pas été conçus ensemble pour servir un but unique ? La vie appelle la mort qui appelle à son tour la vie, nous enseigne Philippe...

Lorsqu'on commence à pénétrer ce mystère, on comprend que tout est question de teintes, d'apparence, de qualité de regard et de voiles que l'âme doit apprendre à discerner puis à lever les uns après les autres. Levi, le collecteur d'impôts, exprime à son tour la matière qui prend conscience de cela ; il est l'humanité qui avance. Lorsque celle-ci ouvre ses portes à l'esprit, elle apprend à regarder sans juger. Elle comprend le sens, la vertu et la beauté des unions...

Il faudrait aller plus loin mes Sœurs, mais... »

– « Repose-toi maintenant, Francesco » ai-je fait, bouleversée par ce que nous venions d'entendre.

– « Non, ce n'est pas ce que je veux dire, Chiarina... protesta-t-il en oubliant que ce petit nom tendre dont il me gratifiait parfois n'avait jamais été entendu par d'autres oreilles que les miennes.

Je veux dire que... pour bien exprimer ce que mon cœur a cru comprendre, il vous faudrait maintenant d'autres clés et que j'ai été... trop stupide pour ne pas vous les fournir bien avant ce jour... Un terrain se prépare avant que d'être cultivé, vous le savez...

Je ne l'ai pas fait par peur de la profondeur des sillons à tracer, par pudeur aussi. Oui, lorsqu'on cherche à tout unir, on doit soulever des montagnes de peurs. Je n'en avais pas deviné le poids... »

François s'interrompit un instant. Il cherchait ses phrases, hésitait, en lançait puis en reprenait d'autres...

À un moment donné, Agnès bredouilla quelques mots et se leva.

– « Pardonnez-moi, fit-elle, c'est beaucoup tout cela. Il y a sans doute des choses que ma sœur peut comprendre et moi pas encore. Je vais préparer quelques tisanes dehors... puis je reviendrai. »

Je connaissais tellement ma belle Agnès que je ne fus pas dupe. C'était son argument afin de nous laisser seuls, François et moi. Elle avait perçu ce qui ne se disait pas. Aucun de nous deux ne protesta, d'ailleurs. Il y a des heures où le respect de la vérité, la discrétion et la pureté du cœur expriment plus qu'autres leur beauté.

– « Eh bien, Chiarina... tu ne dis rien, toi ? » murmura François sitôt que nous fumes seuls.

– « C'est que... c'est beaucoup tout cela, comme nous le faisait remarquer notre Sœur. »

– « C'est beaucoup, oui... et ce n'est pourtant pas encore assez. Quand beaucoup semble vouloir dire trop, c'est que ce qui le constitue n'est pas encore suffisant, tu vois... c'est qu'il ne donne pas la clé complète mais permet juste de l'entrevoir. »

– « Et... qu'est-elle cette clé, mon Frère ? Est-ce qu'elle porte un nom ? »

– « Je ne sais pas si elle porte un nom définitif, un nom qui puisse englober tout ce qu'elle est et ce qu'elle engendre. Par contre, on lui en donne un parmi les hommes... mais c'est un nom qui traduit seulement l'ombre de ce qu'elle est en vérité. »

– « Lequel ? »

– « L'Amour... tout simplement ! »

– « Mais... nous en parlons sans cesse ! L'Amour est au centre de notre vie, c'est lui qui nous nourrit... Alors pourquoi ne comprenons-nous pas davantage ce "beaucoup" qui, dis-tu, paraît déjà avoir le goût du "trop" ? »

– « J'ai mis longtemps, très longtemps avant d'oser penser que, peut-être, je comprenais, petite sœur. Je crois que c'est...

parce que nous mimons l'Amour, parce que nous tentons de l'imiter... sans être capables de l'exprimer complètement. Je crois aussi que si nous n'en sommes pas capables c'est parce que nous ne parvenons pas à le capter dans sa plénitude, à sa Source. La raison en est simple quand on la perçoit enfin. C'est... »

– « C'est parce que l'Amour fait peur, selon toi ? »

– « Pas selon moi ! Selon la vie que nous sommes aptes à supporter... Cette vie-là, la nôtre en ce monde, érige toujours des frontières. Même si on les déplace un peu de temps en temps, c'est pour les dresser aussitôt ailleurs.

L'Amour, quant à lui, celui que Dieu manifeste au point de ne faire qu'Un avec sa Lumière, investit tout, sans limite ni horizon.

Si nous essayons de le concevoir tel qu'il est dans son Essence comme dans les prolongements auxquels il nous invite, nous sommes aussitôt pris d'un si incroyable vertige que nous faisons deux pas en arrière pour retrouver une ligne d'horizon dessinant une frontière derrière laquelle nous protéger.

Voilà pourquoi, comprends-tu, nous avons tant de mal à approcher, à faire, à dire l'Amour en ce monde... Son absence de limite nous pousse dans le vide, elle exige que nous empruntions... des escaliers suspendus dans l'Infini par des fils invisibles que le Seigneur a lancés...

Sais-tu ce que c'est que l'Amour tel que l'a vécu notre Frère le Christ, Chiara ? Le sais-je seulement moi-même ? Nous, les hommes, en avons seulement repéré les traces dans le sable ; nous sommes passés à côté de sa sublime plénitude en dressant, même dans le don, de véritables remparts autour de nous. Nous avons renié une partie de la vie en la méprisant, en la brisant et en l'usant tout en prétendant l'honorer dans son entièreté.

Il faut que je te dise quelque chose, Chiara. Depuis que ces plaies me sont venues sur le corps, je vois régulièrement en songe – ou peut-être plus qu'en songe – Notre Seigneur Jésus. Il vient devant moi et me parle au-dedans... et c'est comme si je pouvais Le toucher.

Derrière Lui, autour de nous, il y a les paysages de Sa terre baignée de soleil lorsqu'il était parmi nous. Il y a Ses disciples aussi et des oliviers... Beaucoup d'oliviers, partout ! À chaque fois, Il me regarde intensément et me sourit... À chaque fois aussi, je vois qu'il n'est pas vêtu de ces guenilles que j'ai juré de porter en pensant Lui ressembler et je constate que les plis de Son visage ne parlent pas de souffrance.

Maintenant, ma petite sœur, écoute-moi bien, écoute-moi mieux... Parfois, parfois, Il vient vers moi en tenant par la main une femme... brune et rousse, toute de beauté... Un soleil, elle aussi. Alors, toujours, toujours, il y a deux noms qui sautent dans ma poitrine, deux éclats de bonheur... Aïssa et Meryem ! Oui, eux deux, comme dans les rouleaux du désert et au temps de Cana ! Tu ne diras pas que je suis fou, n'est-ce pas ? Leur temps vit en moi, il est derrière mes yeux et dans le mystère de chacun des mots que je ne trouve pas. Il m'appelle jusqu'à lui tout comme je l'appelle jusqu'à moi, jusqu'à nous qui n'avons pas compris... ou trop tard.

Ce monde est beau ! Notre Frère Jésus nous l'a enseigné et prouvé de toutes les façons... mais c'était trop aveuglant et tellement audacieux, alors nous n'avons gardé de Sa parole et de Sa vie que ce qui effaçait le plus de risques possible.

Ce qui effraie, je te le dis, ce sont tous les torrents à franchir... tous les risques qui disent la grandeur d'être humain... Absolument humain ! De notre chevelure jusqu'à la plante de nos pieds... et peut-être même davantage de la plante de nos pieds jusqu'à notre chevelure.

Notre problème, Sorella, c'est celui de la vérité. Aucun de

nous ne veut réellement la connaître... je veux dire regarder en face la vraie vérité... tout au moins autant qu'on puisse y accéder en ce monde.

Oui... Ne vois-tu pas comme nous préférons croire plutôt que connaître ? Nous choisissons toujours ce qu'on nous dit qui doit être vrai ou faux parce que c'est plus facile et que ça nous arrange. Nous préférons l'eau fade d'un vieux puits juste parce que celui-ci est situé dans notre cour... plutôt que d'essayer de capter le courant vif d'une source de montagne. C'est comme cela... parce que ça permet à notre être de continuer à dormir et de ne pas observer il est exactement, et *là* où il en est au fond de son âme.

Bien peu d'entre nous acceptent l'éclair de lucidité dont je te parle et c'est pourquoi notre monde répète toujours les mêmes erreurs si souffrantes.

C'est certain, Chiarina, nous sommes tous à l'aise dans le creux de notre sommeil car celui-ci nous est connu. Nous avons depuis longtemps accepté ses deux noms : paresse et lâcheté. Ce qui n'est pas fixe et qui n'a pas de frontière dépasse totalement les enfants que nous sommes.

Et moi-même, crois-le bien, je ne m'exclus pas de cette observation qui te semblera quelque peu cruelle. J'ai tourné le dos à ce qu'un jour de grand éveil j'ai entrevu et qui avait été, sans nul doute, le véritable Amour dans le cœur du Christ : *La réunification du Divin et de l'Humain. Le mariage non seulement possible mais nécessaire et indispensable de l'Esprit et de la Matière... C'est cela qu'il est venu nous enseigner avant toute autre chose... car ce miracle-là est l'aboutissement de l'Amour, c'est l'Union suprême.*

Bientôt, je m'en irai... et le plus terrible c'est que c'est seulement maintenant que je m'autorise à te le dire parce que... malgré ma vie que j'ai offerte, malgré le courage que j'ai pu déployer et l'amour que je n'ai jamais épargné... quelque chose

de moi a continué de voisiner avec la peur et la lâcheté.

C'est à cause de cela que l'Essence de Notre Seigneur n'est pas parvenue à suinter par les pores de ma peau. Il n'y a que du sang qui est sorti de ma chair.

Seules mes plaies et le mépris de mon corps vont marquer les mémoires. Pas suffisamment la joie et la plénitude de la Vie que j'ai perçues et frôlées et qui étaient pourtant Son sceau absolu...

Souvent, Chiarina, après ces visions si vivantes durant lesquelles je voyais Aïssa tenant la main de Meryem, je m'imaginai serrant la tienne tout au long des chemins, de village en village. Je m'en accusais toujours... mais, chaque fois, dans le secret de mon cœur, une force me disait que c'était beau et juste parce que Dieu vivait en nous, qu'il était Un... et non pas un et deux se fuyant sans cesse l'un l'autre... »

Francesco s'arrêta là brusquement, laissant sa phrase en suspens et comme en attente d'une autre. Ma main dans la sienne, je me mis à sangloter. L'aveu de mon frère d'âme faisait tressaillir mon être jusqu'au plus profond de ses fibres.

– « Je t'ai encore fait mal, petite sœur ? » finit-il par bredouiller, à bout de souffle et entre deux quintes de toux.

Si j'avais pu parler, je n'aurais su quoi lui répondre. Oui, sans doute, il venait de me faire mal... mais tellement de bien aussi... Bien et mal, mal et bien... Je ne savais plus trop.

Un instant, je me suis vue tomber malade à mon tour, à ses côtés. C'était peut-être la solution, la seule... Mourir ensemble, monter ensemble !

Après une vertigineuse plongée en moi puis après avoir épuisé toutes mes larmes, je pris une grande inspiration et je parvins enfin à exprimer quelques mots.

– « Oui Francesco, tu m'as fait mal... mais je crois que c'est seulement parce que tout le bien que tu me fais depuis... tous

ces derniers jours vient si tard dans nos vies... »

– « Pourtant, les vendanges tardives rendent souvent le vin plus sucré, Chiara... »

– « C'est vrai... mais il semble bien que ni l'un ni l'autre nous n'ayons voulu de vin sucré en cette vie. Nous l'avons bu... plus sec et plus frais. »

François et moi nous nous surprîmes alors à rire discrètement ensemble comme pour reconnaître autrement qu'en paroles que nos deux cœurs pouvaient enfin s'avouer leur longue et secrète complicité.

– « Montre-moi tes mains, ai-je finalement dit, en me réfugiant par réflexe derrière ma vieille pudeur. Te font-elles souffrir aujourd'hui ? »

– « Je n'y fais même plus attention. On s'habitue à tout, me semble-t-il. Oui, elles n'ont jamais cessé de me faire mal. Un jour, je me suis surpris à penser que lorsqu'un être en ce monde parviendra vraiment à traduire dans toute sa personne l'esprit du Christ, ce n'est pas du sang qui s'écoulera de son flanc, de ses mains et de ses pieds... mais de l'huile, la bénédiction du Ciel et de la Terre.

Je ne pense pas que ce soit Notre Seigneur qui ait voulu m'infliger toutes ces plaies. Je ne crois plus comme du temps de ma jeunesse qu'il ait besoin de notre souffrance à cause du labour que celle-ci inflige à notre être.

Aujourd'hui, je crois, je sais au-dedans de moi que c'est moi-même, en un lieu secret de mon âme, qui ai décidé de vivre cela... même avec ce que j'avais commencé à comprendre.

Tu te demandes pourquoi ? Parce que je ne savais plus comment faire ni dire pour laisser transpirer de moi la Présence de Messire Jésus. Je n'avais pas la force que demande la joie de l'huile, alors c'est le sang qui est venu... conformément à la vie que j'ai choisi de mener. »

– « Pourtant tu l'as, cette joie Francesco ! Tu l'as... Tu l'as toujours répandue autour de toi ! Ton oubli de toi n'a jamais été triste... »

– « J'ai l'émerveillement, Chiara... C'est un peu différent. C'est vrai, je me suis sans cesse émerveillé devant la splendeur de la Création, du simple brin d'herbe à l'étoile la plus scintillante au cœur de la nuit. Cet émerveillement m'a conduit au bord de ce que j'appelle la fusion, cependant il lui manquait... une goutte de joie pure.

Cette goutte d'or serait venue, je le sais aujourd'hui, si j'avais pu m'autoriser à prier sans honte devant la beauté nue d'un corps humain, à y voir Dieu et à l'aimer sans réserve comme un arbre, de ses racines jusqu'à son feuillage.

Je te le dis, c'est si facile à aimer un arbre, Chiarina ! Mais la peur qui bride la joie... trouve toutes sortes d'excuses pour nous faire regarder vers le bois du gibet plutôt que du côté de l'olivier.

Toi aussi, tu as l'émerveillement, ma petite sœur d'âme... Alors écoute mes paroles et tente de pousser tes pas plus loin que les miens... car là où un seul voile persiste encore pour ternir la splendeur de l'univers, la joie vraie, sans retour, ne peut clamer sa vérité... »

La fleur du chardon

Dans le fond de la pièce, la porte grinça sur ses gonds.

Des pas légers foulèrent la paille du sol. C'était Agnès vraisemblablement, avec son pot de tisane. Je n'eus même pas à lever la tête pour m'en assurer. L'onde de sa discrétion était déjà là. Avec délicatesse, ma sœur posa à côté de moi deux bols de terre qu'elle remplit aussitôt d'une boisson fumante. Cela sentait bon et nous ramenait à l'instant présent, aux senteurs de la nature et aux gazouillis des oiseaux qui nous parvenaient par la lucarne entr'ouverte.

– « Y en a-t-il toujours aux poutres du plafond ? » s'inquiéta François.

– « Deux ou trois... tes mésanges font les allées et venues entre ici et l'oranger qui est juste là dehors. Tu sais comme elles aiment son parfum... »

Je vis alors qu'Agnès était déjà presque sortie de l'hospice. S'il n'y avait eu la présence des deux autres malades auxquels elle offrait également un peu de tisane, elle se serait éclipsée en silence.

– « Sorella, fis-je... Agnès... Il nous faut songer à remplacer le bandage de notre Frère... Pourrais-tu m'y aider ? »

Contre toute attente, François ne protesta pas face à ma demande. Il souffrait beaucoup et le sang qui s'écoulait de son flanc se mêlait à la sueur qui imprégnait sa robe. Sans échanger le moindre mot, Agnès et moi le redressâmes un peu et nous fîmes glisser son vêtement de ses épaules afin de dégager son torse. Son col n'avait plus même de lacet, tout

partait en lambeaux.

– « J'ai bien compris ce que disaient Notre Seigneur et l'apôtre Philippe, n'est-ce pas ! fit François sur le ton d'une plaisanterie plutôt amère. Que voulez-vous ! Je ne me suis pas laissé emporter par le vent quand il est venu enfoncer ma porte... et après, il était trop tard... »

Aurions-nous pu répliquer ou commenter quoi que ce soit ? Le corps de François était si décharné qu'Agnès et moi eûmes l'impression d'avoir entre les bras la simple dépouille d'un homme mort. Comment notre Frère pouvait-il avoir encore la force de nous parler tant et tant ? Et de nous enseigner, qui plus est ! C'était cela aussi, le mystère... Porter la Parole du Christ jusqu'à ce point me semblait totalement inhumain.

Une fois le bandage ôté, la plaie que François avait au côté nous apparut toute béante et sanguinolente. C'était la première fois que nous la voyions, bien évidemment. À l'exception de ses plus proches compagnons, nul n'en avait connu l'existence pendant de très longs mois après son apparition. Aussi délicatement que possible, nous la nettoyâmes avec un peu d'eau tiède. Il n'y avait que cela à faire car nous savions fort bien qu'aucune poudre cicatrisante n'avait jamais eu la moindre emprise sur elle.

– « Est-elle profonde ? » se hasarda à demander Agnès.

François répondit qu'il ne le savait pas et que cela n'avait pas beaucoup d'importance.

– « Elle ne veut rien dire, ajouta-t-il même... Elle est fausse... »

– « Fausse ? »

– « Elle ne parle que de mon incompréhension et de l'idée que je me suis trop longtemps faite du Christ tel qu'il n'a jamais existé... »

– « Veux-tu dire qu'il n'a jamais eu de plaie au flanc ? »

– « Non... ce n'est pas cela... Je veux dire que j'ai maintenant compris qu'il n'a pas voulu nous enseigner sur le chemin de la souffrance mais que mon âme excessive s'est trop longtemps imaginé cela.

On m'a dit que mes blessures étaient saintes mais je n'en crois rien... Qu'est-ce que cela veut dire, saint ou sainte ?

La douleur et le sang qui imbibent la terre sont-ils de la volonté de Dieu ? Quelle erreur ! C'est la petitesse humaine ou son aveuglement, sa surdité, son orgueil et sa faiblesse qui affirment ça et s'en persuadent.

Aujourd'hui, Sorelle, à l'heure où je suis prêt à partir et où mon cœur finit de vider sa besace, je ne crains étrangement pas de dire que je ne sais pas *Qui* est Dieu. Je ne Le vois plus comme ce Père qui a engendré un Fils afin de nous sauver par la souffrance de Celui-ci. Je ne peux plus Le ressentir que comme *La Force de Bonté absolue*, cette *Force de Splendeur* qui a su donner chair à l'Amour... pour nous dire que nous étions tous ses fils et ses filles...

Le chercher non pas simplement dans les Cieux mais partout en dedans et partout en dehors de nous... Voilà, ce que je crois, ce que je comprends, ce que je vis et ce que je me répète à chaque bouffée d'air dont je parviens encore à nourrir ma poitrine.

Oui, Agnès ; oui, Chiara, les oiseaux qui m'emportent avec eux chaque matin aux premiers rayons du soleil m'enseignent qu'il n'existe aucune frontière entre le Christ et nous, que nous vivons dans le Corps de Dieu et qu'il n'y a sans doute pas de plus grande errance que de passer sa vie à tout diviser et à fermer des portes. Quant à moi, petites sœurs, mon erreur est d'avoir voulu emmener notre Terre vers le Ciel ou d'attirer le Ciel vers la Terre, je ne sais, alors qu'en vérité tous deux ne font qu'Un.

Si vous saviez comme je me reconnais dans le bourgeon qui

éclate au premier jaillissement du printemps, dans l'écureuil qui saute de branche en branche, dans le lépreux qui gratte ses plaies ou encore dans le soudard qui frappe aveuglément de l'épée ! Mon âme parvient à se glisser en eux... Je comprends même le renard qui vient de s'emparer d'un lièvre... Je suis un peu de tout ce qui vit à chaque fois que je parviens vraiment à inviter Notre Seigneur dans ma poitrine... sans poser de conditions. Surtout !

Comment ai-je mis tant de temps à accepter que rien ne s'oppose à rien et que le soleil et la lune se servent mutuellement en emportant notre monde dans leur course ? Comment mettons-nous tous autant de temps, comment pouvons-nous tous déployer autant de ruse ou de bêtise pour continuer à ne rien entendre de ce que la Vie nous apprend à chaque instant ?

Couché dans les sous-bois, j'ai longtemps regardé les fougères dérouler leurs tiges duveteuses en remerciant Dieu pour leur beauté... mais maintenant, maintenant... ce sont les fougères elles-mêmes qu'au fond de moi je remercie pour ce qu'elles laissent transparaître de l'Éternité. En elles comme dans le plus petit duvet de mésange qui parfois vient caresser mon visage, je sens ce que Notre Seigneur le Christ cherche à nous dire, à nous les sourds...

Dans le désert, tandis que je me réveillais à peine, je me souviens m'être dit que Messire Jésus avait été parmi nous comme l'huile d'onction du Soleil. Aujourd'hui, je ne me dis plus cela. Je ne dis plus "avait été" mais "est" l'huile d'onction du Soleil... parce que je ne sens plus jamais le mur du Temps entre Lui et nous. Son Esprit est là, constamment ! Pas juste dans les belles paroles que nous ont laissées Ses disciples. Croyez-moi, c'est quand je touche à cette vérité jusqu'au fond de ma chair que tout se met à arriver... que mes paroles, ma salive et mes mains offrent la guérison. Si je ne capte pas le

regard présent de notre Frère le Christ derrière mes paupières fermées, si je ne perçois pas qu'il fait Un avec moi et aussi avec celui qui souffre... alors rien ne se passe.

Un jour, j'ai entendu une parole résonner au centre de ma tête. Elle disait : *« L'Esprit est si vaste qu'il se cherche à travers l'Âme et l'Âme ne sait que faire si elle ne peut s'appuyer sur le Corps. C'est par lui qu'elle retrouve son chemin vers l'Esprit. Pourtant, ce n'est pas l'Esprit qui est la Destination mais le Chemin lui-même... car, en vérité, il ne s'étire pas indéfiniment mais est un Point, un seul Point, au centre du Cœur. »*

– « C'est beau, Francesco... » ai-je murmuré tout en déposant un petit carré de tissu sur sa plaie.

– « C'est de Lui, Chiara... Il me parle souvent... Me crois-tu ? Plus je parviens à être *en* l'autre, *en* celui qui a mal, qui doute ou qui est en colère, plus mon Maître éternel m'offre des paroles de vérité et de paix... et plus je sais alors que mon cœur peut palpiter avec le Sien à travers tous les cœurs de la Création »

– « Est-ce dans ces moments-là que tes mains sentent... le jasmin ? »

– « Je ne le sais pas... Je ne perçois rien de cela. Je sais seulement qu'il y a des moments d'absolue douceur où plus rien dans l'univers que je respire ne se fait la guerre... parce qu'il n'y a plus de motif de guerre et que tout est réconcilié avec tout.

Je comprends aujourd'hui que c'est cela le flot de compassion vers les effluves duquel Il veut nous amener.

Ce ne sont pas les textes, même les plus beaux parmi ceux que j'ai découverts, qui ont permis à mon être de toucher à cette vérité. C'est la contemplation de la fleur la plus anodine que l'on voit dans nos campagnes... Celle d'un chardon. Oui, petites sœurs, une fleur de chardon !

Je n'oublierai jamais cela... C'était l'été où mes compagnons

et moi revenions précisément du Mont Alverna après l'apparition de mes plaies. Mes pieds me faisaient tellement souffrir que j'ai finalement accepté d'enfourcher le dos d'un âne pour redescendre dans la vallée et continuer la route. Lors d'une halte, notre animal, qui s'appelait Basile, mangea avec délice tous les chardons qui poussaient dans le rocaille. Je m'étais souvent demandé comment les ânes pouvaient apprécier une plante aussi rugueuse. Cela m'intriguait et m'amusait, mais sans plus...

Je crois que mon âme devait être bien dilatée ce jour-là... sans doute à cause de ce que je vivais et dont je ne savais que faire. Je me suis allongé sur le côté parmi l'herbe sèche et j'ai voulu regarder de près une fleur de chardon. En fait... non pas simplement la regarder mais la voir vraiment, comme pour la comprendre, comme pour l'aimer et comme si j'étais Basile lui-même.

Cela peut vous paraître stupide mais c'est ainsi que j'ai découvert un trésor. Elle était si prodigieuse, ma fleur de chardon ! Un univers complet, un soleil avec ses rayons d'un bleu-mauve si puissant qu'ils disaient la profondeur du ciel des soirées d'été, quand tout est tendre et chaud.

En le regardant de plus près, je me suis aperçu qu'entre ses piquants se trouvait un duvet blanc... sans doute les restes de cette sorte de cocon d'où étaient sorties les pointes... Il était étrange et inattendu ce mariage de douceur et de rugosité. Le chardon était-il un tendre qui piquait par peur et pour se protéger ? Était-ce cette tendresse seule qui attirait les ânes ? Voyaient-ils à ce point le cœur ou l'âme du chardon qu'ils en oubliaient aussitôt la cuirasse agressive ?

C'est cette réflexion, comprenez-vous, qui a créé un éclair de compréhension en moi.

Ne pensez pas que je blasphème... Je me suis alors dit que Notre Seigneur nous contemple sans aucun doute comme les

ânes regardent les chardons. Il ne voit que le bon en nous et seul ce bon compte à Ses yeux. Il sait que toutes les violences que notre être manifeste ne sont que les remparts, les hermes et les ponts-levis d'un cœur qui a peur.

La plupart du temps, nous agressons pour nous protéger parce que nous ne comprenons pas la marche de la Vie. Il suffit de remonter toute la chaîne de nos comportements et de nos aberrations pour s'en rendre compte...

Cherchez en vous-même et vous verrez ! Le tyran, le voleur, le menteur et l'égoïste sont tous des petits enfants effrayés qui se cachent derrière des montagnes de piquants pour ne pas montrer leur blessure première, là où le duvet du bourgeon est tendre. »

Je me souviens qu'Agnès et moi eûmes alors un petit regard complice, tellement émerveillé et complice que je ne sais plus laquelle de nous deux laissa échapper cette réflexion amusée :

– « Oui mais, mon Frère... la grande différence est que Notre Seigneur Jésus ne nous mange pas ! »

Si la douleur ne lui avait pas enserré la poitrine, je crois que François aurait éclaté de rire.

– « Croyez-vous ? fit-il dans un rictus qu'il essaya de transformer en un large sourire. Croyez-vous ? Oui, Il nous mange à sa façon... Il nous emporte totalement ! Il cueille notre cœur et l'absorbe dans le courant de son Esprit.

Mais prendre avec amour n'est pas s'approprier quoi que ce soit ni détruire... C'est faire circuler la vie... C'est nourrir la métamorphose ! Dieu nous prend mais ne nous engloutit pas car c'est le meilleur de nous qu'il veut rappeler à Lui.

Vous voyez, c'est simple... C'est comme cela que j'ai mieux compris le vrai sens de la compassion et la clé de guérison. Quand on regarde pour voir *en vérité* et qu'on accepte de tout simplifier, on ne voit plus que du beau au-delà d'un rideau de

dureté. Et puis... un tel rideau, Sorelle, devient de moins en moins consistant quand on acquiert la force de ne plus s'y arrêter.

Je sais... Vous me voyez moribond et vous vous dites qu'il est désormais plus facile pour moi de déployer cette vision parce que je commence à oublier les mille adversités de ce monde. Peut-être... mais le moribond que je suis ne s'est jamais senti plus vivant. Mon privilège, c'est de ne plus avoir peur et de ne plus avoir à obéir. Je n'obéis même pas à Dieu, comprenez-vous ? Cela vous scandalise ?

Dieu ne demande pas à être obéi parce qu'il est Amour absolu et que l'Amour n'impose rien. Il est... C'est aussi simple que cela ! Est-ce Lui qui a rédigé les saints Écrits ? Est-ce Lui qui a dicté le Dogme de l'Église ? Vous savez bien que non... Il y a trop de combats au-dedans de tout cela ! Certainement en a-t-Il été l'Inspirateur mais alors... de quelle couche de brume ne nous sommes-nous pas laissés entourer par crainte de la vivacité de Son Souffle !

Dis-moi, Chiara... Pourquoi nous a-t-on appris à craindre Dieu ? N'est-ce pas insensé ?

Craindre l'Amour... c'est tout simplement avouer que l'on ne sait pas ce qu'il est et que l'on en fait une statue grossière... comme celle d'une idole qui parle de châtiment et de vengeance.

Moi aussi, j'ai eu peur... Vous le savez maintenant toutes deux. *Je suis resté dans la crainte tant que je me suis agenouillé devant l'ombre de Notre Seigneur ici-bas.* J'ai même accepté que l'on me dicte les Règles de l'Ordre des Frères Mineurs presque point par point... et tant d'autres choses encore... envers et contre les clartés que mon âme avait saisies. Par obéissance !

Il est bon de savoir obéir jusqu'à un certain point car c'est une discipline pour l'âme... mais, en vérité, sachez que, passé un dernier portail, il y a de ces sortes d'obéissance qui préparent le lit de la désobéissance... et que c'est bon et juste

ainsi.

J'ai toujours été l'herbe la plus folle de la prairie. Je ne voulais pas du tranchant de la faux qui aplanit tout. Alors je me suis rebellé, j'ai entendu la voix du Seigneur Jésus qui me secouait et j'ai créé un Ordre que je voulais être le Sien... Et puis la faux s'est à nouveau présentée comme s'il fallait que je courbe absolument la tête ou que je me montre deux fois plus fort que je ne l'étais... Vous connaissez la suite de mon histoire, c'est elle qui m'a mené à cet état d'épuisement qui force mon âme à partir.

Je me souviens particulièrement de ce chevalier du Temple rencontré à Bologne. Il y avait une phrase qui revenait toujours sur ses lèvres : « L'ignorance est le véritable esclavage ; quant à la liberté, elle porte le nom de Connaissance... »

Je n'imaginais pas à l'époque à quel point cet homme disait vrai. J'ai longtemps été comme un esclave qui ne savait pas grand-chose tout en s'imaginant être libre... Puis, on m'a montré ma prison et les fers que mon corps s'était forgés. Alors la Connaissance m'a fait désobéir et j'ai tenté de me libérer. Y ai-je réussi ? Ai-je échoué ? Qu'est-ce que le Soleil a calciné et qu'a-t-Il réchauffé en moi et autour de moi ?

Je ne puis plus rien faire d'autre que de m'abandonner à Lui. Telle est devenue ma vérité, aujourd'hui... »

Le dernier cantique

Il était déjà tard quand nous avons repris le sentier qui menait aux portes de la ville. J'entends encore la proposition d'un muletier nous incitant à accepter le dos de ses animaux afin de franchir les remparts au plus vite. J'ai hésité mais sous l'œil étonné d'Agnès et malgré les paroles de douce rébellion semées par François, j'ai finalement refusé.

Il n'est jamais facile de désobéir. Lorsque le vent de notre vie nous a poussés dans une direction, où trouver le courage de soudain lui dire non et d'aller ailleurs ?

En acceptant le voile des Pauvres Dames, nous nous étions promises, nous aussi, de toujours marcher et d'user nos pieds sur les roches parmi la foule anonyme des plus démunis.

À l'heure, cependant, où je m'apercevais de la possible vanité de ce vœu, la force de réagir ne me venait pas. Mon être était-il donc définitivement soumis à l'attraction de la fatigue ou d'une sorte d'autopunition ? À bout de souffle, nous convînmes malgré tout de faire une courte halte près d'un gros rocher situé à mi-hauteur de la colline. C'est là que je fus frappée d'un éclair de lucidité.

Pourquoi avais-je refusé l'aide du muletier alors que la notion du mépris du corps finissait pour moi de perdre tout son sens ? Oui, pourquoi ? La réponse vint toute seule... C'était sans le moindre doute à cause du regard d'autrui. Parce que l'exténuation, le renoncement à tout, les souffrances et les plaies étaient devenues notre étendard... Un étendard de misère dont j'étais fière et qui, secrètement, nourrissait même un vieil orgueil bien déguisé.

– « Seigneur ! » me suis-je écriée en me jetant dans les bras d'Agnès. Le constat me paraissait terrible et je ne voulus pas en dire davantage, persuadée que ma complice lisait en moi comme en elle.

« Sœur Chiara, de la Maison des Pauvres Dames a faibli dans son vœu... Elle est entrée dans la ville à dos de mulet ! Vous rendez-vous compte ? » J'entendais déjà les ragots du peuple d'Assise apprenant ma coupable faiblesse... Que leur aurais-je répondu ? Que ma vision, que *notre* vision du chemin menant à Messire Jésus avait changé ? Que la voie s'était élargie et que le respect du corps pouvait, lui aussi, parler d'amour ? Qu'il existait de vieux et saints Écrits qui l'enseignaient et que le Christ Lui-même... Comment imaginer dire tout cela, affronter l'incompréhension et certainement même le déshonneur ?

Tout en retenant quelques sanglots, je compris alors que j'étais... orgueilleuse de mon humilité et terriblement accrochée à l'image que Francesco avait permis que je projette de moi ainsi que de mes compagnes.

Commencer à m'aimer officiellement ? Renoncer à la destruction non avouée mais patiente de mon vêtement de chair ? Oh, comme je comprenais ce qui avait rongé mon frère d'âme, mon Bien-aimé – enfin reconnu – qui se mourait là-bas, dans la vallée !

Perdue dans mes pensées, je n'avais pas remarqué que le ciel se couvrait à une vitesse étonnante. S'il n'y avait eu Agnès pour me ramener à l'heure présente, je n'aurais peut-être même pas vu la poussière du chemin que les bourrasques de vent faisaient tournoyer devant nous. Un orage sévère allait nous prendre avant que nous eussions franchi les portes de la ville. C'était certain... et la nuit qui tombait n'arrangeait rien.

Notre seul espoir d'y échapper se résumait à une petite tour de guet située non loin de là où nous étions. Une sorte d'avant-poste dans lequel un ou deux soldats vivaient en permanence et

qui avait autrefois servi de lieu de péage.

La pluie tombait déjà avec violence et le tonnerre grondait à tout rompre lorsque nous arrivâmes à sa porte, une vieille poterne qui avait évidemment vu plus d'une guerre. Toutes essoufflées et trempées, nous y donnâmes du poing aussi vigoureusement que nous le pouvions.

Un cri se fit aussitôt entendre tandis qu'une tête se pencha par la fenêtre de la bretèche, juste au-dessus de nous. Par bonheur, on nous avait vues ou entendues.

Surpris et se perdant en gestes de déférence, les deux hommes qui vivaient là s'empressèrent de nous faire pénétrer dans le fond de leur bâtisse dès que nous en eûmes franchi le seuil. Il y avait là une cheminée où crépitaient de timides flammes parmi quelques brindilles.

Agnès et moi n'eûmes pas grand-chose à expliquer.

Notre situation parlait d'elle-même...

Manifestement gênés par notre présence, les gardes ne savaient trop que dire ni faire. Un peu de pain, un peu de chaleur... leur maladresse à nous offrir le meilleur de ce qu'ils avaient nous mit bien vite en confiance. Comme l'orage ne faiblissait pas et que l'obscurité semblait s'être installée pour de bon, il devenait évident que nous allions devoir passer la nuit là, laissant sans doute nos compagnes dans l'inquiétude. Qu'y pouvions-nous ? Les vêpres devaient être déjà terminés et la soupe servie...

Cependant que nous acceptions notre situation tout en espérant nous faire sécher devant les flammes de la cheminée, l'un des hommes se décida enfin à s'approcher de nous.

– « On dit que le Père Francesco est au plus mal, chez lui, en bas... Est-ce vrai ? L'avez-vous vu ? »

– « C'est bien vrai... Il s'en va. Il y a à peine deux heures, nous étions à ses côtés. »

– « Moi, c'est Giacomo, Mère, et lui, c'est Paolo, mon cousin... ajouta le garde à moitié plié en deux. C'est que le Père Francesco s'arrêtait parfois ici. Nous l'aimions bien... Un jour, il nous a même offert un peu de miel... »

– « Oui... se hasarda à ajouter Paolo qui ne savait toujours que faire de sa personne, près de la porte... Oui... mais il ne paraissait plus tout à fait le même depuis deux ans. Il venait moins... »

De mots malhabiles en phrases aussi fiévreuses que susurrées, les soldats finirent par oser s'asseoir sur un banc qui traînait non loin du nôtre, près du feu.

– « Il écrivait un peu plus... ai-je répondu, touchée par les deux hommes dont les interrogations ne traduisaient que simplicité et bienveillance. Il écrivait davantage et priait plus encore qu'autrefois. C'est comme cela souvent, voyez-vous, quand on sent qu'on arrive au bout du voyage. Le Ciel a voulu se déverser davantage en lui, je crois... »

– « C'est beau de savoir dire cela... »

– « Oh... ce n'est pas de moi. Ce sont les mots que le Père Francesco lui-même a prononcés il y a quelque temps.

– « ... Pas étonnant qu'il ait guéri mes parents, reprit le garde... et leur chien aussi... Il ajuste mis un peu de salive sur sa plaie. Je l'ai vu faire ! Trois jours après il n'y avait plus rien. Je ne sais pas comment il s'y prenait ! On aurait dit qu'il aimait les animaux comme si c'était des êtres humains. On m'a raconté qu'il avait guéri des moutons aussi, en priant au milieu d'eux dans un pré pendant toute une journée. On parle même d'un loup qu'il aurait soigné... mais je ne sais pas si c'est vrai. »

– « Est-ce qu'il te semble que cela pourrait être vrai ? » fit Agnès.

– « Moi, je le crois... intervint le plus timide des deux gardes. Un jour qu'il est passé par ici, je l'ai vu s'attarder sur quelque

chose au milieu du chemin. C'était tout petit et je ne voyais pas de quoi il s'agissait. C'est quand il l'a pris dans ses mains que je me suis approché. C'était un criquet, un criquet qui avait une patte écrasée. Il s'est mis à lui parler doucement et à le caresser.

Moi, j'ai un peu plaisanté et je lui ai dit : « Crois-tu qu'il comprenne les psaumes, Père Francesco ? » Alors le Père a redressé la tête et m'a répondu que oui, qu'il y avait *quelque chose* dans le criquet qui le comprenait parce que ce quelque chose venait de Dieu, tout comme nous... Il a même ajouté qu'il ne voyait pas vraiment de différence entre un criquet et lui et qu'il agissait avec cet insecte exactement comme Notre Seigneur avait fait avec lui. Après cela, il est parti avec le criquet dans la main... Je m'en souviendrai toujours. »

Pendant un bon moment, je me suis prise à observer nos deux hôtes improvisés et providentiels. L'un après l'autre, ils cherchaient à ramener de leurs souvenirs une petite histoire... comme si François était déjà parti, comme s'il appartenait dorénavant et pour l'éternité à un passé mythique. Consciente de ma lassitude, Agnès leur répondait à ma place. Une bonne heure passa ainsi, autour d'un pot d'olives qui se vidait lentement... puis, enfin, le feu s'éteint faute de bois. Les soldats nous proposèrent alors de dormir là, près de l'âtre encore fumant, sur leurs couvertures tandis qu'eux monteraient à l'étage, vers la bretèche où ils étaient sensés faire le guet à tour de rôle.

Il en fut donc ainsi... Agnès et moi nous nous sommes retrouvées dans l'obscurité la plus totale, blotties l'une contre l'autre, persuadées que le sommeil allait nous engloutir sans tarder.

Hélas, il n'en fut rien. Quand la fatigue se fait trop présente et que l'âme est trop habitée d'images et de paroles, l'œil intérieur demeure et ne peut se fermer. Alors, c'est l'angoisse

ou, au contraire, la vivante lucidité de la conscience qui prend le dessus pour rendre la nuit aussi pleine que le jour.

Je me souviens m'être mise à égrener silencieusement des phrases au creux de moi-même. C'était autant d'éclats de lumière qui appelaient des scènes d'autrefois, de nos jeunesses malhabiles, de nos mots perdus et de nos regards qui se cherchaient. Au milieu de tout cela, il n'y avait que Francesco. Il emplissait tout mon être comme un soleil si brûlant qu'il nous fait désirer l'ombre pour sa fraîcheur et son repos.

Oui, c'était cela... En regardant ma vie par-dessus mon épaule, je me disais qu'il n'y avait jamais eu de repos possible avec François dans le fond du paysage de mon âme. Pas plus que Notre Seigneur, dont je lui prêtais le regard, il ne m'avait permis la moindre halte en un lieu de tiédeur. C'était ma vie entière, notre vie à tous qu'il avait rendue plus vivante, toute... transpirante de rosée divine.

Oh ! comme il avait parlé vrai, ce garde qui nous hébergeait... François avait restitué son âme et sa beauté à tout ce qui est. Il avait reconnu le sacré jusque dans la moindre parcelle de ce que nous foulons de la plante des pieds.

Dieu... c'était la goutte de pluie, le grain de blé, la pierre d'un mur, la brume du matin, le crépitement d'une flammèche, le pistil d'une fleur et le papillon qui s'y pose. C'était tout cela à la fois ; c'était tout ce que notre regard peut croiser sans voir... surtout sans voir ! C'était aussi tout ce que nous ne pouvions entendre faute d'oreilles et faute d'amour... surtout faute d'amour ! C'était tout cela et tellement plus encore qu'une vie humaine ne pouvait que se brûler à essayer de l'approcher... toujours plus !

Je me suis alors mise à me remémorer ces quelques mois durant lesquels François avait tenu à se rapprocher de l'église de San Damiano. Il disait avoir besoin de retrouver son autel plusieurs fois par jour et d'y prier. C'était peu de temps après

son retour du Mont Alverna.

Pour lui faciliter les choses, mes compagnes et moi-même lui avions proposé de restaurer une toute petite cabane de bois et de branchages située sur un carré de terre jouxtant l'extrémité la plus éloignée de notre potager. C'était là que nous rangions nos outils. En la nettoyant un peu et en la consolidant, cette cabane qui, en vérité, ressemblait plutôt à une sorte de hutte, pouvait devenir à peu près accueillante.

François avait accepté cette offre avec grand bonheur. Il était resté là deux saisons entières, seul, la plupart du temps, et n'admettant que rarement la visite de ses Frères. Notre tâche avait simplement consisté à lui donner un peu de soupe ou des légumes bouillis et du pain, une fois par jour.

Dès qu'il s'était installé là, j'avais rapidement compris qu'il y avait une véritable force d'attraction qui poussait Francesco à pénétrer entre les murs de San Damiano.

Sitôt que la nuit tombait, je savais qu'il s'y rendait. Je m'étais alors dit qu'il y parlait certainement avec Notre Seigneur comme autrefois et qu'il ne fallait surtout pas l'y déranger.

Maintenant seulement, je pouvais voir les choses autrement... Il y avait, à coup sûr, compulsé les parchemins cachés en arrière de l'autel. Il avait dû s'en imprégner, en apprendre des passages entiers à la lueur d'une chandelle et finir d'accepter en silence leur fardeau.

C'était pendant cette période aussi que je l'avais longuement vu écrire sous le gros arbre qui poussait près de sa hutte. Une plume, un peu d'encre et quelques feuilles roulées au fond de sa besace, c'était là tout son nécessaire. Un jour, il me pria de venir vers lui. Agenouillé sur l'herbe, il m'avait aussitôt timidement tendu l'un des parchemins sur lesquels il avait écrit.

– « Lis-le lorsque tu seras seule, Sorella... Tu me le rendras

plus tard... Ce sont juste quelques paroles qui me sont venues et puis, tu n'es pas obligée d'aimer cela... »

J'avais discrètement enfilé le rouleau dans la manche de ma robe mais je n'avais cependant pas pu attendre la quiétude de la soirée pour en découvrir le contenu. J'étais rentrée dans ma cellule afin de le mettre à plat sur ma paillasse et d'en déchiffrer les lignes.

Comme toujours, celles-ci étaient tracées avec soin. Je me souvenais que mes yeux avaient pourtant eu du mal à y pénétrer, exactement comme s'ils étaient éblouis par la lumière de leur contenu avant même d'avoir pu en découvrir la substance.

J'avais d'abord cru que c'était une sorte de poème mais, bien vite, sous mes doigts tremblants, il m'était apparu qu'il s'agissait d'une véritable prière, la plus belle que j'avais jamais lue...

« Très Haut, Tout Puissant et doux Seigneur,

Que reviennent à Toi la louange, la gloire, la reconnaissance et toutes les bénédictions du Ciel et de la Terre.

À toi seul reviennent ces trésors, Très Saint et Haut Seigneur car nul être n'est à la mesure de prononcer Ton nom.

Loué sois-tu, mon doux Seigneur, à travers chacune de Tes créatures.

Béni sois-Tu derrière le visage de Messire notre Frère Soleil par l'amour duquel Tu nous offres lumière et joie.

Ô, Très Haut, permets-nous d'approcher Ta splendeur dans son rayonnement car en lui, nous Te devinons.

Loué sois-Tu, mon doux Seigneur, pour Ton reflet à travers notre Sœur Lune et toutes les Etoiles que Tu as semées dans le firmament.

Ce sont des joyaux qui parlent aussi Ta langue et qu'il nous faut écouter.

Loué sois-Tu, mon doux Seigneur, pour Ta respiration à travers notre Frère Vent. Il nous donne l'air et tous les temps, de l'azur calme du cœur aux nuages qui appellent à la prière. Par lui, Tu nous donnes la force du mouvement.

Loué sois-Tu, mon doux Seigneur, pour la transparence de notre Sœur Eau. Par son humilité et sa chasteté, elle purifie les lacs de notre âme et de notre corps. Par elle Tu nous guéris.

Loué sois-Tu, mon doux Seigneur, pour la puissance de notre Frère Feu qui éclaire et réchauffe toutes nos nuits. Par lui, Tu brûles en nous ce qui doit l'être, nos peurs comme nos orgueils. Par lui, Tu nous enseignes la noblesse et la fierté d'être Tes enfants, la rébellion face à l'endormissement.

Loué sois-Tu, mon doux Seigneur, pour notre Mère et Sœur Terre. Par Tes sillons en elle, elle nous porte et aide à l'enfantement de notre âme. Par ses fleurs, ses fruits et ses herbes, elle nourrit notre corps et allège notre cœur en nous parlant de Toi.

Loué sois-Tu, mon doux Seigneur, pour la grâce de tous les êtres qui pardonnent en se souvenant de Toi en eux. Par Ton labour, ils apprennent la leçon des épreuves et le chemin patient de la Paix. En eux Tu t'invites car, en Toi, ils s'invitent et se réfugient.

Loué sois-Tu, mon doux Seigneur, pour notre grande Sœur la Mort du corps à laquelle nul être ne peut échapper. Prends soin de ceux qui, devant elle, Te tournent le dos et ne comprennent pas Ta caresse de justice. Accueille ceux qui, de bonheur, face à elle te sourient car leur seconde mort, celle de l'âme pour la naissance de l'esprit, ne sera que Soleil.

Pour tout cela sois loué, mon doux Seigneur, car il n'est nul autre Dieu que Toi en tout. »

Depuis ce jour-là, la prière de François ne m'avait jamais quittée. J'avais demandé à mon Frère la permission de la recopier puis je l'avais apprise par cœur. Lui, il avait paru très surpris de ma requête et comme peu conscient de la beauté qu'il avait su exprimer...

– « Frère Francesco, avais-je tenté de lui dire, autorise-nous à faire courir ces mots aux quatre coins de l'horizon, ils sont si... » Mais il m'avait interrompue, le regard rieur et un doigt posé sur les lèvres.

Agnès poussa un petit grognement et chercha à se blottir davantage contre moi.

– « Oui, balbutia-t-elle, c'est doux... »

C'est alors que je me rendis compte que j'avais sans doute récité la prière de François à voix audible, que ses mots n'avaient pu demeurer au dedans de moi mais avaient franchi mes lèvres comme pour bercer Agnès.

– « T'ai-je réveillée, ma sœur ? »

– « Tu as surtout fait remonter en moi un beau souvenir... C'est la deuxième fois que tu me la récites. »

– « Peut-être ne l'entendras-tu plus jamais ainsi, ai-je répondu. Oui... je n'ai pas réussi à le dire à quiconque, un incident est arrivé après que Frère Francesco m'eut confié sa prière... Apprenant la faiblesse de son corps, l'évêque est passé le visiter dans la hutte. Francesco m'a dit lui avoir naïvement tendu son parchemin et s'être ainsi valu de sérieuses réprimandes. L'évêque serait alors parti avec son texte après en avoir pointé du doigt certains passages qu'il jugeait incompatibles avec notre foi. »

– « Mais... lesquels ? » s'exclama Agnès à voix aussi basse que possible.

– « Tu vois... Tu t'interroges, toi également. Cela prouve à quel point nous avons changé, à quel point nous avons suivi son chemin, à quel point enfin nous sommes doucement entrées dans... "l'hérésie", sans même nous en apercevoir. J'ai posé la même question que toi à Francesco lorsqu'il me conta l'histoire. J'étais alors ignorante de tout et il ne m'a pas vraiment répondu, se contentant de dire que quelques mots n'avaient pas plu à l'évêque.

Comme il voulait recommencer sa prière en la corrigeant, il me demanda la copie que j'en avais faite afin d'aller plus vite dans sa tâche. J'ai vu qu'il était très blessé, Agnès, et qu'il avait peine à conserver la sérénité du sourire qui s'était placé sur ses lèvres depuis son arrivée dans notre cabane.

Ce n'est que maintenant que je puis deviner les passages qui ont indisposé l'évêque. Ce sont ceux qui parlent du langage des Etoiles qu'il nous faut écouter, de la rébellion, de la Terre qui aide à l'enfantement de notre âme et puis... sans doute ces paroles finales qui affirment Dieu en tout...

En tout, c'est... en tout, comprends-tu Agnès ? Dans une pierre, une fleur, un criquet, un chien ! Pas seulement dans une église ou dans le bleu du ciel... »

– « Alors, c'est aussi dans un corps humain, chuchota Agnès. Pas seulement dans son âme ! »

– « C'est cela... et c'était plus que suffisant pour mener notre Frère devant les Tribunaux. Peut-être est-ce pour cette raison qu'il a hésité à me rendre la copie que j'avais faite de sa prière... En réalité, cela importait peu, j'en savais déjà les phrases par cœur ; elles coulaient en moi aussi aisément que celles données par Notre Seigneur.

En me les récitant, cette nuit, je mesure mieux que jamais qu'elles énoncent avec vérité et simplicité ce que fut l'enseignement de Messire Jésus parmi nous. Il accueillait absolument tout en son sein... simplement parce que l'amour

commence par le respect et la gratitude.

Sais-tu... Je crois que notre méditation et notre lien avec le monde pourraient s'arrêter à cette prière parce que tout le reste n'est qu'une succession de conséquences qui, en s'engendrant les unes les autres, ne font surgir que des complications. C'est par leur enchaînement que la tête et le cœur durcissent. Ainsi nous laissons-nous engloutir et étouffer parmi les grains de sable de la plage sans être capables de voir la splendeur de la plage elle-même... ni la tendresse des vagues qui viennent l'embrasser. »

– « C'est ce que me répète mon cœur, Chiara, me répondit Agnès à l'oreille... mais c'est pourtant étrangement si éloigné de l'effort que nous demandent les paroles de l'apôtre Philippe... Peut-être l'ultime simplicité ne se découvre-t-elle qu'après une descente dans son contraire ? Peut-être ? »

Je ne pus m'empêcher de serrer la main d'Agnès dans la mienne. J'avais souvent remarqué que lui parler était presque comme me parler à moi-même mais là... il était trop évident que nos âmes touchaient simultanément au même mystère.

– « Oui... peut-être, ai-je repris en me coulant paisiblement dans le creux de sa pensée. À moins que les paroles que Notre Seigneur a prêtées à Philippe ne soient faites aussi d'une sorte de simplicité qui nous échappe.

Te souviens-tu de ce que je t'ai conté ? Francesco m'a assuré parler aux oiseaux par des images tandis que ceux-ci lui répondaient de la même façon... Cela signifierait que la simplicité qui enseigne les cœurs serait faite d'images plutôt que de mots. C'est l'alphabet de ces images qu'il nous faudrait alors apprendre, Sorella. L'Image ne serait-elle pas la porte d'un monde qui peut s'ouvrir et se dérouler à l'infini ?

En cet instant, j'en viens à me demander si Messire Notre Seigneur est bien né aux pieds d'un âne et s'il est jamais entré dans Jérusalem sur le dos du même animal... J'en viens à me

demander si l'image de l'âne, pour ceux qui savent la déchiffrer, ne vaut pas que par ses longues oreilles. Celles-ci deviendraient alors des oreilles qui sollicitent ceux qui veulent entendre, ceux dont la course est plus lente que celle d'un cheval mais dont l'échine portera longtemps de lourds fardeaux, sans se plaindre, obstinément et avec courage... acceptant souvent les coups. Enfin, j'en viens à me dire que c'est peut-être dans l'image de l'âne que nous devrions avoir l'humilité de nous faufler, afin de porter l'Image du Christ, éternellement et tout ouïes... »

Agnès ne répondit pas. Elle me serra la main à son tour puis ce fut le silence complice et le sommeil qui eurent lentement raison de nous...

Je ne sais où voyagea mon âme durant cette nuit-là mais quand des éclats de voix la firent se glisser à nouveau dans mon corps, j'eus la sensation de n'avoir pas trouvé le moindre repos.

Par l'une des fenêtres de la bretèche, un des gardes parlait à quelqu'un qui devait se trouver sur le chemin. J'ai prêté l'oreille... On aurait dit la voix du Frère Ruffino. À la clarté naissante du jour qui se fauflait sous la fente de la porte, je me mis à chercher le visage d'Agnès. Elle aussi était réveillée et écoutait.

L'instant d'après, les deux gardes dévalèrent l'échelle qui menait de l'étage où ils avaient passé la nuit.

– « Pardonnez-nous, mes Sœurs... »

L'un des hommes d'armes fit glisser la poutre qui barrait la porte. Les gonds poussèrent une longue plainte et une silhouette humaine se profila alors derrière celle du soldat. Dans un même élan, Agnès et moi en profitâmes pour nous lever... La voix qui venait de l'extérieur était bien celle de Frate Ruffino. Elle parlait de lait et le nom de Francesco revenait sans

cesse... Je ne pus m'empêcher de m'approcher, juste assez pour apercevoir le visage blême de Ruffino et, par la même occasion, laisser deviner le mien.

– « Nous avons été prises par l'orage, mon Frère, ai-je lancé... Que toute mauvaise pensée soit bannie... »

L'air hébété, Ruffino resta figé quelques instants au milieu du chemin. Enfin, il se reprit.

– « Il ne s'agit point de cela, Mère... La nuit s'est mal passée, en bas... Il est très mal. Il nous faut le soutenir... Je cherche un peu de lait. »

Le garde qui m'avait laissé toute la place sur le seuil de la porte réapparut aussitôt, tenant à la main un petit récipient de métal tout cabossé.

– « Voici, Frate... C'est de la chèvre ; c'est tout ce qui nous reste. »

Ma décision fut vite prise. Il n'était plus question pour moi de retourner à la Maison des Pauvres Dames. Agnès continuerait seule le chemin afin de rassurer nos compagnes quant à ce qui nous était arrivé et moi je redescendrais avec Ruffino et le pot de lait jusqu'à l'hospice de Sainte Marie des Anges.

Agnès acquiesça immédiatement et le moine ne fit aucune remarque. Les rides inhabituelles qui s'étaient figées sur son front disaient à elles seules le souci qui l'habitait et dont l'importance dépassait de bien loin les règles de son Ordre et du mien.

Les gardes se signèrent plusieurs fois et nous regardèrent partir, Agnès vers les portes de la ville, Ruffino et moi vers la vallée.

Le ciel était dégagé et il faisait encore frais mais jamais je n'oublierai comme ce trajet me fut pénible. J'avais la sensation de ne plus respirer et mes pieds se tordaient sur le moindre caillou. Devant moi, le moine dévalait le sentier presque en

courant, risquant sans cesse de perdre le peu de lait dont il avait la charge.

Aucun mot ne fut échangé entre nous, pas même un regard. Nous nous étions réfugiés chacun dans notre monde, récitant toutes les prières qui nous venaient.

À un moment donné, mon voile dut tomber sur le chemin sans que je m'en aperçoive. Une fois arrivée en bas de la pente, ma main le chercha machinalement afin d'en rajuster les pans sur mes épaules. En vain...

Ce qui me restait de chevelure pouvait sentir la caresse du vent pour la première fois depuis bien longtemps. Je me souviens qu'il y eut en moi un petit moment d'effolement. Mes mains cherchèrent de quoi me couvrir mais il n'y avait rien...

Ruffino, qui s'était arrêté afin de reprendre son souffle, me regardait les yeux écarquillés et la bouche entr'ouverte. J'ai cherché des mots pour m'excuser mais le doux sourire que le Frère osa m'adresser finit par m'en dissuader.

Il n'y avait rien à dire... Rejoindre Francesco était la seule vérité de l'instant. Le rejoindre et, peut-être, dans la transparence de son regard, toucher un peu plus au Ciel...

Pourtant, pourtant, il me faut le dire huit siècles plus tard, ce matin-là je n'eus pas besoin de pousser la porte du petit hospice pour palper sa présence.

La légère brise de la vallée qui caressait audacieusement mes cheveux me donna la soudaine impression d'une liberté nouvelle après une trop longue absence, comme un dépouillement de plus, un ultime cadeau de Francesco. Les cheveux au vent et au soleil, mon être s'acceptait enfin pleinement, sans protection ni honte...

Le Nom de l'Amour

La porte du petit hospice était grande ouverte lorsque Frère Ruffino et moi en passâmes le seuil. Francesco avait peine à respirer et demandait de l'air.

Dans le fond de la salle, au-delà des vieux draps suspendus, quatre ou cinq de ses compagnons s'affairaient à des tâches diverses. L'un lui massait doucement les pieds, l'autre la gorge avec un onguent odorant et tous priaient à voix haute.

En m'apercevant, ils s'écartèrent aussitôt, surpris sans doute par la rapidité de mon pas et la vue de mes cheveux.

Haletant et transpirant comme jamais, Ruffino posa son pot de lait au sol tandis que je me laissais tomber à genoux près du visage de François. Celui-ci avait les yeux fermés et respirait bruyamment par petites saccades.

– « Croyez-vous... qu'il nous entende ? » bredouilla Ruffino, à voix basse, en direction des moines.

– « Crois-tu que l'on parte si facilement que cela, mon Frère ? »

La réponse était venue de François lui-même, sans que nous ayons eu l'impression qu'il avait remué les lèvres.

– « J'ai bien frappé à la porte de mon doux Seigneur cette nuit mais Il n'a pas voulu m'ouvrir... comme pour me dire que je n'avais pas tout à fait fini... que j'étais trop pressé... Ma Sœur Chiara est bien là, n'est-ce pas ? »

Incapable du moindre mot, j'ai posé ma main sur son épaule en guise de réponse. La sienne fut un long soupir tel un signe de gratitude, un sourire du cœur.

Frère Pietro lui proposa alors un peu de ce lait de chèvre que nous venions d'apporter. Francesco accepta sans rechigner, d'un simple geste de la tête et les paupières toujours closes. C'est à ce moment-là, tandis qu'il buvait à petites gorgées malhabiles, que je m'aperçus de la présence insistante des mésanges au-dessus de nos têtes, parmi les poutres du plafond. Elles voletaient et lançaient des appels, comme aux meilleurs jours du printemps.

– « Tu entends, Sorella ? Elles savent... alors elles n'ont point de tristesse. On dirait... qu'elles finissent de débroussailler mon chemin. Je sens qu'elles ont déjà fait un trou dans le toit par lequel on peut voir le bleu du ciel... »

Tu crois que je délire, n'est-ce pas, Pietro ? Tais-toi donc dans ta tête. Ton Frère est fatigué mais... il est au milieu du fleuve... Il en aperçoit les deux rives en même temps. Tu me comprends, toi, n'est-ce pas Sorella ? »

Là encore, aucun mot ne put franchir le seuil de mes lèvres. J'ai seulement osé effleurer son front de ma main... assez, toutefois, pour en percevoir la froide transpiration.

– « Voudriez-vous... fit-il alors en essayant de tendre son bras en avant de lui et en direction de ses compagnons. Voudriez-vous... ? »

Frère Pietro n'eut pas besoin d'en entendre davantage. Il posa sur le sol le bol presque vide qu'il avait encore en main et, tout en se levant, il fit signe aux autres de le suivre. Je me souviens en avoir été gênée au point d'avoir amorcé un mouvement pour me redresser, moi aussi.

– « Non, Sorella, murmura Pietro. Non... Reste là, toi... C'est le vœu de notre Frère. Il nous l'a encore répété, il y a peu. Tu es bonne pour son âme... »

J'ai ressenti du bonheur à entendre ces paroles, je l'avoue. En réalité, je ne souhaitais que cela... Demeurer là jusqu'au

bout, accompagner Francesco jusqu'à l'Ultime Portail.

Les moines partirent si vite, si discrètement et j'étais tellement absorbée dans mes pensées que je n'entendis même pas la porte se refermer. Il n'y avait plus que François, les oiseaux et moi sur un petit coin de terre, parmi la paille, la poussière, sous un rayon de lumière, hors du temps.

Un long moment s'écoula ainsi. François ne disait plus rien et je me suis demandé s'il avait sombré dans le sommeil ou quelque autre état. Soudain, alors qu'au-dedans de moi je m'adressais à l'Éternité, il prononça deux ou trois mots d'une voix étonnamment timbrée.

– « Il reste un peu de lait, n'est-ce pas ? Va leur en donner... Ils en ont besoin, Chiarina. »

François dut deviner mon air interrogatif.

– « Oui... Ils sont deux, de l'autre côté du drap... Il leur en faut, à eux aussi... »

J'ai souvenir avoir été abasourdie en entendant ces paroles. Comment était-ce possible ? Oui... les deux hommes malades de la veille étaient évidemment encore là, étendus sur leur grabat, à quelques pas de nous. Comment avais-je fait pour ne pas les voir en entrant ? Je reçus cela telle une gifle en plein visage.

– « Chiarina, répéta Francesco d'une voix plus douce, Chiarina... Tous les hommes qui souffrent sont sur une croix... même les plus petits, même les plus méchants. Surtout ceux-là...

Cette nuit... je me suis senti sur le sol, allongé entre eux deux, parfois dans leur tête, parfois dans leur cœur ; je voyais de quoi ils souffraient, je comprenais leurs peurs. Tout ce qu'ils éprouvaient était mien... J'ai vu que je pouvais les porter au-dedans de moi. Ils m'offraient tant en se laissant toucher de l'âme ! Ils me faisaient ressembler un peu plus à Messire

Jésus... Comprends-tu ? »

– « Alors, c'est pour eux que tu es resté, petit frère... pour leur tenir la main le plus longtemps possible... »

Je vis François ouvrir les yeux et regarder fixement devant lui dans la fraîche lumière du matin.

– « Oh, fit-il, je ne sais... Tous les êtres se confondent en un seul... Mais... il y avait toi, Chiarina ; il y avait encore des silences dans mon cœur que je n'avais pu partager avec toi... Des mots aussi, afin que tu saches tout, tout... » Sans rien ajouter d'autre, François ferma les paupières et parut se retirer à nouveau dans son monde intérieur. J'en ai profité pour me lever. Le reste du pot de lait à la main, je me suis piteusement dirigée vers les deux malades étendus à l'autre bout de la pièce. L'un dormait à poings fermés tandis que l'autre, encore jeune mais la peau couverte de plaies, était recroquevillé sur lui-même, en proie à une fièvre. C'est à peine s'il but un peu du lait que j'ai porté à ses lèvres mais ses yeux étaient emplis d'une gratitude qui me fit un bien énorme. L'espace d'un éclair intérieur, il me sembla que les regards de Notre Seigneur et de Francesco s'y rencontraient et s'y mêlaient.

« Oui, me suis-je répété, tous les hommes qui souffrent sont sur une croix. » Il ne fallait pas que j'oublie ces mots... et il ne fallait surtout pas non plus que j'en comprenne mal le sens. Pour mon Frère qui m'avait enseigné cela, souffrir c'était d'abord se tenir à une croisée des chemins, recevoir un signe du Ciel et être souvent placé face à un choix. Le choix de scruter au-dedans de son propre cœur et de monter vers le plus beau de soi ou alors de rester en surface de la vie et continuer à flotter sur ses eaux.

Oh, Francesco... Était-ce cela que tu voulais me rappeler, comme pour me replacer en mon centre, en m'envoyant auprès de cet homme peut-être, lui aussi, au seuil de la mort ?

J'ignore combien de temps je suis restée ainsi, me

promenant dans mes pensées tout en soutenant de mes mains la tête du malade. Comme ils furent précieux ces instants où j'eus le bonheur d'approcher une autre dimension de la compassion ! C'était probablement l'ultime leçon dont François me gratifiait : aller plus loin, bien plus loin que le partage de la souffrance de l'autre... Être conscient de respirer le même air que lui, dans le même lieu et à la même seconde... et apprendre ainsi à plonger dans l'immensité de son âme au point d'y voir le joyau de la vie qui s'y transforme. N'était-il pas là le secret de tous les miracles ? Dans cette intime perception ?

Lorsque l'homme eut fini de grelotter, j'ai doucement reposé sa tête sur la paille. Il dormait, tout comme son voisin, inconscient du trésor dont je venais de me souvenir.

Mon retour vers François, à l'autre bout de la pièce, fut léger et presque joyeux. Les draps suspendus aux poutres du plafond n'étaient plus des frontières destinées à protéger une intimité. Ils n'existaient plus. Ils n'étaient que des voiles imaginaires car tout en moi communiquait avec tout.

– « Es-tu là, petite sœur ? »

François ne dormait pas lui, il semblait même très lucide quoique ses paupières fussent fermées. À nouveau, je me suis agenouillée à ses côtés.

– « Il palpète encore, tu sais... ajouta-t-il en cherchant à poser ma main sur son cœur. Il palpète assez pour te parler encore un peu... mais approche-toi. »

De fait, la voix de Francesco était très faible et mal assurée. Sans aucun doute possible, elle traduisait l'ultime bout de son chemin. Lentement et timidement alors, j'ai penché mon visage vers le sien.

– « Ce que je demande à Messire Jésus, fit-il, c'est de rester là jusqu'au bout... jusqu'à ce que je t'aie tout conté de ce qui vit en moi. Après, seulement, je pourrai partir Le rejoindre.

Approche-toi encore... »

Je me souviens avoir doucement glissé mon oreille jusqu'à ses lèvres.

– « Tu sais, balbutia-t-il... Te souviens-tu de cette prière ? »

– « Comment l'aurais-je oubliée, Francesco ? »

– « J'étais sur l'herbe quand ses premiers mots ont soufflé au centre de ma tête. Je contemplais la nature de Notre Seigneur et surtout une pâquerette qui voulait hisser sa tête vers le soleil. Je crois que c'est par elle que j'ai tout entendu. Elle était là comme le lien que mon cœur attendait pour se dilater... parce que tu sais, Chiarina, les pâquerettes m'ont toujours fait penser à toi.

Te souviens-tu ? Quand tu étais si jeune et que nous nous connaissions si peu, je te voyais toujours en faire de jolis bouquets. Je me suis souvent arrêté sur le bord du chemin avec l'envie de te rejoindre dans le pré. Toi, tu ne me voyais pas... »

– « Francesco... Il y avait toujours deux ou trois demoiselles autour de toi... »

– « Elles m'ont étourdi un moment, oui. J'ai oublié leurs rires depuis longtemps mais pas tes mains qui cueillaient les pâquerettes, lentement, une à une, comme si toutes étaient un véritable trésor... Et tu avais raison, petite sœur, car elles sont un trésor.

Alors... quand j'ai aperçu la mienne qui me regardait dans l'herbe et que les mots de la prière me sont venus, il y avait... il y avait tes mains et ton nom derrière chacune de leurs syllabes... Et c'était comme si c'étaient elles, tes mains, et lui, ton nom, qui chantaient pour moi la Présence du doux Seigneur en toute chose.

Tu étais le pont, tu comprends ? Tu étais mon autre visage, celui que je cherchais pour me souvenir complètement de Lui. Complètement.

Sauras-tu jamais comme c'était fulgurant ? Dans mon jardin secret, il était temps que je m'avoue que tu traduais le soleil et la lune, l'eau, la terre, le vent, la flamme et les étoiles du firmament. Tu racontais, tu racontes encore... l'autre moitié du sentier que je n'ai pas eu la force de parcourir pour rejoindre Jésus, mon Frère, dans Son absolu...

C'est pour cela, vois-tu, que je t'ai tendu ma prière sans attendre, parce qu'elle était passée par ton cœur... même si tu ne le savais pas. Me pardonnes-tu ? »

Le souffle de François était venu caresser la peau de ma joue avec la délicatesse de celui d'un petit enfant qui va s'endormir.

– « Te pardonner, Francesco ? Doit-on pardonner l'amour ? »

– « ... Peut-être celui qu'on n'a pas su dire... »

Comment oublier ce long, long, long silence qui s'installa entre nous ? À un moment donné, il me sembla deviner quelques larmes perler des yeux de Francesco.

– « Mon Bien Aimé... me suis-je enfin entendu murmurer au fond de ma gorge. Mon Bien Aimé... »

Au-dessus de nos têtes, les oiseaux se remirent alors à gazouiller et Francesco ouvrit les yeux comme pour me chercher quelque part en avant de lui, au cœur de la lumière qui était sienne.

– « Dis-moi que je n'ai pas fauté, petite sœur... J'ai besoin de l'entendre de ta bouche. »

– « Et en quoi aurais-tu fauté, mon ami ? L'amour qu'on ne dit pas est peut-être le plus beau, le plus pur... Je me le suis souvent répété... »

– « Mais celui qu'on n'ose pas exprimer, ne serait-ce que par un simple geste... ne devient-il pas un poison ?

Durant tous ces derniers mois et jusqu'à cette nuit encore, je m'étais persuadé ne plus avoir l'ardeur du chevalier depuis longtemps... mais ce matin, ou ce soir, je n'en suis plus si sûr.

Je crois qu'on peut être chevalier et demeurer malgré tout en paix... Je le vois maintenant. Tu serais ma Dame, mon Église, celle qui mène à Lui. Tu serais Meryem, le calice du Temple... Nous chevaucherions sur le même destrier pour dénoncer les injustices, pour dire ce qui Est et rappeler à tous que *tout est Un...*

Veux-tu être ma Meryem ? »

Cette fois, je fondis en larmes. Je ne savais plus si Francesco venait de me poignarder ou de me marquer du plus beau des sceaux.

– « Je le suis depuis longtemps, mon ami, ai-je enfin trouvé la force de bredouiller entre deux sanglots. Tu le sais bien... et il n'y a ni évêque, ni pape qui soient au-dessus de cela. Il n'y a que Lui qui connaisse et qui comprenne le Nom de l'Amour. »

François ferma les yeux et je vis qu'il cherchait à placer un sourire sur son visage. C'est à peine s'il y parvint. Je vis qu'il avait froid et que sa peau se glaçait, alors je le couvris. Je fis un geste pour le lever mais, d'instinct, du fond de sa nuit lumineuse et dans un ultime effort, il m'attrapa la main, puis l'épaule pour finalement découvrir des doigts ce qui me restait de chevelure.

– « Oh... c'est bien, fit-il tandis que j'approchais davantage mon oreille de sa bouche pour ne rien perdre de lui... C'est bien... Je l'avais senti... Il s'est envolé... Je suis si heureux, Chiarina... »

Je suis restée un bon moment ainsi, le visage suspendu au-dessus de son visage, les cheveux habités par sa main immobile.

Finalement, j'ai compris que Francesco venait de s'endormir. Je me suis dégagée de sa légère étreinte, j'ai rassemblé les plis de ma robe, je me suis levée et j'ai passé le seuil de la porte non sans avoir jeté un dernier coup d'œil vers les deux malades qui

dormaient. Sans doute pleurais-je encore un peu... C'était une tendresse jusque-là inexplorée qui s'écoulait de moi.

Dehors, la matinée tirait déjà à sa fin et l'air avait retrouvé de sa douceur automnale. Je fis quelques pas parmi les senteurs humides qui montaient du sol puis j'entendis le Frère Ruffino qui s'adressait à moi.

– « Prends ceci, Sorella, fit-il en me tendant mon voile. Je suis retourné sur le sentier, il était dans un buisson.

Je ne pense pas avoir remercié le vieux compagnon de François. J'ai simplement saisi le carré de tissu en partie troué et je l'ai ajusté comme je le pouvais sur ma tête. Tout cela ne signifiait plus rien.

Il y avait un autre voile, beaucoup plus vrai celui-là, qui s'était déchiré de part en part et c'était tout ce qui comptait pour moi.

Un groupe de cinq ou six compagnons de François vint alors dans ma direction. À voix recueillie, chacun me pressa de questions, des plus banales aux plus incroyables.

Je ne sais plus lequel d'entre eux me demanda si, dans les plaies de ses mains, je n'avais pas aperçu la forme de la tête des clous dessinée par les boursouflures de la chair.

C'était du délire... les prémisses d'une prévisible légende bien moins belle que la réalité. J'ai voulu leur dire que rien de miraculeux ne s'était passé en ma présence, qu'aucun parfum ni de jasmin, ni de rose ne s'était non plus dégagé de notre Frère et qu'hélas la mort approchant lui donnait la même odeur qu'à tous ceux qui vont partir... Mais cela ne servait à rien.

– « T'a-t-il délivré un secret ? » me demandèrent-ils encore.

Que pouvais-je leur répondre ? Leur dire ce qui les aurait sans doute détruits ? Tout était déjà figé, je le voyais si nettement ! Peut-être pas pour le mieux, mais sans doute pour le bien... tout au moins pour un bien dont la portée exacte ne

pouvait que nous échapper.

Rapidement, j'ai cherché à m'isoler sur un petit banc de pierre improvisé derrière les lauriers qui proliféraient. C'était là, exactement, que François et moi nous étions retrouvés quelques matins de suite plus de vingt années auparavant. Cela faisait si longtemps que j'aurais presque dit que cela appartenait à une autre vie.

Au bout de sa route, François avait définitivement raison. Quoi qu'il ait pu faire ou penser, il n'avait jamais cessé de vivre en chevalier, réprimant tout en lui pour un idéal de beauté et d'équité qui restait sans cesse et sans cesse à construire.

« Une œuvre véritable, une œuvre qui parle d'amour n'est jamais parachevée, l'avais-je entendu déclarer à Frère Elia aux temps où il lui avait confié la direction de l'Ordre... Elle ne peut pas être achevée parce qu'elle grandit au rythme de ceux qui lui donnent naissance. S'il advient qu'une expression du beau et de l'amour vienne à s'immobiliser, elle s'éloigne de son centre et s'étiole telle une fleur privée d'eau. Ainsi, lorsque je ne serai plus et que vous ne saurez vous référer qu'à quelques points tracés de ma main sur un parchemin alors je serai vraiment mort pour cette Terre et notre Ordre ne ressemblera plus qu'à un vieux figuier adossé au mur d'une maison, incapable d'aller chercher le soleil dans toutes les directions. Rappelez-vous cela... »

Je me souvenais que ces mots avaient jeté un froid sur la Communauté de ceux qui étaient là. Oh, si tous avaient su quel incroyable torrent d'amour déferlait en leur Frère, de sa tête ouverte vers les cieux jusqu'à ses talons ! S'ils avaient su comme Francesco mesurait ses mots et rapetissait ce qui bondissait en son cœur ! *Il avait obéi au siècle pour ne pas le faire exploser...* À qui confier tout cela et comment le dire ? N'y avait-il donc personne d'autre qu'Agnès et moi pour partager un tel secret ?

Un moment, derrière les lauriers, je me pris à espérer que Frère Leone ou un autre, peut-être le plus discret de tous, allait venir me voir et me faire comprendre à mots déguisés qu'il connaissait, lui aussi, le fardeau de François... Personne ne vint, évidemment. Personne !

Les heures passèrent ainsi... J'en perdis le compte au fil de mes prières et jusqu'à ce qu'une première étoile n'apparaisse vers l'horizon de la montagne. Un moine, je ne sais plus lequel, passa alors incidemment non loin de là où je me tenais et m'aperçut.

– « Tu es encore là, Mère ? Nous te croyions tous partie depuis longtemps. »

Je ne sus trop quoi dire hormis que j'étais décidée à passer la nuit là puisqu'il ne seyait pas que je sois hébergée entre les murs de ce lieu.

– « La chapelle, peut-être... » bredouilla piteusement le moine avant que d'annoncer à mots hésitants :

– « Notre Frère Francesco s'en va... cette nuit, sûrement... »

On m'apporta un bol de soupe que je ne parvins pas à avaler puis la nuit noire ne tarda pas à tomber.

Seulement alors, j'ai osé me rapprocher de la petite chapelle de Sainte Marie des Anges. Sa porte était entrebâillée mais j'ai préféré ne pas la franchir. Je suis donc allée m'allonger là, sur la large marche de son seuil, en contact plus intime, me semblait-il, avec les deux Bien Aimés que mon cœur portait et qui s'y confondaient pleinement, enfin et sans la moindre peur.

La pierre me parut douce et tiède. Depuis longtemps elle avait été creusée par les milliers de pas de ceux qui en avaient passé le seuil pour aller prier. On aurait dit qu'elle voulait me parler, me raconter toute sa force opiniâtre tandis qu'au-dessus de ma tête la voûte céleste, étonnamment limpide, entonnait son propre chant. Le bas et le haut, l'insignifiant et

l'incommensurable... tout prenait si tendrement son sens tandis que mon ami et frère d'âme s'en allait !

Cette nuit-là, je ne parvins pas encore à trouver le sommeil, bien sûr. J'étais plus paisible, pourtant ; mon âme se sentait en suspens entre les mondes même si mon oreille demeurerait attentive au moindre bruit alentours... Le hululement de la chouette, une porte qui se plaignait parfois, le souffle du vent dans les feuillages, un renard qui glapissait... Il n'y avait que de la beauté. S'il était vrai que Francesco allait partir avant l'aube, c'était bien le meilleur moment que son âme pouvait choisir.

De temps à autre, derrière les murs, je percevais les litanies des moines et je les récitais au-dedans de moi.

Finalement, l'aube arriva et rien ne parut s'être passé. Nous étions le 3 octobre de l'an 1226. Je me disais que je ne bougerais pas de là et que j'attendrais le temps qu'il faudrait lorsqu'un grincement de porte et des bruits de voix se firent entendre. Je n'ai pas osé me lever tout de suite. C'était trop... Je ne savais quel mot je cherchais au juste... Trop sacré, peut-être...

Quelques minutes s'écoulèrent puis à cent pas de moi, dans le pré, en direction du gros arbre, j'aperçus les silhouettes regroupées de cinq ou six Frères qui marchaient lentement tout en portant un fardeau dans un drap ouvert.

Je ne parvins pas à retenir le nom de Francesco. Bien qu'en partie étouffé, il jaillit de ma poitrine.

– « Francesco... tu es parti... »

C'est alors que je vis l'un des moines se séparer du petit groupe et marcher tranquillement dans ma direction. C'était Pietro. Debout sur le porche de la chapelle, j'étais transie et je grelottais.

– « Notre Frère est encore parmi nous, fit-il d'une voix blanche. Il a demandé à partir sur l'herbe, au soleil. Il a

demandé également... à partir aussi nu qu'à l'heure de sa naissance. Alors pour la décence, Sorella... »

Le moine n'eut pas besoin d'aller plus loin. J'avais compris...

Sans rien ajouter, il repartit la tête basse vers les autres qui venaient de déposer le corps de François sur l'herbe, au milieu de son vieux drap jauni. Je vis ensuite qu'ils lui ôtèrent ce qui lui restait de robe. Je crois que le tissu se déchira presque de lui-même, par le milieu, comme s'il ne signifiait plus rien depuis longtemps.

Les moines restèrent ainsi autour de lui pendant sans doute plus d'une heure, sans bouger, certains debout, les autres agenouillés.

Moi, je demeurais figée, toujours sous le porche de la chapelle, incapable de la moindre pensée, exactement comme face à un miracle que les yeux de mon âme captaient au ralenti. Aucune douleur, aucune tristesse en mon cœur. Juste une immersion immobile, aimante et patiente dans les premiers rayons du soleil matinal.

Puis, soudain, l'un des compagnons de Francesco, celui qui était agenouillé près de son visage, se leva et marcha vers moi d'un bon pas. Je reconnus Frate Leone.

– « C'est trop stupide, Mère, fit-il lorsqu'il m'eût rejoint. Viens avec moi, viens prier auprès de ton Frère... »

Incapable de réaliser vraiment ce que m'avait dit Leone, je suis restée interdite jusqu'à ce qu'il saisisse l'une de mes manches et m'entraîne à sa suite. Revoir Francesco avant qu'il ne s'envole... Cela se pouvait donc encore ?

Hélas, nous n'eûmes pas fait la moitié de la courte distance qui nous séparait de lui que le Frère qui marchait en avant de moi s'arrêta brusquement. Ses compagnons venaient de replier le drap sur le corps de Francesco... J'ai aussitôt compris que l'âme de mon Bien Aimé avait rejoint le Soleil... Lentement et

dans une bulle de silence, j'ai alors accompli les derniers pas qui me séparaient de son vieux manteau de chair usé. Le drap sommairement replié sur lui n'en laissait plus apparaître que le visage et les épaules décharnées. Les yeux de Francesco étaient encore grands ouverts, plongeant vers cet Infini qu'il avait appelé toute sa vie.

– « Avant de rejoindre Notre Seigneur, il a prononcé un dernier mot, Sorella, murmura Ruffino en levant la tête vers moi. Il a dit "Aïssa"... Sais-tu ce que cela signifie ? »

Je me suis laissée tomber à genoux sur l'herbe et une réponse se plaça toute seule sur mes lèvres.

– « Non, mon Frère... Je n'en ai aucune idée. »

Ai-je refermé là une dernière porte qui s'entr'ouvrait ? Une porte voulue par François ? Je ne le sais mais le secret fut définitivement scellé à partir de cet instant.

Ce qui se passa ensuite ne saurait être traduit par quoi que ce soit que je puisse exprimer. Je peux seulement dire que nous nous sommes tous allongés sur l'herbe autour de la dépouille de notre Frère et Maître, la face contre le sol, dans la rosée et les bras grands ouverts. Je crois que nous ne savions, ni les uns, ni les autres si nous allions être avalés par une tristesse sans nom ou au contraire emportés par la joie de la sublime libération de Francesco.

La matinée était déjà bien avancée lorsque Frate Ruffino, qui s'était enfin relevé, entonna un très vieux chant qui avait toujours flotté dans la campagne d'Assise. Ses rimes n'avaient pourtant jamais résonné dans les églises... Elles ne parlaient que des oliviers, du bleu du ciel, des oiseaux et des orangers. Je me suis dit que Francesco devait les chanter en même temps que son Frère car elles lui ressemblaient... Alors, à mon tour, j'ai repris le refrain de ce chant et tous m'imitèrent.

Lorsque nous retrouvâmes enfin nos sens et que nous nous

fûmes réparti les tâches pour la journée, Frère Ruffino me demanda de le suivre. Sans rien dire, il me fit pénétrer dans le fond du petit hospice, là où le grabat de François ressemblait désormais à un trou béant.

– « Ceci est à toi, Sorella, me dit-il avec émotion. Prends-là, c'était le souhait de notre Frère... »

Tout en prononçant ces mots, Ruffino se pencha vers un angle du sol de la pièce et y ramassa la besace de Francesco qu'il me tendit aussitôt.

J'étais si stupéfaite que je ne fis aucun commentaire. J'ai pris entre mes deux mains le petit balluchon de vieille toile qui m'était présenté et je suis sortie, la tête vide mais le cœur palpitant.

Je n'ai pas voulu regarder une dernière fois le corps de François allongé sur l'herbe. Je n'y aurais vu que le masque de la mort alors que tout en moi le savait en Vie...

Sans attendre, j'ai repris pour la millième fois le chemin qui menait à la ville et sur lequel charrettes et mulets avaient déjà commencé leur ronde de la journée. Une fois les remparts passés, il me faudrait apprendre la nouvelle à tous...

Ce n'est qu'au premier détour du sentier que j'ai seulement réalisé que je serrais contre moi le seul bien que Francesco se soit jamais autorisé : sa besace. Était-ce vrai qu'il me l'avait donnée ? Pourquoi moi ?

Je me souviens avoir été prise d'un énorme vertige de l'âme. Il m'était impossible d'aller plus loin. Au premier bosquet venu j'ai quitté le sentier, cherchant à me réfugier parmi les arbustes les plus denses.

J'ignorais pourquoi mais il fallait absolument que j'ouvre sans attendre la besace de Francesco. Il le fallait... Je voyais soudainement celle-ci comme un ultime petit morceau de lui-même dont il me confiait le secret et le mystère.

Alors, je me suis assise sur la terre et j'ai osé dénouer le lacet de cuir du sac de toile. J'ai plongé la main dans celui-ci en retenant mes larmes.

Il y avait là son bol de bois, sa cuiller, quelques graines, une plume, un petit pot d'encre et puis un parchemin plié plusieurs fois sur lui-même et tout racorni. Sans hésiter, j'en fis sauter le sceau de cire brune, persuadée que mon frère d'âme avait souhaité que je vive seule ce dernier instant avec lui.

Les mains tremblantes, j'ai déchiffré les lettres maladroites que François avait péniblement couchées sur la peau. Jamais je ne pourrai en oublier le contenu...

« À l'âme qui sait lire dans la mienne et qui en comprend les bonheurs et les douleurs, je veux confier ces mots : À l'aube de mon départ, au crépuscule du sentier que j'ai choisi, je puis enfin affirmer en toute paix que notre blessure en ce monde n'est ni dans la richesse, ni dans la pauvreté mais dans notre dépendance à l'un de ces deux états, dans le fait d'imaginer que l'un ou l'autre peuvent nous offrir bonheur et liberté. Elle est aussi dans le fait de se persuader que le Très Haut Seigneur a besoin des souffrances des créatures que nous sommes pour leur ouvrir la porte à Sa Lumière.

Notre blessure est enfin de croire qu'il a Lui-même besoin de Se sacrifier sous la forme de Son Fils ou sous une forme humaine pour nous sauver.

Qui nous sauvera hormis nous-même par la pureté de notre cœur ?

En vérité, le doux Seigneur m'a montré qu'il n'y avait pas de rachat à faire ni de sacrifice à perpétuer. En silence, Il m'a enseigné qu'il y avait juste à sortir de l'ignorance, de l'oubli... et à aimer. Aimer la vie sous toutes ses formes et par tous les moyens qui l'embellissent, aimer son Unité en toute chose et en tout être.

Puisse tout cela être dit un jour aux femmes comme aux hommes, puisse cela être dit et montré mieux que je n'ai su le faire, sans rien rejeter de l'Eau ni du Feu.

Mon vœu est qu'il n'y ait plus ni Église, ni prêtres, ni moines, ni rien de tout cela... Qu'il n'y ait plus que le Très Haut et nous car il appartient à chacun de Le rencontrer en lui-même...

Maintenant que le voile se déchire, je veux partir aussi nu que je suis venu au monde. Je ne parle pas de la naissance de mon corps mais de la vraie naissance de mon âme, du jour où elle a trouvé le courage de descendre plus totalement dans la chair pour s'offrir à l'Éternel, en Haut comme en Bas. »

Je ne sais combien de fois j'ai lu et relu ces lignes avant de replier le parchemin et de le glisser dans ma robe, tout contre mon cœur.

Où sont-elles passées aujourd'hui ? Quelque cave les empêche-t-elle de respirer ou furent-elles détruites comme tant d'autres ? Peu importe sans doute puisque leur essence fut un jour semée...

J'allais me relever et reprendre le chemin lorsqu'une voix me fit sursauter. C'était celle du jeune berger qui avait coutume de faire passer ses chèvres par là...

– « Quelque chose ne va pas, Mère Chiara ? »

– « Au contraire, Giacomo, au contraire... Père Francesco est allé rejoindre le Soleil ce matin... Dis-le à tous ! »

Le 25 mai 1887 à Pietrelcina, une petite commune du sud de l'Italie, est né FRANCESCO Forgione, aussitôt baptisé dans la paroisse de SAINTE MARIE DES ANGES.

Des années plus tard, alors qu'il entraît dans l'Ordre des Frères mineurs capucins, Ordre appartenant à la famille FRANCISCANE, Francesco Forgione se fit rapidement connaître sous le nom du PADRE PIO. Comme François d'Assise, vivant dans la plus grande simplicité, il manifesta les stigmates et pratiqua de très nombreuses guérisons jusqu'à sa mort, le 23 septembre 1968.

Les Annales akashiques révèlent qu'il s'agissait de la même âme... On peut s'interroger quant au pourquoi du retour de François d'Assise au sein d'une Église qui avait bridé et censuré son Souffle. Seule son âme connaît la raison d'un tel choix... Peut-être est-ce seulement la volonté de servir et de rayonner là où la Vie avait besoin d'elle.

On peut cependant ajouter que, tout comme Francesco, le Padre Pio dérangerait très profondément la hiérarchie ecclésiastique de son temps... au point qu'il lui fut interdit de célébrer l'office en public durant de nombreuses années. Sa personnalité hors norme et ses dons miraculeux demeurent aujourd'hui encore un mystère.

Le 25 avril 2008, sa dépouille, exhumée, a été placée sous une châsse de cristal afin d'être exposée à la vénération du public de Pietrelcina et du monde entier durant quatre mois. Tout ce que Francesco et le Padre Pio n'aimaient vraiment pas...

François des Oiseaux

Ce livre n'est pas un récit de plus parmi la multitude de ceux consacrés à François d'Assise. C'est bien autre chose... C'est une totale plongée dans son âme et au cœur du mystère qui l'a alimentée.

On croit tous connaître plus ou moins la trajectoire fulgurante de cet homme qui, mille deux cents ans après le Christ, a voulu en retrouver la simplicité et la

douceur. On croit connaître... mais on ignore pourtant l'essentiel : l'énorme secret qui l'habitait et qui, s'il avait été divulgué, aurait pu changer le visage de l'Occident.

C'est à la découverte de ce secret que Daniel Meurois nous invite, en plongeant à ses côtés dans la Mémoire du Temps. Par les yeux de François lui-même et par ceux de Claire d'Assise, sa sœur d'âme, il nous entraîne de l'Italie médiévale vers l'Égypte et les Chevaliers du Temple, là où Islam et Christianisme parlent d'un même jardin intérieur : celui de la compassion et de l'amour pour tout ce qui est.

Grâce à son approche différente, audacieuse et émouvante du véritable itinéraire du « Poveretto », Daniel Meurois nous ramène une fois de plus aux sources premières de la pensée christique, vers son essence révolutionnaire, ses faits historiques et ses mystères, soigneusement cachés.

Mais, au delà de tout cela, l'enseignement délivré par *François des Oiseaux* touchera chacun par la modernité de son propos, celui de la recherche d'un nécessaire et possible mariage entre l'Esprit et la Chair. Répondant à notre besoin de vérité, il restitue avec justesse, liberté et tendresse ce que fut la relation de l'incontestable couple solaire formé par François et Claire d'Assise.

Un témoignage qui nous renvoie à nos interrogations d'aujourd'hui, un livre qui ose dire, un regard qui secoue la vie... tout en nous rappelant sa beauté.

DANIEL MEUROIS est certainement l'écrivain francophone le plus hors norme et le plus lu depuis plus d'un quart de siècle dans le domaine de la quête spirituelle. Ses vingt-huit livres, dont la majorité sont des best-sellers qui parcourent le monde avec plus de soixante-dix traductions réparties en dix-huit langues. Autant de témoignages audacieux qui explorent la pluralité des mondes... Vivant dorénavant à Québec, Daniel Meurois ne cesse de poursuivre son travail d'ouverture des consciences par son œuvre littéraire unique et ses conférences.

© 1998, Éditions Solaires, Marie-Jeanne Gauthier



ISBN 978-2-923647-06-3



9 782923 647063

[1] François reçut effectivement le nom de Jean à sa naissance. C'est son père qui, au retour de guerre, imposa le nom de Francesco en souvenir de ses combats aux côtés des "Francs".

[2] La chapelle dite du "Portioncule", aujourd'hui englobée dans la basilique de "Sainte Marie des Anges".

[3] Petite sœur.

[4] Prestidigitateur et conteur de boniments.

[5] Gauthier de Brienne.

[6] L'armée.

[7] Le boulanger.

[8] François fit un voyage en Égypte vers l'an 1219.

[9] Petite ville de l'actuelle province d'Ombrie, en Italie centrale.

[10] Agnès rejoignit Claire environ deux semaines plus tard.

[11] Il s'agit de son voyage en Égypte vers l'an 1219.

[12] C'était alors la cinquième croisade.

[13] Auparavant, François avait déjà fait une tentative personnelle pour se rendre en Terre Sainte en passant par Damas.

[14] Damiette : ville fortifiée du nord de l'Égypte.

[15] Il s'agissait vraisemblablement du carcadet, boisson traditionnelle faite à partir de l'hibiscus.

[16] Peut-être était-ce plutôt du copte, langue utilisée par les premiers Chrétiens d'Égypte... À moins que ce ne fut réellement de l'Araméen.

[17] "Il n'y a pas d'autre dieu qui vaille d'être adoré en dehors de Dieu."

[18] Il faut reconnaître ici, de toute évidence, Myriam de Magdala. Voir "Les Enseignements premiers du Christ", du même auteur.

[19] Le Cardinal Ugolini, qui devint par la suite le pape Grégoire IX, était le protecteur officiel de l'Ordre des "Frères mineurs" de François.

[20] Appelé aujourd'hui Fraternité séculière.

[21] Authentifié par la Bulle "Solet annuere" du pape Honorius III (Régula Bullata).

[22] Durant les deux dernières années de sa vie, François demanda à ce qu'on ne l'appelle plus "Père", comme le prescrivait le fait qu'il soit le fondateur de l'Ordre, mais seulement "Frère".

[23] Se reporter, pour mémoire, au texte de l'apôtre Philippe, tel que cité au chapitre précédent.